LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.
Tome VI.

LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON.

Tome VI.

Gal 9 x e

LETTRES

DE MADAME DE MAINTENON,

A Meſdames la Ducheſſe de Ventadour, la Marquiſe de Dangeau, & à Madame de Caylus.

TROISIEME ÉDITION, revue, corrigée & augmentée.

TOME VI.

A GLASCOW.

Aux dépens des Libraires aſſociés.

M DCCLVI.

22

TABLE des Lettres contenues dans ce VI^e Volume.

LETTRES *de Madame de Maintenon à Madame la Ducheſſe de Ventadour, & de Madame la Ducheſſe de Ventadour à Madame de Maintenon, au nombre de* 38. *Lettres*, depuis la premiere page juſqu'à la page 52

Lettres de Madame de Maintenon à Madame la Marquiſe de Dangeau, & de Madame la Marquiſe de Dangeau à Madame de Maintenon, au nombre de 40. *Lettres*, depuis la page 53. juſqu'à la page 118

Lettres de Madame de Maintenon à Madame de Caylus, & de Madame de Caylus à Madame de Maintenon, au nombre de 156. *Lettres*, depuis la page 119. juſqu'à la page 180

Fin de la Table des Lettres de ce VI. Volume

MVSEVM BRITANNICVM

LETTRES
DE MADAME DE MAINTENON, ET DE MADAME LA DUCHESSE DE VENTADOUR.

LETTRE PREMIERE.

DE MADAME DE MAINTENON
A MAD. LA DUCHESSE DE VENTADOUR *.

Ce 18. Mars 1700.

COmptez, ma chere Ducheſſe, qu'il n'y aura jamais de paix pour ceux qui réſiſtent à Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle eſt réſervée à la conſcience pure : la

* Charlotte-Eléonore Magdeleine de la Mothe-Houdancour, fille de Philippe de la Mothe-Houdancour, Duc de Cardonne, Maréchal de France, & de Louiſe de Prie, Gouvernante des Enfans de France, mariée en 1671 à Louis-Charles de Levis,

mauvaiſe conſcience trouve un enfer dans le lieu des plaiſirs. Que la paix, qui vient de Dieu, eſt différente des fauſſes joies du ſiecle ! Elle calme les paſſions: elle nourrit la pureté des mœurs : elle eſt inſéparable de la juſtice : elle unit au plus grand & au plus aimable des êtres : elle fortifie contre les tentations.

Mais comment acquérir cette paix ? par une bonne confeſſion générale, ſuivie de l'uſage fréquent des ſacremens, & d'une véritable averſion pour le mal. Dans cet état de piété, on a ſouvent des troubles : mais Dieu ne nous fait ſentir notre foibleſſe, que pour nous redonner de nouvelles forces, que nous tirons de la connoiſſance de cette foibleſſe même. L'eſſentiel eſt de ne jamais agir contre la lumiere intérieure, & de ſuivre Dieu par-tout où il veut nous conduire.

Duc de Ventadour, Pair de France, mort le 28. Septembre 1717. Elle eut le 8. Janvier 1687. une penſion de 8000 liv. & le 10. Décembre une augmentation de 4000. En 1696, elle fut propoſée pour Dame d'honneur de Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Madame de Maintenon lui donna l'excluſion à regret. Madame de Ventadour s'attacha ſérieuſement à elle, & ſe rendit propre, en ſuivant ſes conſeils, à la charge de Gouvernante des Enfans de France, qu'elle eut en ſurvivance de ſa mere, le premier de Juin, 1704. Anne-Génevieve de Levis, ſa fille, née en Février 1673, fut mariée en ſecondes noces à Hercules-Mériadec de Rohan, Duc de Rohan-Rohan, Pair de France, & mourut le 20. Mars 1717.

Ce qui vous rebute, ma chere Ducheſſe, c'eſt que vous ne voyez que ce que la religion vous demande, ſans voir ce qu'elle vous donne. Vous frémiſſez en conſidérant ce qu'elle fait faire : que vous ſeriez ravie, ſi vous ſçaviez ce qu'elle fait aimer ! N'attachez point les yeux ſur les croix qu'elle vous préſente : vous ignorez encore combien elle les rend légeres. Point de joug plus doux que celui du Seigneur : ceux qui ſont à lui ſont toujours contens : & s'il eſt pour eux quelques momens d'inquiétude ou d'ennui, c'eſt dans les inſtans où ils n'en ſont pas occupés.

Laiſſez faire Dieu en vous : livrez-vous à la grace, mais ſans meſure & ſans condition. Malheur à ces ames lâches & timides, qui oſent compoſer avec Dieu, & qui ſe partagent entre le monde & lui ! Pourquoi la piété vous effrayeroit-elle ? la religion n'a rien de dur : elle ne vous demande rien, ſans vous donner en même temps la force pour l'exécuter.

Il n'eſt point néceſſaire de quitter le monde ; mais il faut que le cœur y renonce : paroles ameres, ſi vous ne vous rappelliez le vœu de votre baptême : vous n'êtes chrétienne qu'à ces conditions, & l'on ne fait que vous ramener à votre premier engagement.

Voilà, Madame, ces conſeils que vous trouvez ſi bons : recevez-les comme une preuve bien ſure de l'intérêt que je prens

à vous ; & pour m'en récompenſer, gardez m'en le ſecret & brulez ma lettre. Je connois le ridicule qu'on y trouveroit; mais je vous aſſure que je hazarderois pour vous quelque choſe de plus que la raillerie du public.

LETTRE II.

Ce 27. Juin 1701.

JE vous conjure, ma chere Ducheſſe, de ne pas ſouffrir que MADAME s'inquiéte de la maniere dont elle m'aura reçue: la plus grande marque de bonté qu'elle puiſſe me donner eſt la liberté ; & je me croirois bien avec elle, ſi elle me renvoyoit quelquefois, ou qu'elle ne me dît qu'un mot. Je ſuis entiérement de votre avis ſur les filles : il y a cent raiſons pour les ôter, & pas une pour les retenir : il n'y en a plus que chez vous : le Roi ne peut pas avec bienſéance en parler le premier ; mais je ne doute pas qu'il n'opine à couper l'hydre, ſi on lui en dit quelque choſe. Monſieur de la Carte me fait grand' pitié, & ſur-tout depuis que vous m'aſſurez qu'il a eu de bonnes intentions : il me ſemble, que Monſieur d'Orléans en uſe très-généreuſement pour les Officiers de MONSIEUR. J'ai été bien fâchée de la mort du Confeſſeur de MADAME ; & je prie Dieu de tout mon cœur de lui en donner un, qui lui faſſe bien connoître ſa religion & ſes devoirs. Vous êtes admira-

ble, Madame, de n'être mêlée en rien au milieu d'une Cour ſi ſujette aux orages : j'eſpere qu'à l'avenir elle ſera plus calme & que vous ne nous quitterez plus. Je vous donne le bon jour, & bien matin, car je n'ai pour moi que les momens où l'on croit que je dors.

LETTRE III.

JE ſuis très-fâchée de l'état de Madame la Maréchale, & par l'attachement que j'aurai toute ma vie pour elle, & par la connoiſſance que j'ai de vos ſentimens pour une mere que vous deſirez de conſerver : perſonne n'y peut plus contribuer que vous, Madame : & je prie bien Madame de la Lande de lui rendre tous les ſervices, & toutes les complaiſances que je lui rendrois ſi j'étois à portée : j'ai une grande impatience de voir notre Prince : je vois bien que vous voulez nous ſurprendre par ſa beauté, mais je ne ſçais ſi vous y réuſſirez. On ſera toujours content quand il ſe portera bien : Monſieur Fagon n'eſt point en peine de ces cris aigus : nous les croyons un effet de ſon opiniâtreté : Madame ſa mere eſt plus aimable & plus jolie que jamais.

Quel plaiſir prenez-vous à mettre des erreurs dans l'eſprit de ce bon pere, & à lui aller dire que je ne tiens plus au monde ? je le prie de demander cette grace

pour moi : j'ai grande confiance en ſes prieres : & malgré certains pénitens que je lui vois, je ne crois point ſa morale relâchée : ditez-lui encore, Madame, que je penſe tout comme lui ſur la Comteſſe de Cailus, & que je n'ai aucun chagrin contre elle : j'en puis avoir pour elle, & je donnerois de mon ſang pour qu'elle eût moins de foibleſſe. Il me ſemble que vous êtes curieuſe en mignatures : j'en ai de vous de très-jolies : voilà un deſſein, que je ſerois charmée de voir exécuté par vous : cette femme, embraſſant la croix, peut avoir les mains jointes & les yeux baiſſés dans une profonde méditation. Adieu, Madame : qui vous a connue vous aime toujours : ſi vous voyiez les lettres du Duc du Maine, vous le croiriez l'ami du vôtre.

LETTRE IV.

Ce premier Avril 1704.

JE vous conjure, ma chere Ducheſſe, une fois pour toutes, de ne me jamais parler dans vos lettres de ce que vous croyez me devoir : il faut quelquefois les montrer : & il ne convient, ni à vous, ni à moi, qu'elles ſoient remplies de reconnoiſſance.

Vous êtes bien loin de vos ſupérieurs, de vos ſœurs, de vos regles, & des pratiques du couvent, ma chere fille, & ce ſera un grand bonheur ſi vous ne jettez pas

le froc : cepndant j'eſpere tout de votre bon naturel, & du ſoin que nous prendrons de vous. Vos ſœurs de ce pays-ci ſont fort éclopées, & ne ſe ſoutiennent que par leur courage : il va juſqu'à couper au lanſquenet : je ne ſuis pas ſans inquiétude en gouvernant des filles qui m'échappent ſi ſouvent. Le compte que vous me rendez eſt ſincere, mais il n'en eſt que plus effrayant : voilà donc le Palais-Royal dans votre chambre, & Madame de Monteſpan par-deſſus tout le reſte ! le bon pere en eſt-il content ? ce ſeroit toute la conſolation que je pourrois avoir. Adieu, Madame la Ducheſſe ; il vaut mieux prendre cette idée que de vous regarder comme une religieuſe qui court le monde : mais, quoi que vous faſſiez, je ſens bien que vous ſerez toujours l'enfant gâté.

LETTRE V.

QUAND je ne vous honorerois pas autant que je fais, Madame, j'entens aſſez bien les intérêts de la France pour être alarmée du moindre mal que vous avez : j'aurois eu l'honneur de vous voir, ſi je n'avois craint de vous incommoder, & de vous ôter une bonne compagnie, pour vous en donner une mauvaiſe. Je prens une grande part à la joie que vous avez du mariage que vous allez faire : il

ſeroit difficile d'en trouver un qui unît un plus grand nombre de gens de mérite : ceux, qui en ont, doivent voir avec plaiſir de telles alliances : je vous conjure, ma chere Ducheſſe, d'en faire mes complimens à tous ceux qui y ſont intéreſſés. Agiſſez ſans affectation : il y en auroit à aller toujours avec Madame la Maréchale : il y en auroit à n'y aller jamais : vous m'envoyâtes l'autre jour une viſite auſſi aimable que glorieuſe. Dieu vous conſerve tous ! je n'ai que le temps de vous donner cette bénédiction : car voici un Miniſtre.

LETTRE VI.

DE MADAME DE VENTADOUR.

Ce 15. Mai 1711.

S'IL ne s'agiſſoit pas d'un établiſſement conſidérable pour Mlle de Rohan ma petite-fille, je ne prendrois pas la liberté, Madame, de vous importuner des affaires de Monſieur de Matignon, qui a fini avec Monſieur de Chevreuſe, & qui doit préſenter un placet au Roi, pour lui demander la grace de prendre la qualité de Duc d'Eſtouteville, comme ſeul héritier & propriétaire de cette terre érigée en Duché en faveur de ſa biſaïeule, & lui donner par-là, à lui & à nous, la ſatisfaction de conclure avec l'agrément de Sa Majeſté le mariage de ma petite-fille, que Monſieur de Rohan n'eſt

point en état d'établir, ne cherchant qu'à dépenſer ſon bien, & à faire de ſon mieux pour ſervir Sa Majeſté avec tout le zele & l'application poſſible. Monſieur de Matignon a déja eu l'honneur de parler au Roi, qui lui avoit permis de pourſuivre ſon affaire; mais j'ai grand' peur que Sa Majeſté ne ſoit ſi importunée déja ſur ces ſortes de matieres, qu'elle n'en veuille plus entendre parler. Cependant que ne doit-on pas attendre de ſa juſtice? je dois même aſſez aux bons procédés de Monſieur de Matignon, qui m'a priée, Madame, de vous demander votre protection pour être enhardie, par les bontés que je me flatte que vous avez pour moi, de vous en parler: j'aurois à me reprocher de manquer de reconnoiſſance pour lui, & de tendreſſe pour mes enfans, ſi je ne le faiſois, quoique j'en craigne l'événement, ne me croyant heureuſe, Madame, que &c.

LETTRE VII.

Ce 4. Septembre 1711.

NOTRE Prince fantaſque a répondu à merveille à M. l'Evêque de Caſtres qui l'a harangué aujourd'hui: & tous nos Députés de Languedoc, qui l'ont vu à cheval dans la galerie, ſont partis, charmés de lui: il eſt merveilleux pour les grandes cérémonies: il ſe met quelquefois peu en peine des

médiocres. Que vous avez de bonté, Madame, de m'envoyer en Eſpagne mener la Princeſſe, dont Madame la Dauphine accouchera, quand elle le jugera à propos! Cela me fait ſouvenir de la ſous-gouvernante de la Reine Marie-Louiſe, fille de MONSIEUR : cette ſous-gouvernante ſe trouva mal dans le voyage : on la mit dans une Egliſe bien proprement, & là, on la laiſſa expirer, ſans autre médecin que Dieu, ſans ſecours d'aucune eſpece, de peur, à ce qu'on dit, qu'elle n'embarraſſât dans le chemin. Cette partie de plaiſir-là, Madame, ne laiſſe-t-elle pas une idée bien agréable du tumulte d'une Cour, & de la façon dont on penſe pour des perſonnes qui y ſont inutiles? après cela, je crois que nous n'avons guere de projets à faire que ceux de tâcher de faire la volonté de Dieu : par-tout, nous ne ſçavons guere ce qu'il nous faut : je ſens bien, Madame, que je ne ſaurois me paſſer de vos bontés pour moi : ſi vous me les ôtiez, je ne ſçais pas bien ſi j'aurois cette ſoumiſſion ſi néceſſaire, puiſque c'eſt tout le plaiſir de ma vie.

LETTRE VIII.

1711.

C'EST nous donner la vie, que de voir un mot de votre main, Madame : votre ſanté eſt donc bonne? &

vous ne m'oubliez donc pas tout-à-fait ! je ne veux rien davantage, ſure, que ſi vous ſongez à moi, vous ne pouvez vous empêcher de vous dire, voilà une perſonne qui m'eſt entierement dévouée, ſur laquelle je puis compter abſolument, & qui ne ſera jamais ingrate des bontés que j'ai eues & que j'aurai pour elle : cela ne doit-il pas tenir lieu de quelque choſe ? Pour moi, Madame, c'eſt le cœur ſeul que je regarde dans mes amis : & j'ai l'avantage d'en avoir eu, & d'en avoir encore de ſolides, & en aſſez grand nombre : c'eſt le ſeul bonheur que j'aie eu dans ma vie : quand on eſt vraie & franche, on eſt en ſureté dans le commerce du monde, & cela eſt aſſez rare, à cette Cour-ci. Madame de St Géran fait bien de vous mander des nouvelles des gentilleſſes de nos Princes ; car on ne manqueroit pas, ſi c'étoit moi, de dire que je les aime trop pour leur trouver des défauts : je m'arrête donc à leur ſanté : elle eſt très-bonne : jamais M. le Duc d'Anjou n'a été mieux, dormant la nuit à merveille, & mangeant bien le jour. Nous voyons tous les cinq jours des viſages nouveaux par les compagnies qu'on releve : il faut pourtant que notre chere Comteſſe s'accommode de diner avec eux ; les repréſentations nobles ont quelquefois de grandes importunités : mais on ſuit en cela ce qui ſe faiſoit autrefois, dont les jeunes Dames ne pourroient

s'accommoder. Je ſuis ravie que Madame de Barneval ſoit au Château : car on la voit plus ſouvent. Je reſpire votre retour avec bien de l'impatience, quoique je n'aie guere l'honneur de vous voir : on peut du moins être à tous momens informé de votre ſanté, vous voir paſſer, & ſe flater de quelques-uns de ces ſourires, qui m'enchantent. J'ai vu Mademoiſelle d'Aumale : la vieilleſſe eſt ſujette aux larmes : mais il me ſemble, qu'on ne peut parler de vous, Madame, ſans être attendrie : rien dans le monde ne vous reſſemble : & quand il s'agit de vous, les plus ſots parleroient comme des anges, & les plus inſenſibles, comme la Ducheſſe de Ventadour.

LETTRE IX.

De Madame de Maintenon.

Ce 20. Avril 1712.

SI je vous ai ſouvent plainte de la vie ennuyeuſe, que vous menez depuis huit ans, jugez, Madame, ſi je partage vos peines aujourd'hui, que vous êtes dans l'accablement de la douleur : je crains, que vous ne cherchiez pas aſſez l'amuſement, qui eſt certainement le meilleur remede à l'affliction : pourquoi ne venez-vous pas nous voir à Marly ? votre Prince a de très-bonnes ſous-gouvernantes, & un fort bon Médecin : que craignez-vous, quand vous ſerez quelques heures ſans le voir ? ne vous

attachez pas trop à lui. Je vous rens mille graces, ma chere Ducheſſe, des bons traitemens que vous avez faits à Madame d'Hauſſy : je n'en attendois pas moins de votre bonté pour moi. On vous dit ſouvent des nouvelles de la ſanté du Roi, & on ne vous flatte point quand on la croit très-parfaite : il fait tout ce qu'il peut pour s'amuſer, mais il faut du temps pour ſe conſoler de ce qui lui manque.

LETTRE X.

DE MADAME DE VENTADOUR.

1712.

LE moyen, Madame, de ne vous pas importuner de ſa joie, dans le tems que je goûte dans toute ſon étendue celle que vous avez ! Quand je ſonge que le Roi aura le plaiſir de donner la paix à ſes ennemis & que ſes troupes auront fini ſi glorieuſement, j'avoue que je ſens la gloire de la nation vivement : & la douleur du Prince Eugene me fait un grand plaiſir : mon Dieu, pourquoi n'a-t-il pas été pris ? en vérité, voilà une action bien heureuſe ! je vous en fais mes complimens de bon cœur, Madame, & j'eſpere bien que Dieu récompenſera la conſtance héroïque du Roi en toute occaſion : cela le met encore au-deſſus de ce qu'il étoit : c'eſt tout dire : il vaincra tout avec cela : nous ſommes

dans des transports de joie infinis. Madame de St Geran, comme vous croyez bien, Madame, est hors d'elle, après avoir passé deux mauvaises heures par des bruits de ville sans rien sçavoir : enfin les relations nous sont venues, & notre galerie étoit pleine de gardes du corps, de Suisses, de François : c'étoit un charme de voir la joie de tous les gens de guerre ; mais je m'apperçois que la mienne m'emporte, & que je ne songe pas que vous avez bien d'autres choses à faire qu'à lire une mauvaise lettre. Adieu, Madame, le plaisir de vous entretenir & de vous voir me tient lieu de tout. Si vous étiez moins grande, on vous supplieroit d'aimer un peu la Duchesse de Ventadour.

LETTRE XI.

De Madame de Maintenon.

Ce 5. Juillet, 1712.

VOus auriez grand tort, mon aimable Duchesse, de n'être pas bonne Françoise : car on vous aime fort en France, & en vérité, aucune des femmes que je vois ne me fait oublier que je ne vous vois pas ; point de plaisir où je ne vous aye regrettée : il y manquoit quelque chose, & ce quelque chose, c'étoit vous. A Marly, même absence de votre part, même ennui de la mienne : j'ai fait vos compliments au Roi, qui les a reçus avec tout

l'agrément poſſible. Que vous êtes heureuſe de ne vous pas repaître du goût du monde, & de vous remplir de celui qui convient à tous les temps! votre cœur eſt trop bon pour n'être pas donné à celui qui l'a fait : conſervez-moi la part que vous avez bien voulu que j'y euſſe, puiſqu'il n'y aura rien en cela, dont notre bon pere ne s'accommode.

LETTRE XII.

Ce 30. Juillet, 1712.

LE Roi m'a montré la très-belle lettre que vous lui avez écrite ; il m'a chargée de vous en remercier : vous y avez parfaitement exprimé un zele dont il ne doute pas ; il vous en eſt bien obligé, ce ſont ſes propres paroles.

Il faut s'attendre que Monſieur le Dauphin nous donnera ſouvent des alarmes ; perſonne n'en ſouffrira plus que vous, & ſi l'on proportionnoit les récompenſes aux peines, il n'y en auroit point pour une gouvernante des enfans de France ; mais on compte l'honneur, qui à la vérité eſt très-grand, mais qui eſt quelque choſe de bien vuide, tandis que les fatigues ſont bien réelles. J'ai bien cru, Madame, que vous aimeriez ce Prince, & vous ſerez aſſez malheureuſe pour vous attacher à celui-ci ſans vous conſoler de l'autre. Ne vous alarmez point ſur ſon teint; feu Mon-

ſieur le Duc de Bretagne n'étoit pas fort blanc, & notre chere Dauphine étoit brune quand elle arriva ici : elle n'étoit devenue blanche que dans ſes couches : c'eſt beaucoup que l'enfant ſoit gai, & c'eſt la plus ſure marque de ſanté. Ne prétendez nous le rendre ni beau, ni ſpirituel: rendez-nous le ſain : c'eſt tout ce qu'on veut.

LETTRE XIII.

De Madame de Ventadour.

Ce 12. Avril 1713.

J'Attendois la priſe de Douay pour avoir l'honneur de vous écrire, Madame; mais la déclaration que le Roi a faite ce matin, ne vaut-elle pas bien la priſe de cette ville, puiſque l'on nous mande qu'il y a ordre de laiſſer continuer le ſiege, ſans y mettre aucun obſtacle ? Je ne vois rien de ſi heureux que la fin de cette guerre : je vous avoue, Madame, que j'en ſuis toute hors de moi ; recevez en - donc mes complimens : je vous demande encore plus, j'oſe eſpérer que vous nommerez mon nom au Roi, en l'aſſurant de la parfaite ſanté de notre Dauphin, qui nous envoie tous en priſon fort gaiement. Comme le Maréchal de Villeroy m'écrit régulierement tous les jours, pour m'informer de la bonne ſanté du Roi, & de la vôtre, Madame, je lui écris auſſi des nouvelles de notre Prince : je crois

qu'il en rend compte, pour qu'on en ſçache tous les jours ſans importunité. Je ne puis me diſpenſer de vous envoyer une lettre de MADAME, que je viens de recevoir : elle m'avoit déja fait l'honneur de m'écrire qu'elle avoit grande envie qu'on fût content d'elle ; mais dans l'inquiétude ſi cela étoit, comme la lettre dont vous m'avez honorée le marquoit fort, j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je lui fiſſe le plaiſir de le lui mander ; & de vrai, je penſe pouvoir répondre de ſes ſentimens tels qu'on les peut deſirer, de reſpect & d'attachement : je ne dirai pas de même des manieres ; mais quand l'eſſentiel eſt bon, il faut paſſer quelque choſe, & vous, ſurtout, Madame, qui allez toujours au bien, & qui ne voulez que lui. Vous prouvez merveilleuſement que ce ſont toujours les plus parfaites qui ſont les plus indulgentes.

LETTRE XIV.

Ce 3. Septembre, 1714.

MONSIEUR le Maréchal de Villeroy eſt trop de mes amis, Madame, pour que je ne vous faſſe pas mes complimens ſur toutes les graces que le Roi lui fait : j'ai peur qu'il n'en meure de joie & de reconnoiſſance : il y a long-temps que celle qu'il a pour vous eſt bien vive dans ſon cœur ; ſi je diſois

tout ce qu'il penſe ſur vous, Madame, le zele m'emporteroit, & il faut donc me taire pour vous ſeule. Mon petit Maître eſt à merveille, il eſt même engraiſſé depuis ſon accès de fievre, mais il n'en fait pas moins de peur pour être auſſi précieux qu'il eſt. Dieu nous le conſervera pour qu'il ſoit en état de profiter des exemples du Roi : je n'ai que faire de vous aſſurer, Madame, des ſouhaits que je fais pour la conſervation de ces deux vies-là : j'eſpere que vous connoiſſez mon cœur, & qu'il n'a pas beſoin de s'expliquer pour vous perſuader de la ſincérité de ſes vœux pour une troiſieme. Tout eſt fort bien ici, hors la douleur d'être loin de vous. Voilà le placet d'un malheureux ; quelque importunée que vous ſoyez, vous ne pourrez me ſçavoir mauvais gré d'un peu de pitié.

LETTRE XV.

Ce 9. Septembre 1714.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'avoit tout à fait inquiétée, Madame, & je ne peux plus avoir de confiance à ce que l'on me mande ſur votre ſanté : je crois que mes amis, qui ſçavent ma ſenſibilité pour vous, me flattent & me cachent tout ce qui me peut le plus toucher ; & c'eſt aſſurément vous, Madame. Notre Dauphin eſt à merveille : il doit aller à la

chaſſe avec Monſieur Blouin : quand on lui dit que Monſieur le Duc de Beauvilliers étoit mort, il dit : *Qui ſera donc mon Gouverneur ? il faut que ce ſoit le Gouverneur de Verſailles.* Je crois, Madame, qu'il peut lui procurer des plaiſirs après une pareille diſtinction. Notre Maréchal de Villeroy arrivera demain : la marque de bonté que le Roi vient de lui donner le met au comble de la fortune ; mais celle qui le touche le plus, c'eſt le retour des familiarités de ſon maître, & c'eſt à mon gré, tout ce qu'il y a de plus précieux, & qui l'eſt pour lui aſſurément : je l'ai vu pluſieurs fois pleurer de tendreſſe : je parle à qui en ſçait plus que moi, à celle qui l'a empêché de mourir : oui, les bontés & le cœur du Roi ſont au-delà de toute expreſſion, & égalent la grandeur d'ame qu'il marque en toute occaſion : auſſi je ne ſçache guere de ſes ſujets, qui ne donnaſſent une bonne partie de leur vie pour prolonger la ſienne ; & cela, Madame, eſt bien vrai : il mariera ſon petit-fils, s'il plaît à Dieu : je vous aſſure que cet enfant a mille choſes du Roi, & c'eſt ce qui m'y attache encore plus : mon Dieu ! que j'ai envie d'être plus vieille, que je ne ſuis, de deux ans ! Vous ne trouverez pas, Madame, que j'aye grand tort ; mais il faut s'abandonner à la Providence, j'eſpere qu'elle ne m'abandonnera pas, & ce que je lui demande le plus vivement, eſt votre

conſervation, Madame, & vos bontés pour la Ducheſſe de Ventadour.

LETTRE XVI.

DE MADAME DE MAINTENON.

Le 24. Septembre 1714.

JE me cache le plus qu'il m'eſt poſſible: je ſuis trop honteuſe de vivre ſi long-temps; mais je conſerve dans ma ſolitude les ſentimens d'eſtime que j'ai pour un petit nombre de perſonnes: vous ſçavez, Madame, que vous en avez toujours été: vous avez connu auſſi comme Madame la Princeſſe de Soubiſe étoit pour moi: je connois le mérite de Monſieur le Prince & de Monſieur le Cardinal de Rohan, & vous ſçavez encore que j'ai eu plus de commerce avec Madame la Princeſſe d'Epinoi, que nous n'en avons montré; après tout cela, jugez, ma chere Ducheſſe, ſi le mariage que vous venez de faire m'a été indifférent, & ſi je ne prendrai pas intérêt à Madame la Princeſſe de Soubiſe, au moins juſqu'à ce qu'elle ſoit gâtée, ce qui eſt, ce me ſemble, infaillible dans ce temps-ci: elle eſt en bonnes mains, Madame, & tout ira bien, tant qu'on ne la révoltera point contre ſa mere: quant à vous, je ſçais qu'il ne faut point vous compter, & qu'il n'eſt queſtion pour vous que de votre Dauphin. La ſanté du Roi eſt à ſouhait:

il arrive à ſix heures de la chaſſe où il a couru deux cerfs, & il travaille avec Monſieur de Ponchartrain. Notre nouveau Miniſtre eſt content ; mais il le ſera encore davantage, quand il vous aura communiqué ſa joie. Je ſuis inquiéte de Madame de Cailus : j'ignore ce qui ſe paſſe ailleurs, même dans le jardin de Diane, qui eſt préſentement un endroit fort vif, nuit & jour : je paſſe une partie des miens dans ma maiſon de la ville qui eſt un aſſez vilain cabaret : le repos que j'y trouve me fait vivre : voilà vous entretenir de bien des inutilités ; mais vos bontés pour moi me font tout oſer. Le Roi vous donne une grande marque de confiance en vous mettant entre les mains ce que la France, le monde & lui, ont de plus précieux : il vous en coute cher ; mais vous faites ce que perſonne ne feroit comme vous : vous travaillez pour le bien public, tandis que tant de gens ſont inutiles ſur la terre : vos ſoins ſont grands, & par conſéquent vos inquiétudes ; mais, Madame, c'eſt le ſort des grandes places : le Couvent étoit bien plus tranquille, & nous étions fort à notre aiſe aux Cordelieres de Noiſy, & dans les promenades que nous faiſions enſuite. Je n'entens point ce que vous dites, que l'on ſe prend de tout à la premiere : j'ai demandé au Roi, s'il lui étoit revenu quelque choſe de chez vous ; il m'a dit, que non ; & jamais chambre, de la nature de

la vôtre, n'a été ſi paiſible : vous y êtes ce me ſemble, auſſi abſolue, que vous le devez être : parlez-moi donc plus clairement, ma chere Ducheſſe : & ne doutez point que vous ne trouviez en moi l'amitié, la conſidération, l'appui, l'attention que j'ai toujours eu pour vous : ſi je ne ſuis ſans commerce, c'eſt mon état qui m'y force : je ſuis honteuſe de vivre encore & de montrer par-tout un viſage mourant de vieilleſſe : & qui devroit être mort il y a long-temps : réjouiſſez-vous, Madame, avec le précieux dépôt qui vous eſt confié, & qui devient la plus aimable créature.

LETTRE XVII.

DE MADAME DE VENTADOUR.

Le 28. Septembre 1714.

JE préférerois bien le vilain cabaret que vous habitez, Madame, aux délices du jardin de Diane : & je comprens à merveille la néceſſité de cette retraite, pour n'être pas accablée dans votre appartement : je me reſſouviens de Fontainebleau, & du bruit qu'il y avoit dans votre cage, c'eſt ainſi que vous la nommiez : il eſt vrai qu'on n'y pouvoit réſiſter. Je ſuis très inquiéte de Madame de Cailus : c'eſt de ces favorites qui ſe font aimer de tout le monde, & à qui l'on ſouhaiteroit tous les bonheurs, qu'on leur envie ordinairement, & qu'elle

n'a point : ſon attachement pour vous, Madame, dans tous les temps de ſa vie, m'a donné l'opinion de ſon cœur tel qu'on le doit avoir, & votre amitié pour elle n'y gâte rien : notre nouvelle alliance de Madame d'Epinoi ne m'en dédira pas : & depuis la mort de MONSEIGNEUR elles ont reçu des marques d'amitié de Madame de Cailus qui prouvent tout ce que j'en penſe, & qui ne reſſemblent guere au jeu de la Cour. Nous fumes hier à Meudon. Monſieur le Dauphin dit qu'il ne veut jamais avoir que cela : nous y conſentons tous de bon cœur : & la merveilleuſe ſanté du Roi nous fait eſpérer que ſes ſouhaits s'accompliront : cette pauvre maiſon, magnifique, qui laſſe par ſa grandeur, & dans laquelle on ne peut trouver un ſiege, fait faire de triſtes réflexions : notre enfant eſt à merveille : il a joué le boiteux en perfection vingt-quatre heures, en m'aſſurant que le lendemain à ſept heures il ſeroit guéri : il croît fort : très-joli tout ſeul : devant le monde, ſérieux : je veux l'accoutumer à parler, mais on y a bien de la peine : il eſt queſtion qu'il vive.

LETTRE XVIII.

Ce 19. Octobre 1714.

JE ſuis ſure de ne vous importuner jamais, Madame, en vous diſant que votre petit enfant eſt à merveille : ſa

ſanté ſe fortifie tous les jours, & je ne l'oſe ni dire, ni écrire au point qu'elle l'eſt, de peur qu'il ne revienne tout d'un coup quelque choſe qui nous rejette dans la crainte. Ce qu'il barbouille par jour de lettres au Roi ne ſe peut nombrer : vous n'êtes pas oubliée, Madame, & il fait déja une partie de ce qu'il vous doit & de ce que vous êtes. Il aimera beaucoup à écrire, mais point à lire : tout ce qui le divertit & qu'il entend va à merveille : la géographie, les voyages, le deſſein, tout cela lui plaît infiniment & vous ſeriez étonnée & ravie de ſa mémoire : ſoyez ſure qu'on ne le preſſe ſur rien : l'Abbé (*Perrault*) m'a priée de vous en aſſurer : il eſt temps de lui donner un maître pour apprendre à bien faire la révérence, & pour l'occuper une demi-heure de plus : c'eſt ce que je demanderai au Roi au retour, car la journée eſt bien longue, Madame : & aujourd'hui que ſon eſprit commence à percer, on ne peut l'amuſer de niaiſeries, & quelques petites regles mettent de la variété dans ſes jeux : nos Aides-Majors lui font faire l'exercice : de la grace à tout, comme le Roi : & ſi vous ne m'aviez pas défendu avec raiſon d'en faire une petite merveille avant le temps, nous aurions pu donner le paroli à Madame des Urſins : car ne lui en déplaiſe, nous valons bien ſon Prince des Aſturies : mais nous ne voulons pas briller : notre capital eſt de vivre, &

de

de prendre peu à peu de bons ſentimens : le Gouverneur fera le reſte : on l'amuſe, & on lui dit toujours quelque choſe de bon. Voilà bien vous entretenir d'enfans, Madame ; mais vous aimez tant celui-ci ! La petite mignone de la Lande, qui eſt de ſemaine, me prie de vous aſſurer de ſon attachement pour vous : elle n'oſe par reſpect vous écrire : je le fais ſans en avoir moins ; mais les bruits qui avoient couru que Monſieur le Dauphin avoit eu la fievre, m'ont obligée de vous mander, qu'il n'a jamais été auſſi bien qu'il eſt.

LETTRE XIX.

Ce 29 Octobre 1714.

En vérité ma chere Ducheſſe, vous avez de belles inventions pour faire des préſens, & pour charmer de pauvres filles à qui je tâche de perſuader qu'il n'y a rien d'agréable dans le monde : elles ne peuvent le croire quand elles penſent à vous, & elles ſont tranſportées de joie d'avoir en leur poſſeſſion une robe que ce précieux Dauphin a portée : elle fera honneur à jamais à cette maiſon : vous l'avez ornée de tout ce que vous avez pu : elle n'avoit pas beſoin d'être riche, pour nous être infiniment précieuſe. Vous trouverez bon que je partage leur reconnoiſſance, & que je me flatte même d'avoir quelque part au bienfait.

LETTRE XX.

DE MADAME DE VENTADOUR.

1714.

J'EUS l'honneur de vous mander hier, Madame, que M. le Dauphin avoit eu une petite fonte, à laquelle il a toujours été ſujet depuis qu'il eſt né, mais bien moins violente que les autres: & cela ne vient plus que très-rarement : il lui en reſte un petit enrouement; mais ni le ſommeil, ni l'appétit, ni la gaieté n'ont été altérés : j'ai cependant fait coucher ſon Chirurgien dans ſa chambre; & ce ſont ces fontes-là qui m'ont fait deſirer d'avoir toujours un homme de l'art auprès de nous : car avant qu'on aille à la ville, il faut que tout ſoit paſſé : heureuſement c'eſt en bien : le brouillard qu'il fit ce jour-là m'empêcha de le mener à Marly : on n'auroit pas manqué de croire que c'étoit cela qui lui avoit attiré cette petite fonte; & j'ai remarqué que lorſqu'elles lui viennent, c'eſt toujours quand il demeure dans ſa chambre : mais il y a des temps où on ne le peut expoſer. Sa tendreſſe pour moi, lorſqu'il a quelque petite choſe, ne laiſſe pas de me couter, quoique mes peines ſe prennent volontiers; mais les nuits ſont longues à paſſer: j'ai une force qui me ſurprend pour mon âge: je n'en avois pas tant, étant bien plus jeune : le bon Dieu me ſecourt, & je n'en deſire la continua-

tion, que pour ce qui me reſte de temps à demeurer auprès de mon petit maître. En vérité, Madame, j'oſe dire que je n'ai pas le moindre petit ſoin ni la moindre précaution à me reprocher ; j'eſpere auſſi qu'elles auront une bonne iſſue : car ce Prince-là promet & de corps & d'eſprit tout ce qu'on peut deſirer. Pour moi, Madame, je n'oſe vous dire tout ce que votre ſanté me fait ſouffrir, quand elle n'eſt pas bonne : j'ai pour vous, Madame, & pour tout ce qui vous regarde une attache au-delà de tout ce que je peux dire; & vos bienfaits, en tombant ſur moi, ne ſont pas tombés ſur un cœur ingrat.

LETTRE XXI.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 23 Novembre 1714.

J'AVOIS appris hier au ſoir, Madame, la petite fonte que Monſieur le Dauphin avoit eue, qu'on ne compteroit aſſurément pour rien à un autre: je ſuis bien perſuadée que vous faites de bon cœur ce que vous faites auprès de lui, & que vous ne pourriez pas même vous empêcher de le faire, l'aimant autant que vous l'aimez, & connoiſſant auſſi bien l'importance dont il eſt ; mais quand il vous a fait veiller la nuit, Madame, il faut ſe repoſer le jour, & vous conſerver pour lui : c'eſt votre tendreſſe

qui vous donne des forces : & vous n'êtes pas encore ſi décrépite, Madame, que vous deviez être étonnée des reſſources que vous trouvez : elles meneront loin ſelon les apparences, & je trouve bien mauvais que vous parliez de votre vieilleſſe à une perſonne qui vous a vu naître, & qui étoit déja aſſez raiſonnable, pour qu'on la conſultât ſur ce que vous ſeriez à l'avenir : ma prophétie a été très bien remplie. J'ai trop de marques de votre bonté, Madame, pour en douter : je regarderois un doute comme une ingratitude : je me porte fort bien, le quinquina me donne une grande vigueur. Madame de Cailus eſt toujours très-délabrée : elle vient diner avec moi, mais c'eſt pour me ſauver la peine d'aller chez elle, car elle ne devroit point ſortir de ſon lit. Vous voyez, Madame, avec quelle confiance je vous répons : je voudrois pouvoir vous montrer auſſi bien le tendre attachement que j'ai pour vous.

LETTRE XXII.

De Madame de Ventadour.

Ce 14 Janvier 1715.

JE vous avoue, Madame, que j'ai le cœur ſerré de l'état préſent de Madame des Urſins : car pour l'avenir j'eſpere qu'avec un bon eſprit, elle verra bien que rien ne ſe fait qu'avec la permiſſion de Dieu, qui a

voulu par une diſgrace des plus ſingulieres lui faire connoître que rien n'eſt ſtable ici-bas, & qu'il n'y peut avoir d'heureux que ceux ou celles qui peuvent de bien loin vous imiter : ſans cela, je ne crois pas qu'elle puiſſe arriver & qu'elle ne meure pas de douleur. Il n'y a ni moment ni événement dans le monde qui ne faſſe comprendre combien la vie du Roi & la vôtre ſont précieuſes ; je ſacrifierois volontiers la mienne pour vous & pour lui.

Madame de Soubiſe a préſenté ſa petite requête à Monſieur Blouin : effectivement, Madame, on a cru qu'il ne falloit pas encore qu'ils euſſent de maiſon pour éviter des retours de chaſſe avec une jeuneſſe que ſon mari pourroit amener ; ainſi, Madame, la pauvre petite vient diner ou chez Madame la Princeſſe de Conty, ou chez nous : cela eſt très-incommode, & pour elle & pour moi : ce n'eſt pas grand' choſe que l'appartement de Madame de Nevers, mais il nous feroit grand plaiſir, ſi le Roi lui faiſoit la grace de le donner. On dit que je gâte votre cher enfant ; c'eſt une néceſſité : ſans cela nous ne l'aurions point.

J'aime fort mon cher papa Roi. Voilà l'œuvre de M. le Dauphin. Il a fallu le laiſſer faire. Je ne vous écris point, qu'il ne vous faſſe des amitiés.

LETTRE XXIII.

1715.

JE vous dis vrai, Madame; vous ne pouvez être malade que l'inquiétude que j'ai de vous ne me le rende auſſi : j'ai tant de raiſons de vous être attachée, qu'il n'eſt pas étonnant que la moindre choſe qui vous regarde m'alarme beaucoup ; mais la plus forte de toutes mes raiſons eſt la ſenſibilité de mon cœur pour vous ; portez-vous donc bien, cela eſt néceſſaire à notre jeune Prince. La mort du Prince de Piémont n'a pas laiſſé de m'inquiéter encore pour lui, & j'ai été affligée avec cette pauvre Reine. Notre joli mariage va fort bien, & m'en fait encore plus regretter cette Princeſſe d'Harcourt qui a été de mes amies de tous les temps : ce n'eſt pas la mode de ſe ſoucier de quelque choſe, je voudrois de tout mon cœur m'y mettre : car étant aſſez heureuſe pour avoir nombre d'amis & d'amies, on paſſe mal ſon temps en partageant leur malheur: & les bonheurs ne nous font pas le même effet. Monſieur le Cardinal de Rohan a écrit à Mademoiſelle d'Aumale au ſujet du logement. Voilà pourquoi, Madame, j'en écrivis un petit mot à Monſieur Elouin.

LETTRE XXIV.

De Madame de Maintenon.

VOUS raſſurez les autres, ma chere Ducheſſe, & vous auriez peut-être beſoin de l'être vous-même: j'eſpere pourtant que ce ne ſera rien : je mourois d'impatience de voir votre meſſager, & j'étois bien aiſe qu'il ne vînt pas ſi matin : on eſt bien malheureux quand on s'attache. Le Roi fut très-inquiet hier, quand je lui dis cet accident ; je lui ai lu votre lettre : il eſt entré dans ma chambre comme je venois de la recevoir. Dieu conſerve l'enfant & la Gouvernante : ils ſont néceſſaires l'un & l'autre.

Je vous plains de vous intéreſſer avec tant de bonté à la ſanté d'une perſonne de mon âge : vous avez pourtant raiſon de l'aimer un peu, car vous ſçavez qu'elle vous a autant aimée dans votre enfance, qu'eſtimée quand vous avez été en âge de paroître. Je ne me vanterois pas de mes maux, ſi j'y croyois la ſanté de votre enfant intéreſſée : je crois que Madame la Princeſſe de Soubiſe a un logement : je n'avois garde de manquer de la mettre à couvert : car comment auroit-elle pu trouver quelqu'un qui parlât pour elle ? Il auroit pourtant été aſſez curieux de la voir coucher dehors, au milieu d'une famille qui ne laiſſe pas d'avoir quelque petite conſi-

dération. Bon jour, Madame, je me porte assez bien aujourd'hui, & je me porterois encore mieux, si j'étois moins accablée ; mais aucune mauvaise humeur ne peut m'empêcher de recevoir vos lettres avec plaisir, & d'y répondre de même. Il est triste qu'on ne puisse jouir de vous.

LETTRE XXV.

DE MADAME DE VENTADOUR.

Jeudi 1715.

UN bruit s'est répandu ce matin, que le Roi avoit eu la colique: vous jugez bien, Madame, que je ne l'ai pas entendu, sans en être hors de moi. Le Maréchal de Tallard m'a fait le plus grand plaisir qu'il me fera de sa vie, en m'apprenant que ce n'étoit rien, que le Roi avoit dîné en public, que son visage étoit bon, & que la sérénité du vôtre le disoit assez. Le fond de sa santé est admirable ; mais, si l'on ose parler, il ne la ménage pas. Hé ! mon Dieu ! qu'elle est nécessaire ! En vérité, Madame, plus encore par attachement pour Sa Majesté, que pour tout ce que l'on peut envisager de terrible, que Dieu nous le conserve ! vos saintes prieres me donnent toute sorte de confiance, & pour lui, & pour notre cher Prince qui est un peu enrhumé : mais rien qui puisse inquiéter ; je tâche de faire auprès de lui tout ce que j'ai eu l'honneur de vous entendre

dire ſouvent : il n'eſt pas temps de le fatiguer dans un âge ſi tendre : il ne faut ſonger qu'à ſa ſanté, & à le divertir, & encore en enfant ; car les grands plaiſirs l'attachent. Je vous aſſure, Madame, que je donne ſouvent congé aux Maîtres, & que nous faiſons nos leçons enſemble en riant : il aura de l'eſprit à tout ; le Gouverneur mettra en œuvre pour moi : je n'ai qu'une jolie matiere à lui remettre entre les mains, c'eſt à lui à la travailler & à la polir ; & elle ſe prêtera ſurement à toute l'induſtrie de l'ouvrier. Au nom de Dieu, Madame, puiſque je crains tant de vous importuner en allant vous voir, ne m'abandonnez pas ſur les ordres & les conſeils ; je tâche de deviner ce qui peut être de votre goût. Mais j'en ſerai toujours plus certaine, quand un petit mot m'en inſtruira : car enfin ce dépôt précieux m'eſt abandonné : je ne crains pas que de tant de femmes & de domeſtiques du bas étage, qui ſouvent parlent mal à propos, il y en ait aucun qui puiſſe dire, que je l'ai négligé un ſeul moment : & c'eſt beaucoup ; mais il eſt mille choſes où l'on peut manquer ſans préjudice au zele : & c'eſt de celles-là, Madame que je vous demande la grace de m'avertir : ſouvent je vous écrirois pour vous demander vos avis ; mais chargée de tout l'Etat, comme vous l'êtes, je crains de vous charger encore : c'eſt pourtant votre enfant bien-aimé, & c'eſt de vous que je le tiens. Enten-

dez parler de lui ſans vous ennuyer : il faut cela à ſa pauvre Gouvernante, qui vous eſt attachée plus tendrement & avec plus de reſpect mille fois que ne peut jamais vous l'exprimer la Ducheſſe de Ventadour.

LETTRE XXVI.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 14 Juin 1715.

JE vous aſſure, Madame, que l'incommodité du Roi a été moins que rien : il ne dormit pas la nuit, parce que les pois & les fraiſes lui donnerent des vents: il dina légerement, & dormit huit heures de ſuite : il vint enſuite chez moi avec un viſage & une humeur admirable: il ſoupa avec les Dames, & a bien dormi cette nuit : il ne faut pas s'attendre qu'il vieilliſſe ſans aucune incommodité, & je vous avoue que je ne ſerois pas fâchée de lui en voir quelquefois, car autrement il ne ſe retiendra jamais ſur ſa voracité. On ne peut rien ajouter à vos ſoins pour notre tréſor : & la France ſera très-contente de vous, ſi vous le rendez bien ſain : il y a lieu de l'eſpérer ; je n'ai jamais vu ni directement ni indirectement qu'on vous accuſât de le négliger ; l'idée qu'on a de vous eſt bien différente : on croit que vous n'avez d'attention & de vie que pour lui, & qu'outre l'importance dont

ſes qui m'échappent ; je ne deſire pas me faire valoir, mais aller au bien : j'ai mis en pratique vos aimables leçons, elles réuſſiſſent à merveille ; il ne nous manque que de la hardieſſe. Dieu conſerve à votre enfant, & le Roi & vous ! il en a beſoin : je l'eſpere, quand je penſe à la maniere miraculeuſe dont cet enfant a échapé à la mort ; & vous ne m'avez pas miſe où je ſuis, Madame, pour ne m'y pas honorer toujours de vos bontés & de vos avis. Je vis notre ami (*le Maréchal de Villeroi*) à Marly : vous ſçavez, Madame, d'où toutes ſes frayeurs partent ; pour moi, je fus très-contente : car je trouvai au Roi un très-bon viſage ; je ne le fus pas tant le jour de la revue : on veut que les Rois ſe portent toujours bien ; cependant ils ſont hommes comme nous : que Dieu le conſerve & long-temps ! pour changer, il faut s'y attendre : c'eſt ce que vous ne faites pas, Madame, pour les perſonnes que vous honorez de vos bontés : ſi vous pouviez ſçavoir combien cela m'a ſoutenue, loin de me les diminuer, vous aimeriez mille fois plus la Ducheſſe de Ventadour.

LETTRE XXX.

1715.

LE Prince que vous aimez tant, Madame, que vous regardez toujours avec plaiſir & avec inquiétude, que je

n'oſe vous mener, de peur de joindre encore cette importunité à toutes celles que vous avez déja : ce Prince ſe porte ſi bien, & ſe fortifie tellement d'eſprit, de corps & de douceur, ce qui marque le mieux la bonne ſanté, que je ne puis m'empêcher de vous en rendre compte, ſure de vous donner un moment de joie : il voulut Dimanche entendre une premiere grande Meſſe : je lui dis : *Hé bien, Monſieur, demandez une grace à Dieu : qu'eſt-ce que vous lui voulez demander ?* Sans héſiter, il répondit : *Je lui demande celle de conſerver le Roi toujours en bonne ſanté.* Ce n'eſt point en radoteuſe de gouvernante, que je vous le dis : car je ſçais que tous ces diſcours ne ſont point crus : auſſi on n'a jamais moins parlé d'enfant que de ce précieux-là ; car je n'aime pas le ridicule, & je trouve que c'eſt beaucoup faire, que de s'en ſauver à la Cour : on me demande ſa ſanté ſur toutes choſes ; je commence à en être certaine, & je ne me vanterai des peines qu'il m'a données, que lorſque j'aurai le bonheur de l'avoir remis entre les mains du Roi : après cela, Madame, je vous en rendrai compte ; car il ne ſert de rien de bien faire ſi ce point ne réuſſit pas. J'ai été obligée de prendre médecine, ce qui l'a fâché ; car il me perſécute pour Marly : il ſera courtiſan. J'apprens avec une joie que je ne puis vous exprimer, Madame, que votre ſanté eſt

meilleure à Marly : quelles inquiétudes ne me donne-t-elle pas ? Monſieur Blouin vous a trouvé un viſage charmant : n'oubliez pas celle de toutes vos créatures qui vous eſt le plus dévouée, & qui vous aime avec le plus de paſſion : vous voyez que je vous parle d'amour ; mais pourquoi me défendez-vous le reſpect qui vous eſt du par tant d'endroits, meilleurs les uns que les autres, & qui n'échappent à la Ducheſſe de Ventadour.

LETTRE XXXI.

Ce 18 Septembre, 1715.

VOTRE cher enfant ſe porte à merveille : ſon gouverneur l'aime autant que ſa gouvernante, & je vois avec le ſeul plaiſir qui peut me reſter que tout le monde eſt comme nous, & que l'on ne connoiſſoit pas ce grand Prince comme je faiſois ; je n'oſois même en parler : je ne peux, ſelon ce que vous penſez, Madame, vous parler d'autre choſe : chaque jour augmente ma douleur : ce ſont des larmes de ſang qu'il faut répandre. Permettez-moi d'aller à St Cyr. Je ne vous verrai pas, mais je ſerai du moins plus près de vous.

LETTRE XXXII.

Ce 27. Novembre, 1715.

N'AVEZ-VOUS pas assez bonne opinion de moi, Mad. pour croire qu'il n'y a ni Roi ni Régent, qui pût m'empêcher à tous les momens de ma vie de vous marquer mon respect ? Je vous obéis en ne vous le marquant pas : je retiens chaque jour mon zele pour me conformer à l'envie que vous avez d'oublier tout le monde : sentimens que je trouve très-aisés à imiter aujourd'hui, mais non dans les vues & dans les perfections que vous les pratiquez : vous ne voulez entendre parler que de la santé de mon petit maître : il ne vous reste que cela de sensible : elle est augmentée par une chair ferme, & une bonne graisse, & une gaieté qui ne le quitte pas de toute la journée : nos petites Dames & leurs meres ressentent l'effet de votre protection, puisque leurs maris sont assurés d'un poste agréable auprès de leur maître : pour moi, j'adore tout ce que vous avez aimé : je voudrois bien qu'on pût marier Monsieur d'Aumale qui est un très-honnête homme, & mal dans ses affaires : je ne doute pas que Monsieur le Maréchal de Villeroi ne saisisse cette occasion de vous marquer son attachement infini.

LETTRE XXXIII.

Ce 10. Janvier, 1716.

QUAND je me prive du plus grand plaiſir queje puiſſe avoir, de peur de vous importuner Mad. vous pourriez croire que je ne ſuis pas occupée de vous depuis le matin juſqu'au ſoir ; non, Madame, mon petit Roi, qui ne me laiſſe pas le temps de reſpirer, n'empêchera jamais que je ne ſonge à vous avec plus de tendreſſe & de reſpect que je n'ai jamais fait. Je n'ai point reçu de lettre de vous, je n'oſois en eſpérer même, & c'eſt ce qui me retenoit d'écrire, ne ſçachant ſi vous le trouveriez bon. Je ſuis bien fâchée de ne vous envoyer que vingt louis. Paris nous a mis à ſec ; & c'eſt encore une de mes grandes peines d'être chargée des menus plaiſirs du Roi, & de voir toute la France tomber ſur moi, & des miſeres inconcevables qu'on ne peut ſoulager que médiocrement. Vous ſerez toujours la maitreſſe de tout ce qui dépendra de moi ; mais recevez cette fois le *denier de la veuve*.

La tête tourne de tout ce qu'il faut faire, & de ce qu'on voit faire, & ma grandeur me fait pleurer tous les matins : mon Roi ſera quelque choſe de grand & de bon, ſi Dieu le conſerve. Voilà mon unique point de vue. Nous avons été faire une petite viſite à la Reine d'Angleterre, non ſans

quelque inquiétude ; mais on ne peut mal faire quand on fait ſon devoir. J'ai vu Madame de Cailus, j'en ai été ravie : jugez de ma joie, ſi je puis jamais *me jetter à vos pieds*, elle ſera mêlée de douleur aſſurément ; mais je pourrai ouvrir mon cœur avec vous. Il ne faudra pas attendre que j'aie quitté le Roi : un beau jour de printemps ou d'été, ſi vous le permettez, pourra faire mon bonheur : je n'en demande point d'autre, que de vous marquer, Madame, que vous n'avez pas fait toujours des ingrates dans le bien que vous avez fait : & comment vous le faire connoître, ſinon par mon attachement pour l'unique reſte de votre Roi ? Les Meſſieurs ſont tous très-bien ; mais quand vous les exhorterez à ſe dire que l'enfant n'a que ſept ans & demi, ils ne feront que mieux. Je ſuis perſuadée qu'il faut y aller doucement pour le bien du corps & de l'eſprit. Il n'a point d'humeur ; ſon amitié pour moi continue fort joliment, c'eſt encore ce qui m'attache ; mais vous ne m'en ferez pas une foibleſſe, vous à qui il a paſſé dans le cœur tant de ſentimens pour ceux que nous avons perdus, & à qui il en reſte tant pour celui que vos prieres nous ont conſervé. Que ne peut-on vous voir ? vous ne verriez, Madame, que la Ducheſſe de Ventadour.

LETTRE XXXIV.

Ce 11. Février, 1716.

J'AVOIS tant de choſes à vous dire, Madame, ſurmon malheureux événement qu'il auroit fallu un volume pour vous informer de tout : & en vérité, vous ne ſauriez vous empêcher de trouver le procédé de l'homme que vous aimez, inouï dans toutes ſes circonſtances. Il ſe tue de parler à tout le monde pour ſe juſtifier ; mais le public n'eſt pas pour lui, & je me trouve quelquefois aſſez ſote pour être fâchée de ce qu'on dit de lui: un ami de quarante-cinq ans vous manquer ſans aucune raiſon, & ſe perſuader que c'eſt lui qui a ſujet de ſe plaindre, & n'écouter que ſa paſſion ! rien n'eſt plus déſolant : non que j'euſſe envie, ni Meſſieurs de Rohan d'un retour de ſa part : en premier lieu, il y avoit long-temps qu'on travailloit pour Mademoiſelle de Luxembourg : de plus, ce n'étoit pas le grand bien de Monſieur le Maréchal, qui nous tentoit ; car on peut vivre avec 100000 liv. de rente comme avec 500000. mais l'état où je me trouve avec le Roi, uniſſoit des gens qui lui ſont dévoués d'une façon ſi intime. Mon objet principal eſt le Roi, & voilà ce qui me déſeſpere : tout le reſte ne vaut pas d'être compté.

J'ai été ſi pénétrée de douleur, que je n'ai pu vous écrire, quelque doux qu'il m'eût

été d'être consolée par vous. Vous avez bien à faire d'être interrompue par les malheurs d'autrui ! & qu'est-ce que nos peines en comparaison des vôtres ? Je me trouve uniquement seule avec le Roi : je fais toutes les charges de sa maison ; nuit & jour occupée de sa santé, enfermée dans une cage : plus de commerce avec des amis de quarante cinq ans : plus de conseils à prendre de personne : l'affront fait à ma famille me touche moins que tout cela : Dieu me soutiendra, s'il veut la conservation de ce précieux enfant ; car j'ose dire que je ne lui suis pas inutile.

Non, Madame, point de retour. Monsieur le Maréchal de Villeroi croit qu'il seroit deshonoré d'avoir Mademoiselle de Rohan, avec quatre cent mille francs : les substitutions le choquent : hé ! nous en avions parlé cent fois : la boiterie, comme si cet accident étoit arrivé hier, ou dissimulé par nous. Je l'ai vu content de tout : il me montre le matin une lettre de vous, où vous l'exhortiez à conclure : & le soir j'en reçois une de lui, qui m'apprend que tout est rompu, & cela, après que Messieurs de Rohan ont bien voulu entrer dans toutes les facilités qu'on leur proposoit. Peu m'importe, de manquer ce mariage ; mais je ne me console point de perdre un ami sur lequel je comptois, & que tout devoit engager à s'unir plus étroitement à moi. Nous nous voyons chez le Roi, sans

nous parler. Je ſuis comme une priſonniere d'état. J'aurois pris bruſquement mon parti, ſi ce que je dois au feu Roi, ſi les larmes de cet enfant ne m'euſſent retenue. Le public aime les ſcenes, & celle-ci ne finit pas : Monſieur le Prince & Monſieur le Cardinal de Rohan ſont bien ſages, & ſe moquent, ſans le dire, de ce que le Maréchal conte par-tout ſes raiſons & les conte mal : ſurement, ſi l'on avoit pu vous parler, tout ceci ne ſeroit pas arrivé. Ne m'oubliez pas, Madame : le charme de votre ſouvenir ſoutiendra la Ducheſſe de Ventadour.

LETTRE XXXV.

De la meme a la meme.

Ce 30. Mai, 1716.

JE ſuis ſure, Madame, que l'état où vous ſçavez M. le Maréchal de Villeroi, & pour lui, & pour l'état de ſa petite fille vous touche infiniment : je ſuis aſſez ſote pour être affligée, & pour ne pouvoir demeurer un moment ſans en ſçavoir des nouvelles qui ſont toujours les mêmes : la vie eſt triſte à paſſer avec un bon cœur. Qu'il me manque en tout, je ne lui manquerai jamais en rien. Notre Cardinal eſt parti ce matin, avec une grande partie de ma famille : je les envie d'être avec lui ; mais c'étoit pour moi une conſolation de l'avoir : cependant

j'approuve le parti qu'il a pris : il eſt très-content de Monſieur le Régent ; mais ſa préſence n'avanceroit pas les affaires davantage : il reviendra, auſſi-tôt qu'on le lui ordonnera, ſans humeur, ni rancune. Notre petit Roi augmente chaque jour en bonne ſanté & en bonne humeur : il ſe réveille, en ce moment, gai, frais & ſans émotion : & enfin je ne ſouhaite que la continuation de ce que je vois, malgré tous les défauts qu'on lui veut trouver. Que n'a-t-il été Dauphin plus long-temps ? il eût été inſtruit par vous : il ſeroit devenu un Prince parfait : ce ſera l'ouvrage de votre ami.

LETTRE XXXVI.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 31 Mai 1726.

JE reconnois bien votre cœur, Madame, à la compaſſion que vous fait M. le Maréchal de Villeroi : & je ne croirai pas que vous ſoyez implacable ſur un raccommodement, quand vous me le diriez vous-même : ce mot-là n'eſt point fait pour vous. J'eſpere que Madame la Maréchale d'Harcourt, à force de réſiſter, vaincra. Je n'ai pas vu ſans peine Monſieur le Cardinal de Rohan s'éloigner : mais ſi l'on étoit aſſez heureux pour enviſager la fin des affaires de l'Egliſe, il reviendroit bien vite : point

point de ſolitude ni de détachement du monde, qui puiſſe rendre indifférente à ce qui ſe paſſe la-deſſus: & tout bon Catholique doit être affligé de voir la force & la hardieſſe du parti qui lui eſt oppoſé : j'eſpere, Madame, que nous ſerons toujours de même Religion, & que nous nous rejoindrons un jour pour ne nous plus quitter. Je n'aurois pas eu la même confiance pour tout ce qui compoſoit autrefois le couvent de Marly : mais laiſſons en paix les cendres des morts. Adieu, ma chere Ducheſſe : il me ſemble que je ne vous ai point fait aſſez de remercimens de la viſite dont vous m'avez honorée : je ne l'aurois jamais crue praticable ; mais rien n'eſt difficile à l'amitié courageuſe : quand je penſe que la Gouvernante du plus grand Roi du monde, & que la Dame de la Cour la plus néceſſaire & la plus occupée, a fait huit lieues pour moi, je ne puis exprimer à quel point je ſuis &c.

LETTRE XXXVII.

De Madame de Ventadour.

VOus auriez eu un courier de moi, Madame, ſi je n'avois ſçu qu'on vous avoit dit la petite incommodité du Roi : elle a été très-légere : nous en avons eu de bien plus fortes, dont il n'a pas été queſtion, parce que la compagnie n'étoit pas ſi nombreuſe : choſe qui à ſon âge lui eſt plus préjudiciable qu'utile : un vent le fit

rougir & pâlir : il ſe coucha nonchalamment ſur moi, qui ſuis ſon recours ordinaire dans ſes maux : enſuite, il fit ſon potage lui-même & trouva du ſoulagement à ne plus faire le Roi : ſouvent il n'auroit pas mangé, quand il étoit Dauphin, s'il n'étoit venu chez moi. Cette étiquette, ces cérémonies, ces ſpectacles me déſolent. J'y remédie *incognito*, autant que je peux. Nous ſortons du ſermon : j'ai voulu le promener aux Tuileries ; mais pour peu que l'ordre ne ſoit pas donné, l'empreſſement de le voir le fait étouffer. Paris l'aime à la folie. Je ne puis, Madame, vous parler de moi : il eſt miraculeux que je réſiſte à la douleur & à la peine : onze mois ſont encore bien longs ; mais quelque dégout que j'aie, je ſuis utile à mon Roi, & tous mes devoirs ſont renfermés dans ces mots. Il écrit à merveille : mais c'eſt un enfant qu'il faut ménager : car naturellement il n'eſt pas gai ; & les grands plaiſirs lui ſeront nuiſibles, parce qu'ils l'appliqueront trop. On voudroit exiger de lui, qu'il repréſentât toujours avec la même égalité d'humeur : vous ſçavez, Madame, combien cette contrainte eſt mal ſaine à tout âge. Vous vous moquerez de moi, ſi je vous dis qu'il a des vapeurs : rien n'eſt pourtant plus vrai : & il en a eu au berceau : de là, ces airs triſtes, & ces beſoins d'être réveillé : on en fait tout ce qu'on veut, pourvu qu'on lui parle ſans humeur.

Adieu, Madame, ayez un peu d'amitié pour une perſonne qui vous reſpecte plus que tout le monde enſemble.

LETTRE XXXVIII.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 6 Octobre 1716.

IL n'y a que vous, Madame, qui ſoyez capable d'avoir pour une pauvre vieille retirée, les mêmes attentions qu'une autre auroit pour plaire à la faveur : rien ne peut me ſurprendre en vous : depuis long-temps votre cœur m'eſt connu, & il eſt très-digne d'être le modele de celui d'un Roi de France. Je vous rens mille graces, Mad. & pour moi, & encore plus pour St Cir, qui jouira plus long-temps des préſens que vous nous faites. Les prieres redoubleront encore pour le Roi : je ſerois bien fâchée qu'il diſcourût à l'âge qu'il a : rien ne fait plus de trahiſons, que ces raiſons prématurées.

Il eſt vrai, Madame, qu'on ne parle que du mauvais viſage du Roi, & de ſa mauvaiſe humeur, qu'on veut même qui ne vienne que de ſa mauvaiſe ſanté ; mais comme on ne dit rien de nouveau, je n'en ſuis point du tout alarmée, & je ſuis pleine d'eſpérance qu'il vivra. Il me ſemble que Dieu l'a retiré d'une grande extrêmité pour en faire quelque choſe ; mais je crains pour vous la tendreſſe que vous avez pour lui : & comme votre place eſt la plus grande qu'une ſujette puiſſe avoir,

je crois auſſi qu'elle eſt la plus malheureuſe. M. le Duc du Maine avoit des vapeurs à trois ans : comme il n'y a rien à y faire, je crois, Madame, que vous ne vous en alarmez pas : je voudrois que votre petit Roi mangeât ſouvent chez vous : la repréſentation ne peut lui être bonne, puiſque tout ce qui contraint nuit à la ſanté. Je fus très-mécontente de la viſite dont vous m'honorâtes : la preſſe étoit trop grande ; mais il n'eſt pas poſſible que vous quittiez de ſi loin, & je ne puis, Madame, vous être bonne à rien. Je vous rens mille graces de la continuation de vos aumônes pour la femme que je vous avois recommendée : ſon mari l'a forcée de quitter Madame d'Hauſſy ; mais, Madame, votre charité a bien ſçu la trouver : & ſes prieres ſont bonnes par tout pour vous & pour le Roi : c'eſt une ſainte que j'ai vue de près : vous croyez bien, que celles qui ſont ici font de leur mieux, pour obtenir de Dieu la conſervation de votre Prince : elles l'aiment bien tendrement, & ſont enchantées de la gouvernante : que ſeroit-ce, ſi elles connoiſſoient comme moi tout ce qu'il y a en vous d'aimable & d'eſtimable, tout ce dont j'ai été touchée de ſi bonne heure ? Adieu, Madame : M. de Fréjus (*le Cardinal de Fleuri*) doit faire un pénible perſonnage entre un gouverneur & une gouvernante, qui ne s'entendent pas, & qu'il honore également.

LETTRES
DE MADAME DE MAINTENON, ET DE MADAME LA MARQUISE DE DANGEAU.

LETTRE PREMIERE.

DE MADAME DE MAINTENON A MADAME DE DANGEAU *.

D'un lieu délicieux. Ce 15 Décembre 1687.

OUi, Madame, l'appartement du jeu eſt meublé de neuf : j'avoue que je ne l'ai pas vu ; mais vous, qui vous piquez d'être ſi bien inſtruite, ſçavez-vous que cet appartement s'appelle

* N. de Leuweſtin de Baviere, fille d'honneur

l'Afrique ; celui du Roi, l'Europe ; celui de MADAME, l'Aſie ; & le mien, l'Amérique.

Le Roi vous deſtine, Madame, la chambre de Mademoiſelle d'Armagnac : je ſuis venue la reconnoître : & c'eſt de-là que je vous écris. Le ſoleil l'éclaire de ſes premiers rayons : elle eſt vis-à-vis mes fenêtres : je pourrai tous les matins vous dire mon amitié par quelque ſigne agréable : vous n'y aurez à craindre que mes importunités. M. de Dangeau logera chez M. du Maine & n'aura que l'eſcalier à monter. Vous y trouverez votre ſanté, vos plaiſirs, votre gaieté. On vous ſouffrira avec tous vos défauts : robe d'houete, écharpe, bonnets, ſerviettes ſur la tête, ce ſont tous ceux que je vous connois. Cette chambre eſt blanche comme vous & ſeche comme moi.

de Madame la premiere Dauphine, mariée en 1686 au Marquis de Dangeau, veuf de Mademoiſelle Morin, Menin de MONSEIGNEUR, Gouverneur de Touraine, Grand-Maître de l'Ordre de St Lazare, en 1696 Conſeiller d'Etat d'Epée, & en 1697 Chevalier d'honneur de Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Madame de Courcillon étoit leur bru, & celle qui eſt appellée ci *la petite belle*, leur petite-fille, & aujourd'hui Princeſſe de Rohan, & *matre pulchrâ filia pulchrior*.

LETTRE II.

DE MADAME DE DANGEAU A MADAME DE MAINTENON.

VOs Dames du palais ſe remplacent trop vite, pour que je puiſſe me reſſentir de la mort de Madame de l'Heſtorgue. Ma preſence vous rejettera dans le déſordre du jeu : les *miniſtreſſes* ſont trop fortes, jointes enſemble : je ferai le contre-poids. Je ne vous parlerai plus ni de veuves, ni de petites filles : elles vous ruineroient : vous ne cherchez ni le blâme ni les louanges du monde : tout vous eſt indifférent, hormis le bien. Adieu, Madame, je vous aime de tout mon cœur, & en vous le diſant, je reſpire. J'aurois grand beſoin d'un ſermon du P. Gaillard : car je ſuis toute pervertie : cependant je dis avec le bon larron, *Je vous prie, que je ſois aujourd'hui avec vous.*

LETTRE III.

DE MADAME DE MAINTENON.

VOILA, Madame, ce bijou ſi long-temps diſputé (*à la reſſource*) : trouvez bon que je répare l'aveuglement de la fortune, qui ſe déclara hier pour moi dans la ſeule diſpute que je puiſſe jamais avoir avec vous.

Si vous vous portez bien, ſi vous n'avez pas arrangé votre journée, ſi vous n'êtes point néceſſaire à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, ſi vous ne craignez point le chant, s'il ne pleut point, ſi vous avez envie de prier Dieu dans un oratoire vert, ſi vous voulez vous promener dans l'allée de l'Inſtitutrice *, ſi vous voulez rêver un moment dans celle des *réflexions*, ſi St Cir vous plaît encore, ſi vous ne vous laſſez point de faire les délices de ma vie, ſi connoître ce que vous valez donne quelque droit à jouir de vous, vous viendrez dans mon caroſſe, qui remene à Verſailles Madame Petit.

LETTRE IV.

MESDAMES DE CAYLUS ET DE DANGEAU.

NOUS vous croyons ſeule : nous nous en retournons, à moins que notre dehors ne vous plaiſe plus que votre dedans.

MADAME DE MAINTENON.

Entrez, Mesdames quoique vous veniez mal à propos : mais ne prenez pas la hardieſſe de m'aborder,

Qu'Eſther ne vous appelle, ou vous faſſe appeler.

* Allée du jardin de St Cir, ainſi nommée par Louis XIV, qui donna auſſi un nom à toutes les autres allées.

MESDAMES DE CAYLUS ET DE DANGEAU.

Tout eſt donc perdu ! & nous n'aurons ni le diné chez la petite nièce, ni cette petite converſation, ni cette grande retraite avant cette grande muſique. Au moment que vous voudrez nous voir, le Roi entrera dans votre chambre, tant vous êtes ruſée, & nous ne baiſerons point le *ſceptre d'or* : Tout eſt donc perdu !

MADAME DE MAINTENON.

Tout n'eſt point perdu, nous aurons la promenade : ne craignez ni mes cruautés ni mes artifices : mes forces ſont revenues : nous nous reverrons, & tout ſera gagné pour moi.

LETTRE V.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 4 Septembre 1704.

C'EST aſſez, ce ſemble, de déplorer les pertes publiques : c'eſt peu pour moi d'en être navrée : j'ai encore à eſſuyer toutes les triſteſſes de mes amis. De là une migraine qui m'a miſe au lit. Notre Princeſſe dine avec moi, & me rend les ſoins d'une excellente fille pour une très-tendre mere. Madame de Chevreuſe ne me ſort pas de l'eſprit : & j'éprouve qu'une grande amitié ne s'efface pas aiſément ; mais je ne

puis vous taire que Mad. de Chevreuſe a fait ici un étrange voyage, & a fait au Roi une peine qu'il ne méritoit pas. Quand reviendrez-vous, Madame ? voulez-vous vivre de larmes ? Le Maréchal de Villeroi n'étant point en état de donner bataille ſe retire : il ſera blâmé : qu'importe ? pourvu qu'il ne mérite pas de l'être. La Beaume vivra, dit-on. Le Roi eſt dans cette égalité d'eſprit que vous admirez quelquefois. J'ai chargé la petite niece de répondre à tout ce qu'il y a de ſpirituel dans votre lettre : & je me ſuis réſervé ce qu'il y a de plus ſérieux. Si je pouvois voler, je quitterois le plus beau lieu du monde pour me rendre auprès de vous, & pour entendre vos inſtructions qui ſans doute flateroient mon amour-propre. Je l'ai dit cent fois, rien n'eſt plus impatientant que la ſotiſe, & rien n'eſt plus ſot que cette impatience. On s'accoutume aſſez à Madame de la Valliere. La malignité des courtiſans veut rire de ce que M. d'Antin a été voir M. de Noirmoutier. Le Roi a donné le gouvernement de Saumur au Comte d'Aubigné (*de Tigni*). Voilà ſa fortune établie, c'eſt à lui à faire le reſte. Je voulois vous entretenir plus long-temps : mais on me demande de tous côtés ce gouvernement de Saumur.

LETTRE VI.

De l'aimable cabinet. Ce 11 Juin.

VOTRE préſence me feroit bien du plaiſir, mais ne me donneroit pas de joie. Nous ne penſons qu'à la Moſelle, & nous ſommes dans une attente qui nous rend inacceſſibles à toute autre penſée. Nous ſommes de retour de Trianon, à peu près auſſi hébêtées que nous y étions allées. Nos Dames me paroiſſent toujours ſe haïr : & les hommes ne tariſſent point en ſots raiſonnemens ſur les affaires préſentes. Madame de Rohan a ſoupé à Trianon, ſans y être conviée, au grand déplaiſir du Roi, qui, comme vous ſçavez, ne s'accoutume pas à tous les viſages. Madame de Bouzole a brillé par ſa groſſeur réelle, & par ſa groſſeſſe imaginaire, mais ſur-tout par ſes parfums qui ont ſingulierement bleſſé mon foible cerveau. La Ducheſſe de la Ferté a montré avec plus de complaiſance que jamais deux calebaſſes plus noires que la cheminée. Comment de ces ridicules images paſſer à notre Princeſſe, elle que les graces font inceſſamment marcher ſans deſſein & ſans plaiſir, qui voudroit toujours tout ce qu'elle n'a point, & qui néglige tout ce qu'elle a ? Elle court ſans ceſſe, & ſans ceſſe ſe plaint de ne pas aſſez courir : elle eſt charmante, & ſes défauts mêmes ſont aimables : on l'aime plus qu'il ne faudroit : on le ſent, & l'on

ne peut s'en défendre. Adieu, Madame: j'eſpere que la main (*de Madame la Ducheſſe de Bourgogne*) qui veut bien tracer mes penſées, vous en fera excuſer le déſordre. Mon Dieu! que cette main m'eſt chere! ce n'eſt pourtant pas le plus bel endroit de notre Princeſſe, non plus que le vôtre; mais vous poſſédez l'une & l'autre tant de vertus, que l'on compte pour rien ſa maigreur & ſes veines. Ah! Madame, qu'il y a de joie dans le bien! Tout Verſailles ne m'en donnera pas tant, que j'en reſſens en établiſſant une pauvre Demoiſelle, qui à ma mort eût été réduite à la mendicité.

LETTRE VII.

Ce 14 Juillet 1707.

QUE feriez-vous de mes lettres? elles ne peuvent ni vous inſtruire, ni vous amuſer: elles ne feroient qu'augmenter vos inquiétudes. Les miennes ſont grandes ſur le bruit d'une deſcente en France, & j'en ſerois plus affligée, que de tout ce qui nous eſt arrivé juſqu'ici. Pourquoi êtes-vous en peine de Madame la Ducheſſe de Bourgogne? elle ſe conſerve avec des ſoins ſurprenans.

Une des principales affaires, qui a mené Madame d'Hudicourt à Paris, c'eſt un diné chez Madame de Bourdeilles, & quel

diné ! le potage étoit d'une ſervante ; une tourte de pigeons, d'un pâtiſſier ; le fruit, de la vallée de Montmorency ; la vaiſſelle d'emprunt ; les convives, Madame de Mioſſens, Madame & Mademoiſelle de Sivrac, Madame de Caylus & ſes deux enfans, un vieux Gentilhomme ridicule, Madame d'Aubigné toute onctueuſe, Mademoiſelle de Mérode toute roide, Mamoiſelle de la Barge toute endormie ; Mademoiſelle. de Breuilhac y manqua, parce qu'elle ſe confeſſoit & faiſoit ſon teſtament : une fluxion ſubite lui avoit élargi le viſage ſi monſtrueuſement qu'on la crut à l'agonie. Toute l'honorable compagnie, après avoir bien ri, bien danſé, alla voir la malade, qui étoit dans toute la négligence d'une agoniſante ſurpriſe. N'avez-vous pas, Madame, quelque regret de n'avoir pas fait la quinzieme à cette table où l'on n'étoit aſſis que de côté ? J'admire & j'envie Madame d'Hudicourt. Revenez, Madame, vous êtes ſi bonne à tout, qu'on vous ſouhaite, en quel état qu'on ſoit. Si votre abſence eſt plus longue, je la prendrai pour une retraite. Dieu veuille vous ſanctifier de plus en plus ! Je ne connois perſonne qui ſoit plus propre à ſanctifier les autres. Abandonnons à Dieu les affaires de Provence : la ſoumiſſion n'eſt pas une hypocriſie ; mais elle eſt foible comme notre foi ; il faut augmenter l'une & l'autre.

LETTRE VIII.

Ce 1 Septembre 1707.

JE ſuis à la Ménagerie : que ces parties, Mad. ſont différentes de celle que vous ranimez par votre préſence ! Je n'ai pas encore bien démêlé, ſi c'eſt par l'agrément que vous y mettez, ou par le bruit que vous y faites. Notre Princeſſe reçut hier à St Cir, en habit de Religieuſe, la Reine d'Angleterre qui la reconnut d'abord. Elle fit très bien la Dame de St Louis ; & la Reine & la Princeſſe ſe laiſſerent ſervir par elle la collation, car il y en eut une : & ce ne fut pas ce qui m'amuſa le plus. Madame de Bourgogne, toute fatiguée d'avoir fait toutes les charges de la maiſon, alla trouver M. ſon mari qui lui préparoit ici le ſoupé : elle revint à Verſailles, épuiſée, ayant changé quatre ou cinq fois d'habit : & toutes les actrices de cette piece étoient auſſi ennuyées, que cette narration eſt ennuyeuſe. Il vaut mieux vous dire que notre Prince a une dent, & Madame ſa nourrice trois cens piſtoles. Vous m'avez écrit une merveilleuſe lettre : je la lus tout haut : & l'on en fut charmé, depuis le Roi juſqu'à M. Fagon. Je trouve fort mauvais, que votre confeſſeur ne vous croye pas : n'eſt-ce pas révéler votre confeſſion ? Il eſt pourtant bien vrai que M. de Savoye s'en

va, & même à pas ſi précipités, qu'il nous échapera : mais je ſuis ſi contente que tout le monde vive, pourvu qu'on ne vienne point en France nous arracher le cœur ! Les grandes affaires vont être en Eſpagne, où je crains fort l'étoile de M. le Duc d'Orléans. Adieu, Madame : le Roi ne peut ſe paſſer de vous : revenez, & croyez qu'il ſeroit plus heureux de ne vous avoir pas vue, que de ceſſer de vous voir.

LETTRE IX.

Ce 16 Mai 1708.

QUe j'éprouve ſenſiblement combien on ſe trompe, quand on ſe croit détaché de tout ! Je veux vous voir, & je ſuis de plus mauvaiſe compagnie que jamais. Tout le monde me paroît extravagant, & je ſuis inſupportable à tout le monde. Ajoutez à cela cette bataille que l'on craint, & qu'on perd peut-être en ce moment. On ne me donna votre lettre que hier au ſoir : je ne comprens que trop votre état : j'ai vu de près votre cœur pour M. de Courcillon ; mais je vous conjure de ne point augmenter le mal par votre prévoyance. Nous ſommes vivement bleſſés de ce qui ôte l'eſtime des hommes : & Dieu pardonne plus aiſément les crimes que les vices. Sainte Monique ſe ſeroit épargné bien des larmes, ſi elle avoit pu entrevoir ſon fils, tel qu'il de-

vint en un moment. J'écrivis hier à Madame de Caylus, que le Roi m'avoit dit : » Je n'ai pas encore apperçu M. de Cour- » cillon : cependant on ne vient guere » chez moi pour ne me pas voir. » Le ſoir, il me répéta la même choſe, & m'interrogea beaucoup ſur votre triſteſſe & ſur ce qu'il entrevoit. Je ne tombai d'accord que d'un peu de légereté. Il ſe récria ſur le grand courage de M. votre fils, & dit, » Voudroit-il perdre une réputation dont il » peut jouir ſi agréablement ? Vous me demandez des conſeils, Mad. vous avez une famille aſſez étendue pour vous en donner de meilleurs que le mien : & vous pourriez même vous ſuffire ; mais s'il faut abſolument que je diſe mon mot, je commencerois par la douceur : croyez-vous que ſi la tendreſſe que M. de Courcillon vous doit n'a plus de pouvoir ſur lui, il s'ouvre à d'autres ſentimens d'eſpérance ou de crainte. Si la douceur eſt inutile, dites tout au Roi, ou conſentez qu'il l'apprenne. Je pleurerai de tout mon cœur avec vous : juſque-là, il faut ſe contraindre : car on me feroit des queſtions qui me forceroient à tout dire. Vous aurez les prieres que vous deſirez : mais rien n'eſt plus agréable à Dieu, que celles d'une mere pour ſon fils. Nous verrons demain une grande Reine plus à plaindre que nous. Que M. de Courcillon ſeroit heureux, s'il joignoit une bonne conduite à ce courage ſi admiré !

LETTRE X.

JE ſens vivement & tendrement ce que vous ſouffrez : je crains toujours que vous ne ſoyez bientôt plus mal que votre malade : on nous aſſure que ſon état eſt ſans danger. Plaignez-moi, Madame, de ne pouvoir en cette occaſion faire ce que je devrois & ce que je voudrois. Je devrois ſoulager mon amie : je voudrois donner mes ſoins à ce malade. Rien ne m'occupe plus que l'envie de vous conſoler ou de m'affliger avec vous. Je vous ſçais pourtant mauvais gré d'avoir parlé du dernier argent que je vous ai envoyé : il me parut hier, qu'on vouloit m'en dire quelque choſe ; & ſans faire la modeſte, je ſentis une grande confuſion : eſt-ce à moi à donner à de telles gens ? Rien ne ſeroit ſi bon pour nous diſſiper, que de chercher & de ſoulager des malheureux : mais bien des choſes nous contraignent. Notre Princeſſe me retient : je n'oſe la perdre de vue dans l'état où elle eſt. Il eſt de mon reſpect de faire nommer mon nom à MADAME : elle recevra des complimens de bien des gens, moins aiſes que moi de la gloire que Monſeigneur le Duc d'Orléans s'eſt acquiſe, & de la ſçavoir hors des inquiétudes où elle étoit pour ſa vie. Mes complimens à ce très-brave homme.

LETTRE XI.

DE MADAME DE DANGEAU.

1709.

JE me ſuis retrouvée ſenſible à quelque choſe quand j'ai appris la grace faite à Mad. de Villefort. Je vous en remercie, Mad. & vous en fais mon compliment: c'eſt un digne choix, & il n'y a peut-être pas une femme au monde, plus ſage qu'elle: le Roi eſt trop heureux d'avoir une ſujette ſi ſure. Mon fils eſt toujours très-bien; & les chirurgiens diſent qu'il n'y a pas peut-être un corps au monde plus ſain que celui-là: quel état, & quelle plaie! Que je ſerois malheureuſe, ſi je n'étois Chrétienne! qu'eſt-ce que Dieu veut encore de moi? Je me ſoumets. Mon fils a fait ſon devoir, & ſi la fortune eſt bornée, la cauſe en eſt ſi glorieuſe, que ſa jambe de bois lui fera plus d'honneur, que le bâton de Maréchal de France. Madame de Villefort oublie tout pour ne ſonger qu'à moi. A préſent que je commence à ſentir autre choſe que la vive douleur que j'ai eue, permettez-moi donc de vous dire moi-même combien je ſuis charmée de tout ce que vous avez dit & écrit: mon malade a voulu tout voir, & en a été charmé, hors du jeûne de ſix mois qui l'a effrayé: mais il eſt tout docile & fait ce qu'on veut. Si je puis

maintenir les réſolutions qu'il a formées dans ſes maux, je n'aurai point de regret à ſa malheureuſe cuiſſe, puiſqu'elle lui aura été coupée pour Dieu comme pour le Roi. Il m'eſt bien conſolant que ce ſoit pour mon Prince, que mon fils ſe ſoit expoſé ! car nul autre ne vaut ce que M. de Courcillon a perdu. J'ai ſenti en cette occaſion combien je lui étois attachée tendrement : il doit être bien ſenſible à la bravoure, & au grand courage de ſa nation : qu'il goute au moins ce plaiſir ! Je ne ſçaurois m'empêcher de le regarder, comme une amie que j'aime vivement, & pour qui je m'intéreſſe plus que pour toute ma famille. Permettez-moi cet épanchement avec vous, Madame, qui êtes capable de ſentir la tendreſſe qu'on a pour lui. M. le Maréchal de Villars n'eſt pas bien. On n'entend parler ici que de morts & de bleſſures affreuſes : c'eſt un vrai purgatoire, & quand on n'auroit pas le cœur ſerré pour ſoi, on l'auroit pour toutes les ſouffrances dont on eſt témoin : pour moi, qui ai le cœur compatiſſant, je me meurs vingt fois le jour : & c'eſt bien ici, où l'on peut faire de bonnes œuvres : mais je n'en ai pas encore eu le temps. Mon malade veut à toute force vous écrire dans ma lettre : je n'oſe le contrarier dans l'état où il eſt.

DE MONSIEUR DE COURCILLON.

Bon pour Madame, de n'oſer & de ſe plaindre. Envoyez-moi des abricots d'Auvergne : c'eſt tout ce que je puis eſpérer de mieux, n'ayant pas la conſolation d'être auprès de vous, Madame, comme à mon opération, où vous verſâtes des larmes que je n'oublierai jamais. Je garde encore mon autre cuiſſe pour le ſervice du Roi ; & je la lui ſacrifierai du meilleur de mon cœur. Entier ou mutilé, je ſuis également à lui, & à vous, Madame.

LETTRE XII.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 22 Novembre 1709.

JE viens d'écrire quinze lettres : il m'en reſte autant pour demain : je voudrois m'égayer un peu : mais comment trouver un caroſſe un peu honnête, & choiſir une compagnie ſans fâcher perſonne, & ſans ſe fâcher ſoi-même ? On dit que Madame d'O a eu dix-huit foibleſſes en une nuit : elle devroit profiter de cette occaſion pour nous apporter ce déshabillé ſi magnifique. Vous m'avez fait un grand bien en me refuſant à M. de Craon : je vous enverrai une lettre pour Madame la Ducheſſe de Lorraine : vingt ſiecles de vie ne me ſuffiroient pas pour répondre aux tendreſſes des Grands.

Vous ſçavez, Madame, mon ſincere attachement pour tout ce qui s'appelle Noailles : vous ſçavez mon reſpect pour la maiſon de Lorraine. Jugez de ma peine à la vue de toutes les ſcenes dont nous ſommes témoins. Vous ſçavez comme on grêle ici ſur les perſonnes dont on croit n'avoir que faire. Madame la Ducheſſe de Mantoue ne peut ſoutenir ſon rang de ſouveraine : elle ne peut y renoncer : il faut donc y être *incognito*, & ne pas ſe commettre tous les jours. Voilà une affaire avec Madame la grande Ducheſſe, une avec Madame de Montbazon, une autre avec Madame d'Egmont. Donnez, Madame, des conſeils dignes de votre ſageſſe : le pire eſt de ſe commettre, parce qu'on s'avilit toujours.

LETTRE XIII.

Ce 23 Octobre 1709.

MAdame de Caylus a toujours les larmes aux yeux, & ſur vous, & ſur moi, & ſur les affaires générales, & ſur les malheurs de ſes amis, & ſur ſa vacillante ſanté. Mad. Voiſin convient que les places ne ſont pas ſi bonnes a remplir qu'a deſirer. Notre Princeſſe vient enſuite, & m'apporte de ſa chambre un reſte d'ennui, qui joint à ſes ſérieux déplaiſirs ne la rend pas d'un commerce aimable. Elle eſt ſeule a Verſailles : ſou-

vent elle n'a pas un joueur: elle eſt peu ſuivie de ſes Dames: la plupart ſont ou groſſes, ou en couches, ou dans les remedes. Madame d'O eſt inviſible, à force de vapeurs. On fait en ce moment une terrible opération à Madame de St Geran, & elle peut en mourir ſur l'heure : Maréchal en eſt fort inquiet : elle s'eſt préparée à la mort. Je ſuis fort en peine du Maréchal de Villars : je vois Maubeuge aſſiégé, & par conſéquent pris. Il n'eſt plus queſtion de paix. Mais pourquoi, Mad. faut-il que je vous afflige par une telle lettre, moi qui vous deſire tous les jours dans l'eſpérance de me conſoler avec vous, & de vous rendre une partie de ce que je vous dois depuis ſi long-temps ? Revenez ici : nous nous affligerons enſemble: rien n'eſt pis que d'être ſéparées. Notre Princeſſe verſa hier bien des larmes avec moi : elle ſe tourne à me faire mourir : rien n'égale l'amitié qu'elle me témoigne, & celle qu'elle mérite. C'eſt une croix qu'il faut porter, & que vous adouciſſez, Madame, comme toutes les autres, par votre aimable commerce.

LETTRE XIV.

JE vais à St Cir. On (le *Prince Ragotski*) me verra ſi l'on veut : on ne me verra point, ſi l'on ne veut pas. Si l'on me voit, je me mettrai ſur mon lit, & vous direz que je ne marche plus : ſi je ne parle pas,

vous direz que je n'entens point : ſi je parle, vous direz que je radote.

Je vous aſſure que je ne ſçavois point la nomination des deux Ambaſſadeurs : je ſuis ravie de l'un & de l'autre : on veut que tout ſe faſſe par moi, & cela n'eſt point.

J'ai parlé au Roi de Monſieur du Charmel. Il m'a répondu : » Je m'informe de » temps en temps de ſa conduite, & j'ap- » prens qu'elle eſt très-bonne. Vous voyez qu'on n'a pas d'aigreur contre lui. Cependant je n'oſe lui écrire. Je vous conjure de l'aſſurer que je prens part à ſa peine, & que je l'honore, & comme malheureux, & comme innocent. Entre nous, Madame, on peut dire qu'en matiere de doctrine, on a grêlé ſur le perſil : il y avoit des gens plus dangereux à éloigner : l'on n'eſt pas tombé ſur les plus coupables, mais ſur les plus connus ou les plus enviés.

Aurons-nous Madame la Ducheſſe de Guiche ? il me ſemble qu'elle eſt auſſi délicate que blonde : vive la blonde, éclatance comme un lis, & pas plus difficile qu'un crocheteur ! Ne nous manquez pas au moins : vous répandez ſur tous nos plaiſirs un agrément, auquel nous ſommes trop accoutumés pour vous pardonner une abſence volontaire.

Je quitterois volontiers cette Cour, où il y a un électeur de plus. Je ſuis charmée de la lettre de Monſieur votre fils : il a fait ce qu'il a du faire dans la conjoncture pré-

ſente. Il n'y a plus qu'à prier quelque ami de l'empêcher de monter a cheval, a moins que ce ne ſoit pour défendre la perſonne même du Roi.

LETTRE XV.

J'AIME fort, Madame, ce que vous appellez indiſcrétion : ne ceſſez de m'importuner ainſi. Il y a long-temps qu'on ne m'avoit dit, ni écrit que l'on m'aime de tout ſon cœur. On me reſpecte trop pour m'aimer, & votre groſſiéreté me fait gouter un plaiſir ſur lequel j'étois un peu gâtée autrefois, mais dont je ne tâte plus, je ne ſçais trop bien pourquoi : car enfin je ne ſuis point changée, & je trouve que tout ce qui eſt au-tour de moi l'eſt fort. Laiſſez, Madame, aux adorateurs de ce rien, qu'on nomme faveur & crédit, ce reſpect, ſouvent ſi peu ſincere, ſi peu aimable, & ſi offenſant pour moi ; & ayez toujours la groſſiereté de m'aimer. Je vous défie de douter de l'eſtime & de l'inclination que j'ai pour vous : il eſt vrai qu'il eſt fort difficile de n'en pas avoir ; mais voyez s'il n'y auroit pas de la groſſiéreté à me laiſſer dans la foule.

Nous fumes tous bien ridicules à Marly : les larmes furent générales. Ne hazardez pas votre eſtomac comme notre Princeſſe : Meſſieurs de Leuweſtein pouvoient être ſobres ; mais certainement les Furſtemberg

ne

ne l'étoient pas. Je ne crois pas qu'il y ait de bonnes nouvelles de Monſieur le Cardinal : ſon affaire m'a tout l'air de finir d'une maniere violente. Si j'en avois une comme celle de Madame la Comteſſe de Brancas, je la conſulterois à un homme de guerre, & point à une femme : j'ai fort petite opinion de mon ſexe ſur l'élévation des ſentimens : du reſte, je deſirerois plus que Madame de Brancas même, qu'elle fût plus heureuſe qu'elle ne l'eſt.

Je ne crois pas fort ſolide cette dévotion de demander trois graces à Dieu, & de croire qu'il en accordera une; mais la priere & l'aumône ſont bonnes par-tout. Notre Princeſſe eſt bien agitée : on l'excite trop ſur ſes devoirs à l'égard de Monſieur le Duc de Bourgogne. Hier, elle fut en oraiſon pour lui : aujourd'hui, elle jeûne. Bon ſoir, Madame : que vous êtes heureuſe de contre-faire le Roi ſur ſa chaiſe percée ! *J'en connois de plus miſérables.* Je vous envoie ſoixante louis pour votre adoptée : ſi elle dinoit quelquefois avec nous, peut-être ſeroit-elle plus conſidérée de notre Cour; mais qu'elle ne me remercie point : car, ſans étaler ſes beaux ſentimens, je lui dois plus de recevoir de moi, qu'elle ne me doit de ce que je lui donne.

LETTRE XVI.

De Madame de Dangeau.

Monsieur de Dangeau s'eſt fait un grand plaiſir de m'apprendre que le Roi veut bien prendre la vaiſſelle des courtiſans qui lui ſont dévoués & qui tiennent tout de lui. Nous, qui voudrions lui donner la derniere goutte de notre vieux ſang pour ſon ſervice, nous nous trouverons trop heureux qu'il veuille prendre notre vaiſſelle. Ayez la bonté, Madame, de lui dire qu'après le plaiſir de la lui offrir, nous n'en aurons pas de plus grand, que celui de ſçavoir qu'il l'a acceptée. Monſieur de Dangeau en attend la réponſe avec impatience, & mon fils auſſi, qui dit qu'au ſortir d'un bal il ſera ſur votre eſcalier, avec une petite bougie ſous le menton, comme Madame Lord, & qu'il aime encore mieux vous voir à la lueur d'une bougie, que point du tout. En quelque état qu'on ſoit, rien n'eſt plus délicieux; & vous voir eſt mon remede à tous maux. Adieu, Madame, juſqu'à demain, ſi je ne gele pas en attendant.

LETTRE XVII.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 2. Avril.

JE ne ſçais, Madame, ſi l'on vous rend compte de nos journées. On s'adonne, dans la ruelle de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, à faire de l'eſprit. On y a des converſations dont elle eſt très-contente : on y parle de logique, de rhétorique, de phyſique, & l'on y approfondit tout ce dont il ſeroit à ſouhaiter que nous ne ſçuſſions pas même le nom : la Princeſſe apprenoit hier à faire des argumens. On projette une académie de femmes : elle ſera de quarante : il y en a déja vingt ſur la liſte : oſerai-je vous le dire ? vous n'en êtes point ; je n'en ſuis pas : mais deux de mes nieces y ſont pour moi, & des premieres.

J'ai lu votre lettre au Roi, qui l'a entendue au premier mot : il connoit le zele de Monſieur de Dangeau, & il compte auſſi ſur le vôtre ; il eſt vrai qu'il acceptera la vaiſſelle de ceux qui la donneront de plein gré ; mais il faut mettre tout cela en regle, ce qui n'eſt pas encore.

Donnez à Madame de Br. .... les trente louis, que vous avez à moi : je voudrois adoucir ſon état, & j'admire ce que vous faites, & la maniere dont vous le faites. Il eſt cruel de vous ſçavoir ſi près de nous

ſans pouvoir en jouir ! c'eſt être véritablement *tantaliſée*. Je ne vois nul inconvénient d'amener Madame de Courcillon ; vous n'avez plus rien à ménager, & l'on commence à s'y faire. Amuſez-vous, Madame, ayez la ſanté d'une déeſſe comme vous en avez la figure : Flore eſt très-enjouée, & Zéphyre ne l'eſt pas tant.

LETTRE XVIII.

De Madame de Dangeau.

J'Ai été ſi fort déconcertée, quand j'ai vu que vous m'abandonniez ſeule dans votre petite chambre, que je ne ſçavois plus ce que je diſois; quoique je ne ſois plus un enfant, j'ai beſoin d'être tenue par la liſiere; j'ai trouvé mon affaire toute bouleverſée dans ma tête : j'ai dit mille choſes, & pas une ſeule de celles que je devois dire. C'eſt donc un miracle, ſi le Roi m'a compriſe ! & je ne dois qu'à ſes bontés la protection qu'il accorde à Monſieur de Dangeau dans un très-bon droit. Je vous avoue, Madame, que toutes les vôtres m'ont pénétrée. Je rapporterai de Paris un mémoire qui ne béguayera pas comme moi : je le donnerai au Roi. Jamais ma langue ne me vaudra rien : & malheureuſement en ce temps-ci, on ne juge du cœur que par elle, & j'y perds plus que perſonne ; car comment exprimer tout ce

que je ſens de tendre pour vous & de reconnoiſſant pour d'autres ?

Aujourd'hui ſe paſſera-t-il comme hier ? ſerai-je encore le mouton, & vous la tigreſſe ? Si vous vous plaignez, dans votre ſolitude, des importuns, pour adoucir ce cœur de roche, je vous envoie un peu d'or pour diſtribuer à vos pauvres : c'eſt trop de biens à la fois, ſi je puis eſpérer que cette diſtribution faſſe votre récréation, quand je ne fais qu'une bonne œuvre. S'il y a quelque nudité à couvrir, je m'y offre ; & puiſque vous ne voulez pas que je les voie, envoyez m'en la dépenſe.

Je ne ſçais ceque c'eſt que la galanterie de la petite niece ; mais je ſuis bien perſuadée qu'elle fait la joie de ſa journée, ſi elle a occupé la matinée pour qui elle veut occuper ſa vie. Quelle douceur ne ſens-je point dans ce commerce, qui cependant m'a gâté ce gout groſſier que je ne ſens plus, & que je donne auſſi aux autres ! Votre table & votre commerce ont fait ſur moi le même effet : que n'ai-je aſſez d'eſprit pour retenir tant de belles choſes, & un eſtomac aſſez fort pour ne point crever de tant de bonnes ? . . . . . Le Roi me croit néceſſaire, dites-vous : toutes mes forces ſont revenues : on me permet d'être bien emmitouflée : je ſerai avec vous : que me faut-il de plus ? en vous voyant, Madame, je me fortifie des quatre vertus cardinales. Je quitterois plutôt mon fils que vous.

LETTRE XIX.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 10. *Novembre*, 1715.

JE ne vous verrai pas avec joie ; mais malgré ce qu'il pourra m'en couter, je meurs d'envie de vous embraſſer : & je puis vous dire avec vérité, que je ne vous ai jamais tant aimée. Le commerce de M^lle^ de Courcillon eſt ce qui vous convient le plus dans l'état où vous êtes : elle ne vous détournera point de Dieu, & l'application à Dieu a beſoin d'un divertiſſement auſſi innocent. Puiſſiez-vous voir Monſieur de Dangeau auſſi pieux, que vous êtes dévote ! Je regretterois Paris, ſi je pouvois vous y être utile, ou agréable, un moment ; mais vous voir, ſeroit un mauvais moyen de ſe détacher du monde : & c'eſt au détachement, que Dieu conduit ceux qu'il veut ſauver. Je liſois, il y a quelques jours, dans un écrit de Monſieur de Meaux, qu'il ne faut pas avoir le moindre chevet, c'eſt ainſi qu'il appelle le moindre appui ; & c'en ſeroit un grand, Madame, que celui de vivre avec vous. Vous n'êtes point pareſſeuſe, & il ne faut pas l'être pour la grande affaire qui vous reſte. J'aime encore tout ce que vous appellez l'ancienne Cour : j'y comprens Madame d'Elbeuf & Madame de Pompadour. Je ne ſuis

pas ſi détachée du bien public, que du bien particulier: & la rareté de l'argent m'afflige, comme ſi j'en manquois. Avez-vous des vapeurs ? vous ſçavez que je ne les ſouffre point aux perſonnes raiſonnables.

LETTRE XX.

De Madame de Dangeau.

Ce 19. Novembre 1715.

VOUS croyez bien, Madame, qu'auſſitôt que j'ai vu ce charmant caractere, j'allai vous en faire voir un très-vilain, pour vous dire le plaiſir que j'ai eu de recevoir une lettre, que j'ai relue bien ſouvent pour voir ces mots ſi précieux : *Je puis vous dire avec vérité, que je ne vous ai jamais tant aimée.*

Je vois une conformité de penſées en vous & en moi, qui m'a ſi fort groſſi le cœur, que je pourrai fort bien attribuer à ce moment-là une fluxion terrible. Je n'ai pas ſeulement le viſage enflé, mais la gorge & la poitrine, avec une très-grande douleur, plus forte la nuit que le jour, & une grande inquiétude de ce que cette fluxion retarde encore ce voyage, ſi deſiré de ma part, ſi différé de la vôtre.

Je vous ai bien plainte, Madame, d'avoir eu à eſſuyer les derniers ſouvenirs du monde, puiſque vous n'en avez jamais gouté les diſtinctions importunes ! Au

moins jouiſſez de ſon oubli. Je puis vous aſſurer que ſi vous y étiez ſenſible, votre amour-propre ſeroit ſatisfait des éloges que l'on vous donne : c'eſt beaucoup, quand on rend juſtice à la vertu ; & c'eſt au-delà de ce qu'on peut exiger, que de révérer la vertu malheureuſe : & c'eſt ce qu'on fait ; mais tout eſt amorti en vous, Madame, & vous laiſſez jouir vos amies de la gloire d'avoir été unies avec vous, ſans participer à leur plaiſir par les complaiſances de l'amour-propre. La pauvre Madame de Pompadour a aſſiſté Madame de la Neuville à la mort. Monſieur de Dangeau a peine à s'accoutumer à la vie de Paris, & ne peut ſe réſoudre à le quitter. Nos amis ne nous abandonnent point : tous les jours je vois Madame de Caylus, & tous les jours je l'aime davantage. J'ai ſoixante louis à vous, Madame, & dix que j'y ai joints pour les pauvres d'Avon, que je crois que vous ne voulez pas abandonner. Je ne ſçais pas encore notre deſtinée pour les penſions. Ma vaiſſelle ne m'a pas été rendue, & je ne crois pas que je tâche de la ravoir. Je ſuis raſſaſiée de Princes & de Princeſſes : je ne verrai que MADAME, & encore aux Carmélites. Je vous rens compte, Madame, de ce que je ferai, ſans oſer dire ce que je fais. Ma famille ſe tient aſſez unie avec nous, & il me paroît que dans nos infortunes, il ne ſe trouve que cette douceur :

pour moi, Madame, je ſens celle de vous parler, & de vous entretenir, puiſque Dieu m'a ôté tout le reſte. Je vais ſonger à mon ſalut : rien ne m'en diſſipera : ſoutenez-moi par vos conſeils ; car pour votre exemple, il eſt au-deſſus de mes forces. J'ai un petit cabinet dans une petite maiſon, où je goute la ſolitude, & ſacrifie à Dieu, avec beaucoup de larmes, ce que j'ai quitté : on m'aſſure que Dieu veut bien les recevoir, & la ſenſibilité ne diminue point le ſacrifice.

LETTRE XXI.

LA petite niece eſt à préſent dans la ſituation où j'étois l'année paſſée ſur mon fils : elle voit ce que c'eſt que d'avoir des enfans, qui ne ſongent qu'à ſe divertir ! Il eſt vrai que la gravité de l'aînée la conſole ; mais j'en apprehende la ſingularité. Mon Dieu ! que de peines dans la vie ! il me ſemble que tout le monde eſt malheureux, & qu'il n'y a que du plus au moins. Madame de Cavoye a été une héroïne dans ſon malheur : elle n'a point dormi : elle a parlé avec fermeté : elle a exhorté ſon mari, ſans verſer une larme : elle lui diſoit dans les derniers momens une choſe qui m'a tout à fait plu : elle lui diſoit : » Je n'ai jamais ſongé qu'à vous » rendre heureux, & enfin vous allez l'ê» tre : nos vœux ſont donc remplis : je ne

» voudrois pas même demander à Dieu, » que vous revinſſiez à la vie, puiſque cette » vie retarderoit votre bonheur. Elle reſte avec quatre vingt mille livres de rente. Son projet eſt de faire une dépenſe médiocre, & de donner tout aux pauvres : elle vend ſon hôtel, & ſe mettra dans une maiſon qui tient à un couvent. Monſieur de Parabere ſe meurt de la petite vérole : il n'a point voulu que ſa femme s'enfermât avec lui. Madame la Ducheſſe d'Elbeuf me dit tous les jours de vous faire des complimens. J'ai vu Madame la Princeſſe de Conti : je ne ſuis point contente de cette viſite.

De Monsieur de Dangeau.

Oſeroit-on, Madame, vous remercier d'un ſouvenir qui m'honore tant, & qui ſeroit capable de me donner de la joie, ſi la joie pouvoit rentrer dans mon cœur ? Madame de Dangeau me fermoit la bouche : elle craignoit la vivacité de mes ſentimens : je n'en changerai jamais, ni pour ce que nous avons perdu, ni pour ce qui nous reſte.

De Madame de Dangeau.

Je vous demande pardon, Madame, je ne puis empêcher ce trait trop tendre, que Monſieur de Dangeau écrit malgré moi.

LETTRE XXII.

DE MADAME DE MAINTENON.

C'EST pour vous, Madame, que je deſire de vos nouvelles ; car les lettres que je reçois ne ſont pas réjouiſſantes : il n'y a perſonne qui ſoit content : l'état eſt ſi violent, qu'il faut eſpérer qu'il ne durera pas. Ce que vous mandez de Madame de Cayoye eſt admirable, & ſon projet très-raiſonnable : il me ſemble qu'elle connoît Madame de Barneval, & qu'elle lui a déja fait du bien : ce ſeroit une connoiſſance bien avantageuſe pour cette pauvre femme, qui me paroit préſentement bien délaiſſée. Je compte, Madame, il y a long-temps ſur les bontés de Madame la Ducheſſe d'Elbeuf : je ſuis perdue pour mes amis, & d'une maniere plus triſte que la mort qui finit tout à la fois : il faut s'accommoder à la volonté de Dieu. La Ducheſſe de Noailles m'a toujours paru ſenſible aux marques de votre amitié, & en connoître le prix : continuez, Madame, je vous en ſupplie ; car rien ne peut lui faire plus d'honneur, que ſon commerce avec vous. Je comprens comment votre viſite avec Madame la Princeſſe de Conti ſe ſera paſſée : je ſuis toute attendrie pour elle, quand je penſe qu'elle fut malade après notre malheur. Si on oſoit dire qu'une

grande Princeſſe fait pitié, je le dirois de MADAME : je ſuis aſſurée qu'elle ſouffre, & qu'elle a de la peine à ſe conſoler du Roi, quoiqu'elle n'ait pas toujours vécu bien avec lui ; mais tel étoit ſon aſcendant ſur les cœurs, que ſes bontés ſuffiſoient au bonheur des perſonnes, avec leſquelles il daignoit s'abbaiſſer. Je ne ſçais plus où j'en ſuis : je ſuis obſedée de mes amis, & je n'en ai jamais tant eu, que depuis que je leur ſuis inutile. Je remercie Monſieur de Dangeau de ſon ſigne de vie : pour vous, Madame, on ne peut trop vous eſtimer : mais je vous ai trop goutée pour mon repos.

LETTRE XXIII.

DE MADAME DE DANGEAU.

Vendredi 1716.

SI je crois ma petite-fille dévote, je lui crois encore un bon cœur : ce chapelet qui lui a été donné de votre part a renouvellé toute ſa tendreſſe pour vous, & votre portrait, le deſir d'aller à St. Cyr. Elle m'a aſſuré qu'elle n'étoit pas Janſéniſte : & je crois qu'elle n'a nul penchant à le devenir. Perſonne n'eſt content, & comment le ſeroit-on ? perſonne n'a d'argent. Les choſes que l'on dit aujourd'hui ſont changées le lendemain : on ne ſçait

jamais que des fauſſetés, ou des vérités, plus affligeantes encore que le menſonge. Monſieur de Villeroi me fait grande pitié : il veut ſe juſtifier, & le monde le veut condamner : dans le fond il a raiſon, & dans le procédé il a tort, & ſa viſite ne vous réjouira point. Si vous daignez ſuivre les jours & les dates de nos malheurs, il n'y en aura point, où vous n'ayez un ſacrifice à faire ; mais en ſacrifiant, il ne faut pas ſe donner les maux de tête : il faut ſacrifier les larmes avec la douleur. Monſieur de Parabere eſt mort en très-bon Chrétien. L'on vient de me dire que Madame de Tallard eſt accouchée d'un garçon ; voilà une grande joie pour le Maréchal ! Monſieur de Dangeau m'impute le mot de ſigne de vie qu'il a vu dans votre lettre. Il me reproche de ne vous avoir pas parlé auſſi ſouvent de lui qu'il m'en avoit chargée : j'ai toujours évité de vous nommer ſon nom, depuis la triſte entrevue où j'obſervai que ſa préſence vous attendriſſoit : & plut à Dieu que je puſſe vous ôter toute idée du paſſé !

Le vendredi, je vous écris, c'eſt donc le plus beau jour de la ſemaine : vendredi, je vous verrai, c'eſt donc le plus beau jour de ma vie. Je ſuis faite pour n'avoir que des demi-bonheurs : la pauvre Madame de Barneval, que je croyois avoir ſauvée, eſt plus mal que jamais : elle ſera très-heureuſe, ſi elle meurt ; car cette maladie

conſomme l'argent de toute une année : je l'ai vue ce matin : à peine peut-elle dire une parole. Nous avons à St Sulpice, le ſoir, une priere qui me charme : elle eſt ſimple, courte, & faite pour le peuple : vous ſçavez combien je le ſuis. J'aime fort auſſi la ſimplicité dans les ſermons : elle les met à ma portée, & c'eſt une grande puérilité de gouter le brillant qui refroidit, au lieu du ſolide qui échauffe. L'affaire de Monſieur de Louvois eſt arrêtée : celui-ci, ſelon les apparences, ne fera ni autant de bruit ni autant de peur, que le grand-pere, qui a attaché à ce nom quelque choſe de terrible : le mariage ne ſe fera qu'après la ſignature & l'enregiſtrement de tous les brevets : Madame de Courtenvaux dit qu'elle n'en veut pas être la dupe : elle n'a voulu rien aſſurer de ſon bien. Voilà notre petit favori (*Monſieur le Duc de Richelieu*) encore à la Baſtille : pour cette fois, c'eſt avec honneur.

LETTRE XXIV.

DE MADAME DE MAINTENON.

Le 20 Fevrier 1716.

IL n'y a de bon dans votre lettre, Madame, que ce qui regarde la Belle Petite : Dieu veuille qu'elle vous ſoit toujours une conſolation, ou du moins un

amuſement ! Tout ce que vous me dites d'ailleurs n'eſt que triſteſſe. Je ſuis bien touchée de l'état de Monſieur le Maréchal de Villeroi,& j'ai de la peine à comprendre qu'il ſoit ſans remede : Madame de Ventadour, malgré, ou,pour mieux dire, à cauſe de ſa grande place, me fait pitié. Je trouve Monſieur de Parabere plus heureux que ſa femme : il ne ſeroit pas mort, s'il avoit eu Monſieur Beſſe : rien n'eſt plus extraordinaire que ce qu'il nous fait voir ici : il donne l'émétique à toutes nos filles, il ſaigne, ou donne des lavemens, des émulſions aux unes, du vin aux autres, du linge blanc à toutes : enfin, c'eſt tout le contraire de ce qu'on fait ordinairement à la petite vérole : & pas une n'en meurt, ni n'eſt marquée. Il y a donc eu un homme content pour un moment, puiſque Monſieur le Maréchal de Tallard a un petit-fils ! Monſieur de Dangeau a raiſon de vous gronder, Madame, de ne me parler jamais de lui : j'en étois tout de bon bleſſée. Ne croyez pas, Madame, que la retraite ni la ſéparation entiere du monde mettent en repos : on ne voudroit pas être ailleurs, on eſt bien aiſe de ne plus voir ce monde ſi mépriſable & ſi odieux ; mais il y a dans ce monde des perſonnes qu'on aime, qu'on eſtime, auxquelles on s'intéreſſe : les plus grandes afflictions n'ôtent pas la ſenſibilité : je n'ai jamais été ſi tendre pour mes amis & pour les malheu-

reux : & voilà ma pénitence. Que ne peut-on vivre du préſent ſans ſe jetter dans l'avenir ? il eſt vrai que j'en parle bien à mon aiſe, étant ſi près de ma fin. Je vous trouve plus à plaindre que moi, quand je penſe que ſans miracle vous pouvez vivre encore trente ou quarante ans.

Il eſt vrai, Madame, que la pauvre Madame de Barneval ſera à plaindre, ſi elle revient au monde : car les ſecours qu'elle avoit reçus ne peuvent pas recommencer : votre charité a été grande dans ſa maladie, mais elle ne m'a point ſurpriſe. Il y a long-temps que j'ai ouï parler de cette priere de St Sulpice comme très-devote : cette paroiſſe-là eſt admirable : vous êtes bienheureuſe, Madame, d'aimer ce qui eſt ſimple : ce gout-là eſt le plus ſûr & le meilleur. Beaucoup de reconnoiſſance pour le nom de Richelieu, & un reſte d'inclination pour celui qui le porte, m'ont fait lire avec plaiſir que la derniere aventure eſt honorable; mais tout le monde n'en convient pas. Que M. le Maréchal de Villeroi eſt heureux de trouver une ſociété comme la vôtre ! prendre ſoin de lui eſt une bonne œuvre.

Dieu veuille que l'indignation n'augmente pas encore ! c'eſt un terme très-convenable à notre état préſent : & je trouve cette diſpoſition-là encore plus fâcheuſe que la triſteſſe qui peut être accompagnée de douceur : vous n'étiez point

faite pour vivre dans l'amertume, & il me ſemble qu'il n'y en a aucune dans la compoſition de votre être : je ſuis ravie des conſolations que Madame de Courcillon vous donne, & que vous puiſſiez vous livrer à l'inclination que vous avez pour elle ; mais je vous prie de ne vous point impatienter contre M. de Dangeau : car il eſt impoſſible que Dieu n'aime point la droiture de ſon cœur : tout le monde ne marche pas par le même chemin. Il n'y a plus rien à m'épargner ſur les peines : & M. l'Abbé de S. Pierre me choque moins, que l'ingratitude de la plus grande partie des courtiſans : l'Académie a mieux * fait en cette occaſion, que je ne l'aurois prévu, car on m'a toujours reproché, que je ne la regardois point comme un corps ſérieux. Que ne donnerois-je pas, Madame, pour vous ſuivre chez la vieille femme? je me croirois encore à Avon. Vos lettres, Madame, ne peuvent que faire du bien à ma tête, & il me ſemble même que la derniere n'eſt point écrite avec du charbon. Adieu, la plus aimable de toutes les femmes, & plus eſtimable que la plupart des hommes.

* L'Abbé de St Pierre écrivit ſa *Poliſynodie*, ou Traité de la Pluralité des Conſeils : ſatyre de l'adminiſtration de Louis XIV, qui en quelques endroits étoit nommé durement. Le Cardinal de Polignac lui en fit un crime ; & l'Académie ſacrifia à ſon reſpect pour ſon protecteur le plus reſpectable de ſes membres.

LETTRE XXV.

De Madame de Dangeau.

JE vais tâcher d'obtenir de la petite niece, qu'elle me laiſſe aller ſeule à St Cyr : ſi elle y conſent avec peine, je lui en ferai le ſacrifice avec plaiſir : elle en ſçauroit mieux qu'un autre la valeur. Quel beau ſermon je viens d'entendre à St Sulpice ! c'eſt un Jeſuite qui a prêché à Verſailles, nommé le P. Canapuel : Monſieur & Madame de Torcy le ſuivent comme un Apôtre. Monſieur de Chiverni eſt nommé gouverneur de Monſieur le Duc de Chartres : pour moi je ſuis toujours ſurpriſe que l'on veuille aujourd'hui être quelque choſe. Quelqu'un diſoit, l'autre jour, qu'il ſembloit que depuis la mort du Roi on avoit ſouffié aux oreilles de tout le monde, *Le grand Pan eſt mort :* en effet, jamais on n'a vu un découragement pareil. Dieu m'a fait une grande grace de m'avoir donné le goût de la retraite. Je ſuis obligée de vous dire, Madame, que tout Paris eſt touché d'Athalie, & qu'on en ſort très-édifié : cette piece donne lieu à quelques-uns de refléchir, & à d'autres de parler de Dieu en bons termes : ſi vos Dames le ſçavoient, elles ſeroient peut-être moins choquées de ce que les acteurs font une profanation de ce ſpectacle édifiant. Madame de Ventadour a eu une bonne inſpi-

ration, à ce que m'a dit Madame de Villefort, qui ne coutera qu'au petit Roi, & dédommagera un peu cette pauvre femme. C'eſt vraiment vous, Madame, qui l'avez aſſiſtée eſſentiellement : mais il me paroît que les bonnes œuvres ſont votre nourriture. Madame de Mailli a perdu ſon fils unique. Je viens de voir la nouvelle Madame de Louvois : elle eſt un peu moins laide que Madame de Châteaurenaud : on m'amene les mariés ; je ne ſuis pas ſi ſote de les aller chercher. Madame de Berri fait grand fracas à Paris avec ſes gardes : elle étend prodigieuſement les prérogatives qui lui ſont dûes, & celles qu'elle a uſurpées ; mais il eſt vrai que tout le monde eſt ſur ce ton, & qu'on croit qu'en s'oubliant on ſe fait oublier. Il n'eſt pas juſqu'à Monſieur de Metz, qui ne veuille avoir un carreau devant le Roi, comme les Cardinaux, à cauſe de ſa Duché. Ce qui m'irrite le plus, c'eſt que les prétentions de tous ceux qui veulent entrer dans le caroſſe de ce pauvre enfant, font qu'il ne peut plus aller en caroſſe : il y a tant de chambres ! Il y en devroit avoir une pour décider de toutes les prétentions, puiſque le Régent ne le veut, on ne le peut pas. Mademoiſelle de Levis ne loge plus à l'hôtel de Luines : elle a une très-jolie maiſon. Je doute que les dix mille francs deſtinés pour les Conſeillers puiſſent ſuffire à la dépenſe où leur état les engage : ils n'en

ont encore rien touché. Vous ai-je dit, Madame, que j'ai quitté mon Confeſſeur Carme par la grande difficulté que j'avois de l'avoir, depuis que je ſuis ici ? J'ai barguigné, mais enfin je me ſuis déterminée ; & je vais à Monſieur d'Entrecol, Vicaire de St Sulpice : ne le connoîtriez-vous pas ? J'en ſuis très-contente. Le Maréchal de Villeroi ſoupa hier ici : il me paroît plus tranquille.

J'ai ouï dire que Madame de Ventadour prenoit auſſi ſon parti. Le Maréchal de Villeroi me décraſſe quand je le vois ; mais c'eſt ſi rarement, que je n'aime pas à être décraſſée par lui. Monſieur de Dangeau, pour ne point blâmer, ſe ſauve par l'eſpérance que tout changera, tolere le préſent, s'efforce d'oublier le paſſé, & ſe ſaiſit du bon. Voilà une bien longue lettre ; mais je vous avoue, Madame, que je coupe dans le vif, quand je me veux arrêter.

LETTRE XXVI.

DE MADAME DE MAINTENON.

OUI certainement, Madame, Dieu vous a fait une grande grace en vous donnant le gout de la ſolitude : car vous êtes très-propre au monde, c'eſt-à-dire au monde que j'ai connu. Ce n'eſt pas la ſeule que vous avez reçue de lui, & je

ne connois perſonne, qui lui doive tant de reconnoiſſance. Dieu veuille que les repréſentations d'Athalie faſſent quelques converſions ! c'eſt la plus belle piece qu'on ait vue : on y revient, & je l'avois prédit. J'ai toujours ouï dire du bien de Monſieur de Chiverni, & c'en eſt un de le mettre auprès d'un jeune Prince. La Chambre de juſtice me tranſit, comme ſi j'avois été dans les finances : elle va fournir bien des nouvelles véritables & fauſſes. Je ſuis ravie, Madame, de vous voir attachée à St Sulpice. J'ai une grande eſtime pour Monſieur d'Entrecol que je n'ai jamais vu ; mais j'en ai ſouvent entendu parler à des gens auxquels je me fiois plus qu'à moi-même. Monſieur de St Sulpice m'avoit parlé du prédicateur que vous avez entendu : que vous êtes heureuſe de gouter ce qui eſt bon, de quel côté qu'il vous vienne, & de ne vous prévenir, ni pour ni contre ceux qui annoncent l'Evangile ! Tout ce qui me revient de Paris m'étouffe : je ne pourrois en ſoutenir le ſejour. Vous ne me dites point ſi cette jolie maiſon de Madame de Levs eſt près de vous, Madame : c'eſt ce qui me paroiſſoit le plus important. N'attirerez-vous point à Madame de Barneval la protection de Madame de Cavoye? il me ſemble qu'elle ſeroit bien propre à lui tenir compagnie : une fille d'honneur ſeroit auſſi fort bien auprès de Madame de Berri.

LETTRE XXVII.

De Madame de Dangeau.

JE me ſuis trouvée dans bien des embarras, depuis que je ne vous ai vue, Madame : que j'ai regretté le ſéjour que j'ai fait à St Cyr ! mon Dieu ! que j'y ai été bien, à la ſéparation près ! elle me coute toujours, & il me ſemble que nous nous ſéparons toujours brouillées. J'ai vu Madame la Ducheſſe de Noailles qui ſçavoit que j'avois couché à St Cyr : mais la peinture que je lui ai faite de l'accueil ne lui a pas donné l'envie d'en eſſuyer autant. Je lui ai dit toutes mes ſupercheries : que j'étois demeurée ſeule dans la cour, ſans caroſſe, à ſept heures du ſoir, à la belle étoile : que je ne vous avois preſque point vue : que vous m'aviez fait vos yeux noirs : qu'il avoit fallu que Mademoiſelle d'Aumale couchât ſur une paillaſſe. Elle m'a trouvée très hardie, & m'a dit : *Ma tante n'aime point cela.* A mon arrivée à Paris, j'ai trouvé Madame d'Elbeuf toujours à l'agonie, & il eſt étonnant qu'elle vive encore : je l'ai vue dans une grande réſignation pour la vie, ou pour la mort, mais la même bruſquerie que vous lui connoiſſez en pleine ſanté : elle répond à ceux qui lui parlent de Dieu, comme elle grondoit ſes laquais : en voici un trait: elle ſe comparoit

à Job : le Curé lui dit : *Il y a de la différence, en ce que vous avez eu la conſolation de recevoir notre Seigneur* : elle lui répondit : *Et pourquoi diable le bon homme Job n'a-t-il pas reçu l'extrême-onction ? je ne trouve pas cela bien* : mettez à cela ſon ton : elle en dit beaucoup de cette force : elle maltraite notre pauvre Monſieur d'Entrecol : *Je ne puis plus vous entendre, vous me dites-là de grandes fadeurs.* J'ai enfin eu une réponſe de notre Archevêque : il me refuſe avec toute la politeſſe du monde, & me renvoie au Pere François Mazy qu'il croit encore mon confeſſeur : & qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'on faſſe une autre confeſſion générale : qu'une bien faite en ſa vie ſuffit : » Je crois, lui répondis-je, » que je ferai comme a fait Monſieur de St » Simon, qui, après avoir été refuſé, » vous dit, *Je m'y confeſſerai malgré* » *vous : car je l'irai prendre, je le menerai* » *à St Cyr qui n'eſt pas de votre Diocèſe,* » *& puis, je le remenerai dans ſa maiſon.* » Il me répondit : Puiſque vous le prenez » par-là, il faut donc que je vous le per- » mette. Oh ! voici le beau. MADAME, après m'avoir priée pluſieurs fois de venir à St Cloud, me manda, depuis que je ſuis revenue, qu'elle n'iroit de ſix ſemaines aux Carmélites, parce que la petite vérole y étoit, qu'elle ne me propoſoit pas de venir au Palais Royal, mais que pourtant elle ne voyoit pas pourquoi je n'y voulois pas

venir : qu'il n'y auroit perſonne, & que j'y vinſſe le jeudi. J'y allai diner comme elle vouloit : elle me reçut avec bonté : il n'y avoit que Madame la Grande-Ducheſſe, qui y demeure : elle me voulut promener pour me montrer St Cloud dont je ne me ſouvenois pas trop : nous nous mettons en calêche, de ces calêches anciennes avec.... portieres ſur leſquelles. *le reſte manque.*

LETTRE XXVIII.

De Madame de Maintenon.

SI quelqu'un m'étoit venu dire qu'il vous avoit vue ſur la portiere d'une calêche, aux pieds de Monſieur le Duc d'Orléans dans les jardins de St Cloud, je l'aurois cru extravagant. Je ne puis en douter, puiſque c'eſt vous qui vous en vantez : je vous vois belle comme le jour, puiſque vous étiez rouge ; mais je ne me repréſente pas ſi bien le ſilence de ce Prince ; car il me ſemble que rien ne l'embarraſſe, & qu'il tient des diſcours très-doux & très-polis à ceux mêmes dont il n'eſt pas content. Je l'admire, Madame, de ne vous avoir point aidée en cette occaſion : mais les Princes ne penſent pas comme les autres hommes, ni les grands Prélats comme des femmes. Nous aurions cru qu'on pouvoit vous accorder un confeſſeur pour Monſieur votre mari ; mais nous avons tort : je penſe bien comme votre Archevêque

que ſur les confeſſions générales, & vous ſçavez ce que nous en dîmes. Il vaut mieux être indifférente pour la vie & pour la mort, que de ſçavoir que Job ne pouvoit recevoir l'extrême-onction ; mais je trouve très-mauvais que Madame d'Elbeuf maltraite Monſieur d'Entrecol. La grace que le Cardinal de Noailles vous a accordée eſt peu de choſe : determinez-vous au bon Monſieur d'Entrecol, puiſque vous en êtes contente pour vous. Je renvoie les *Mémoires*, & j'en demande pluſieurs autres, pour n'importuner pas ſi ſouvent : les filles de St Cyr ſont fort bien traitées dans la repréſentation d'Eſther : je vous prie, Madame, de demander à notre auteur, qui eſt un Prince qui meurt ſubitement à Chantilly : le nom n'y eſt point, & ce n'eſt point un de nos Princes du ſang : il me ſemble que c'eſt dans l'année 1689. Adieu. ma chere Madame : c'eſt bien moi, qui ne ſçais de quoi remplir mes lettres, ne jugeant pas à propos de me laiſſer aller à tout ce que mon cœur me dicteroit pour vous ; car il s'en faut bien qu'il ſoit auſſi appeſanti que l'eſprit.

LETTRE XXIX.

De Madame de Dangeau.

Monsieur de Fréjus me dit hier que le petit Roi vous avoit envoyé une empreinte qu'il avoit faite ſur une thèſe

que l'on lui dédioit : je ſuis perſuadée que tout ce qui eſt au-tour de lui parle ſouvent de vous, dans le gout que fait Mademoiſelle de Plantadis à ma petite-fille, qui veut toujours baiſer le portrait de maman Maintenon, qu'elle trouve dans mon cabinet : il y en a de plus grandes, qui auroient la même foibleſſe. Je fus hier dans mon couvent : les bonnes filles me conterent qu'elles avoient un confeſſeur qui étoit un ſaint homme : il leur dit la Meſſe, & fait tout ce que leur Eccléſiaſtique a accoutumé pour leur ſervice : & le bon Prêtre leur paye encore une penſion de cent écus pour le nourrir : Moret auroit beſoin d'un pareil ſaint. L'Evêque de Saintes ſe défait de ſon Evêché : voilà un Evêque de plus. On m'a dit que Monſieur le Duc de la Meilleraye avoit commencé ſon procès contre Monſieur de Châtillon pour le bailliage de Haguenau. L'on dit que Madame d'Orléans pleure beaucoup : je ne vois guere de gens dans la joie : Dieu nous y veuille mettre à ſa naiſſance, & renouveller les eſprits qui ne ſont pas bien diſpoſés ! Il arrive toujours quelque malheureuſe aventure qui me donne de l'inquiétude pour votre ſanté. Plus nous avançons, & plus je ſuis du ſentiment que je vous connois, depuis plus de vingt ans, qu'il n'y a rien de ſi bon que de mourir : la ſouffrance en eſt bien moindre, que de ſurvivre à tout ce que l'on voit, & à tout ce qu'on

appréhende. Vous m'écrivez que vous vouliez bien entrer dans l'œuvre de la converſion d'une pécheresſe : j'ai diſpoſé les choſes, de maniere que je la mets dans un couvent, & que je pourvois à la nourriture de trois enfans : il me manque encore cinquante francs : ſi vous voulez achever, vous y aurez votre part.

Nous avons vu l'Arrêt de diminution des eſpeces ; mais point d'apparence de payement. Tout ce que l'on avoit dit des perſonnes exceptées du retranchement n'eſt pas vrai, & hors vous, tout le monde doit être dans la regle générale. Je voudrois de tout mon cœur être réduite à la campagne : car tout ce que l'on entend dire eſt ſi horrible, que je trouve que Madame d'O eſt très-heureuſe d'être ſourde. Vous ſçavez la mort de Monſieur d'Entrecol, qui m'a très-fort affligée, & je ne ſuis pas encore déterminée ; mais ce ne ſera pas hors de ma paroiſſe : Monſieur de Dangeau y eſt auſſi attaché que moi, & mieux que moi ; car c'eſt à ſon Curé, que je trouve reſpectable tous les jours de plus en plus ; mais je veux vivre avec lui hors du confeſſionnal : je vous ai dit mes ſentimens là-deſſus.

DE MONSIEUR DE DANGEAU.

Si j'avois pu croire que mes *Mémoires* fuſſent vus un jour par de ſi beaux & ſi bons yeux, je ne les aurois ni faits, ni écrits avec tant de négligence.

LETTRE XXX.

DE MADAME DE DANGEAU.

JE vois avec douleur, Madame, que vous voulez me faire craindre la petite vérole, que je n'ai jamais crainte, à plus forte raiſon quand il eſt queſtion de vous voir : la petite niece la craint, mais toute crainte s'évanouit, quand il s'agit d'être avec vous. On a remis Athalie ſur le théâtre de Paris : elle a très-bien réuſſi : & tout ce qu'on y trouve à redire, c'eſt que ce ſoient des bouches auſſi profanes, qui prononcent des choſes ſi ſaintes ; voilà déja un bel effet pour des ſpectateurs auſſi mondains : on dit ce ſpectacle parfaitement beau : mon fils en eſt enchanté. M. de Sourche le pere eſt mort. M. le Duc du Maine a fait l'honneur à M. de Dangeau de le venir voir : il m'a attendrie, & par ſa préſence, & par ſon changement ; nous avons un peu parlé de vous : il m'a paru être bien aiſe de voir quelqu'un de l'ancien monde, qui vous connoiſſoit. Toutes les idées ſont ſi fort changées, que les mêmes gens avec leſquels je vivois avec agrément je ne ſçais plus que leur dire, & que je ſuis dans l'égarement de Madame d'O : je commence à croire que jamais je n'ai eu de bon ſens que celui que vous me donniez. Jugez de ce que je vais devenir,

ſi je ne puis avoir bientôt l'honneur de vous voir. Madame de Chevreuſe eſt la ſeule qui me reſſemble, & ſouvent nous pleurons en *duo* : elle trouve le temps bien changé. Voilà donc encore notre favori à la Baſtille: j'eſpere qu'il y ſera long-temps. Je crains que les malheurs de ce pauvre Roi d'Angleterre ne vous aient bien donné des maux de tête : j'en ſuis pénétrée.

Quand je vis avec vous, je me retrouve dans mon naturel. Il y avoit trois mois que je languiſſois: avec vous, je me retrouvai en vie: enfin je n'oſerois vous dire la différence qu'il y a en moi, étant avec vous, ou en étant éloignée: les expreſſions ſeroient trop fortes, & tiendroient du profane. Il n'y a que la petite niece qui le puiſſe comprendre : mais elle a la reſſource de l'eſprit, & moi, je n'ai que du ſentiment.

Nous avons beſoin de nous rappeler ſouvent l'évangile de Dimanche dernier pour nous ſoutenir en ce temps, & de dire ſouvent, *O mon Seigneur & mon Dieu!* Le Régent fit venir M. de Beaufremont & M. le Maréchal de Villars. Le Régent porta la parole, & dit au Maréchal, *Monſieur de Beaufremont eſt bien fâché de vous avoir manqué par la lettre qu'il vous a écrite, & il vous en fait des excuſes :* le Maréchal répondit, *Je n'ai eu intention de lui faire aucune peine.* Ainſi l'on croit cette affaire finie : vous ſçaurez ſans doute l'autre de M. de Clermont.

LETTRE XXXI.

De Madame de Maintenon.

JE ſuis étonnée de ce que Monſieur le Cardinal de Noailles ne s'oppoſe point aux repréſentations d'Athalie. Vous croyez bien, Madame, qu'on la trouve très-mauvaiſe à St Cyr. Le changement de M. le Duc du Maine me fait une très-grande peine : il étoit déja grand quand il vint ici : que la ſuite de ſa vie ſera différente des commencemens ! Que Monſieur de Sourches eſt digne d'envie, préſentement qu'il n'eſt plus ! Vous n'avez donc plus de ſens ! tant mieux pour ceux qui vous parlent. Je voudrois être en tiers quand vous pleurez avec Madame de Chevreuſe : ſes larmes ſont bien ſinceres. Je vous ſupplie, Madame, de faire dire par elle à Madame la Ducheſſe de Beauvilliers, que je ſuis bien ſenſible à ce qu'elle a écrit pour moi à un de nos amis communs. Rien n'égale la réſignation du Roi & de la Reine d'Angleterre, à ce que j'entens dire : je ne ſçais point encore ſi la pauvre Madame de Barneval eſt morte. Mais, je ſçais, Madame, ce que votre piété & votre charité vous ont fait faire pour elle : vous êtes auſſi bonne aux mourans qu'aux vivans ; & je vois avec regret que nous n'en profitons pas, comme je m'en étois ſouvent flatée.

Comment Monſieur de Dangeau ſe tire-t-il de l'état préſent du monde, lui qui ne veut rien blâmer ?

LETTRE XXXII.

JE ne puis vous dire, Madame, combien je ſuis touchée de votre lettre : elle eſt pleine d'amitié & de raiſon: nous pourrons bien ne nous en pas voir moins rarement : car tantôt par l'une, tantôt par l'autre, il ſe paſſe bien du temps à concerter un rendez-vous. Je ne m'accommode point du tout de vous avoir dans la maiſon, & de ne vous pas voir ; quand vous avez tant fait que d'en ouvrir la porte, je ne voudrois pas perdre un moment du temps que vous pouvez me donner: mes prieres, vous ayant ici, ne ſeroient pas ſans diſtractions, & il ſeroit néceſſaire pour ménager ma foibleſſe de ne pas dire un mot: je vous écouterois avec plaiſir : vous êtes bien humble, ſi vous me croyez la tête meilleure que la vôtre ; je ne connois perſonne ſi ſolide que vous, & ſi vous y mêlez du badinage, c'eſt un agrément de plus; mais la conduite n'eſt pas légere, ni la vertu ſuperficielle : je la trouve ſeulement un peu trop auſtere pour vous & pour ceux qui vous aiment : nous en parlerons à la premiere viſite ; mais je vous conjure que ce ne ſoit que dans les premiers jours du Carême, le temps ſera plus doux, & la nuit ne nous ſéparera pas

ſitôt. Ne perdez point d'occaſions, Madame, de perſuader à nos amies de me regarder comme n'étant plus; je ſerois très-affligée qu'elles m'obligeaſſent en venant ici à les refuſer. Madame la Ducheſſe de Beauvilliers ne me l'a pas propoſé, depuis que je l'en ai fait prier : & elle envoie ſouvent ſçavoir de mes nouvelles. Rien ne me paroît plus dur dans ma retraite, que de ne plus vivre avec vous, Madame, & jamais rien ne m'a plus flatée que le goût que je vous ai toujours vu pour moi : Dieu connoît ce qui nous eſt le plus ſenſible, & c'eſt ſouvent par-là qu'il nous prend; il faut s'y ſoumettre. J'avois hier toute la famille des d'Aubignés: ils ſont encore effrayés du danger que cette pauvre femme a couru; je voudrois qu'elle vît quelques perſonnes raiſonnables, & qu'elle ſe coëffât comme vous; elle vint ici, il y a quelques jours, avec un petit bonnet qui la rendoit ridicule : elle n'eſt pas faite pour être coëffée en folle & du reſte c'eſt une femme à ſouhait pour ſa famille. Je conſens de n'être pas oubliée entre Mr. le Maréchal de Villeroi, Monſieur de Dangeau, vous, & Madame de Caylus : du reſte, il ne faut plus nommer mon nom. Adieu, la plus aimable la plus eſtimable & la plus reſpectable des femmes : la maniere de le dire n'eſt pas jolie, mais c'eſt le fond de mon cœur.

(*Jeudi*) Vous n'avez jamais ſi bien écrit, Madame, & j'ai lu votre lettre dès la pre-

miere fois : ce qui ne m'a pas empêchée de la relire : ſeulement je n'ai pu déchiffrer le mot eſſentiel, & il n'en eſt aucun que je vouluſſe perdre.

Je ſuis bien en peine de la petite niece ; notre Médecin fait grand cas de Chirac, & approuve fort qu'on le conſulte. Je comprens parfaitement qu'un air de Cour vous ait déplu, quoique vous aimiez celle à qui vous le faiſiez, mais il vaut mieux la voir dans un Couvent. Eſt-il vrai, Madame, que le Comte de Mongon ſoit retiré à St Sulpice pour toujours? c'eſt une grande entrepriſe, & à laquelle pluſieurs de ma connoiſſance ont perdu leur ſanté ; je ſuis preſque auſſi laſſe des remontrances (*du Parlement*) qu'on dit que l'eſt notre petit Roi.

Je ne ſçais ce que c'eſt que Monſieur de Nonan, ſi ce n'eſt, que c'eſt un homme de qualité. La mort de Monſieur de Simiane m'eſt aſſez indifférente : il n'en eſt pas de même de la faute de Brancas, à qui je ſouhaite toutes ſortes de biens. Madame Bouchu ſera une très-aimable Ducheſſe : je me ſouviens même qui eſt l'Archevêque de Cambrai & qu'il partira ſans bulles. Je ne démêle point ce que vous me dites de Monſieur d'Argenſon, ni pourquoi vous ne pouvez parler de lui gravement : ce n'eſt point une linote. C'eſt à moi, Madame, à dire, adieu ma joie, adieu ma douceur, adieu tout le plaiſir de ma vie, adieu toute

ma conſolation dans mes peines, adieu l'objet de mon eſtime & ſouvent de mon admiration, adieu badinage délicieux. Je connois la triſteſſe pareſſeuſe; mais je n'ai plus celle qui m'en tiroit à coup ſûr : après tout, je ne m'en plains pas : il eſt temps de ſouffrir & d'expier nos plaiſirs, quoiqu'aſſez innocens. Adieu donc, Madame.

LETTRE XXXIII.

DE MADAME DE DANGEAU.

PArmi trente lettres, j'ai apperçu une belle écriture : elle m'a ſauté aux yeux, & encore plus au cœur; je me ſuis jettée deſſus avec avidité, & je l'ai ouverte de préférence à toutes les autres, quoique j'euſſe bien envie de ſçavoir des nouvelles de Madame d'Elbeuf : je ne ſerois pas partie, ſi je lui euſſe été du moindre ſecours à elle ou aux ſiens; mais je ne la voyois pas, & j'étois dans l'antichambre avec une foule de parens & d'amis connus & inconnus : & j'entendois les cris horribles qu'elle faiſoit. Je la regrette infiniment : elle avoit beaucoup de bonté pour moi : & voilà encore une amie de moins. Cette ſemaine eſt bien triſte : il n'y a point d'heure qui ne me faſſe reſſouvenir de choſes qui nous tuent tous : c'eſt autant à ſacrifier : parlons d'autre choſe.

J'ai ri de l'imagination de votre petite

favorite, qui voit que vos nieces ont quelque choſe devant elles.

L'eſprit de l'homme ne prend plaiſir qu'à ce qu'il ne peut avoir : autrefois ce pays-ci me plaiſoit fort, parce que je ne pouvois m'y arrêter : aujourd'hui que je puis jouir de tout ce que j'effleurois alors, je n'y trouve plus qu'ennui & inſipidité : on voit, à force de vivre, bien des défauts dans la nature, car je ne crois pas que cette inconſtance me ſoit particuliere. Si je pouvois vous tenir ici, il me ſemble que je ferois des merveilles, & que c'eſt l'intelligence qui me manque : vous m'avez formé le goût & ne m'avez pas donné la capacité. On me dit ici qu'il n'y a point de pauvres : cependant ils ſont tous nuds. Je voudrois bien les habiller tous, mais je n'ai pas de quoi, il eſt triſte d'être à la campagne ſans argent. J'attens Monſieur de Dangeau : je lui voudrois bien donner le goût de la campagne, mais je doute que j'y parvienne : mes jeunes gens ſont avec lui : je les attens dans quatre jours : j'aurai mon ennui & le leur à eſſuyer, je deſire donc & crains également leur arrivée : je n'ai perſonne à qui parler de vous, & il faut que je m'en occupe, & ſans que je le veuille, je vous vois, je vous entens, je pénêtre votre cœur ; jugez ſi je ne fais pas mon purgatoire.

LETTRE XXXIV.

DE MADAME DE MAINTENON.

JE voudrois ſçavoir juſqu'où Monſieur de Dangeau fait ſes *Mémoires*, afin de les ménager plus ou moins : car c'eſt le ſeul amuſement que j'aie. Vous me marquez une bonté, Madame, qui me charme d'un côté & m'afflige de l'autre : je ne jouirai donc plus du bonheur & du plaiſir que je trouverois avec une perſonne prévenue en ma faveur, & qui joint à toutes les graces toutes les vertus !

Ce que vous me mandez de Monſieur de St Sulpice augmente encore la peine que j'ai de ſon aventure, quelque opinion que j'aie toujours eu de ſa vertu : mais vous ne me dites point ſi cette affaire eſt finie, & juſqu'où elle peut aller pour lui. Je ſuis bien loin de vouloir tomber ſur Madame de Beauvilliers ; mais, entre nous, il me ſemble qu'elle ne doit point ſe mêler de la conduite de Monſieur de Beauvais dont certainement Dieu ne la charge pas, & ſur lequel elle n'a plus d'autorité. Je fus très-contente de ce que me dit Monſieur le Maréchal de Villars, mais point du tout de ſa viſite ; il me montra ſur tous les chapitres les ſentimens d'un honnête homme. Si le Parlement ne veut que du bruit, il doit être ſatisfait : car on ne parle que de ſes remontrances. Je ne croyois pas la Du-

cheſſe du Lude aſſez ingambe pour aller à St Cloud ; je ſouhaite que M. le Duc d'Orléans ne vous y trouve pas, car il me ſouvient de la confuſion où vous futes en le voyant. Il eſt vrai que tout le monde eſt accoutumé au parti que vous avez pris & que vous ſoutenez avec une nobleſſe & un déſintéreſſement digne de vous. Dieu veuille que la Belle Petite vous reſſemble ! c'eſt aſſurément lui deſirer tout ce qu'il y a de meilleur devant Dieu & de plus aimable devant les hommes.

LETTRE XXXV.

De Madame de Maintenon.

JE n'aurois jamais cru, Madame, qu'une lettre de vous pût me mettre de mauvaiſe humeur, mais j'avoue que la propoſition de Madame la Princeſſe m'eſt inſupportable; elle ſera dans ma chambre, & vous dans l'antichambre ! croit-elle que je pourrai l'écouter un moment ? faites la malade ce jour-là, je vous en conjure ; c'eſt bien aſſez pour moi d'eſſuyer ſa triſte converſation : car je ſçais déja ce qu'elle me dira ſur le Prince. Mais peu m'importe, pourvu que vous n'y ſoyez pas.

Vous me paroiſſez ravie, Madame, d'avoir trouvé Courbevoye ; mais je ne crois pas Mr. de Dangeau de même goût : & vous n'en ferez jamais un ſolitaire ; n'é-

tes-vous pas trop heureuſe de le voir un bon Chrétien ? Je ne compréns pas, Madame, que vous veuilliez me voir, car je ſuis un triſte perſonnage, & c'eſt ſincérement que je ſuis toujours étonnée de la bonté que vous avez pour moi, car je ne me vois plus d'autre mérite, que la vieilleſſe que je vous ai toujours vu honorer. C'eſt une vilaine hiſtoire que celle de Monſieur d'Hudicour : je pourrois l'écrire ; mais je n'en ſuis pas tentée.

Vous démêlez parfaitement, Madame, d'où vient la douceur qu'on trouve dans la retraite : je voudrois que vous compriſſiez auſſi-bien la différence qu'il y a des diſtractions volontaires à celles dont nous gémiſſons & dont nous ne ſommes pas les maîtres. Vous ne trouverez point de Confeſſeur qui vous diſe que votre état eſt mauvais, parce qu'en effet il eſt bon : mais c'eſt par les graces que Dieu vous fait, & non pas par votre mérite : il vous a fait des dons qui méritent plus de remercimens que de plaintes. Je ne crois pas, Madame, que votre Curé vous diſe autre choſe; je le crois un Saint très-éclairé, & le Pere Quinquet, fort-bon, s'il n'eſt point du parti, & ſi le commerce que vous aurez avec lui, ne vous donne point l'air d'en être. Mr. le Maréchal de Villeroi eſt une grande preuve qu'on n'eſt point heureux par les biens de la fortune. Hier le Duc de Noailles dina avec moi. Je lui trouvai l'em-

bonpoint d'un Financier & quelques reſtes de gaieté ; mais ſans être triſte il m'attriſta beaucoup.

LETTRE XXXVI.

MOnſieur de Dangeau ne s'accommode pas de la ſolitude : il s'intéreſſe aux affaires générales: elles paroiſſent dans un état violent ; je crois vos amis trop ſages pour vous en informer par leurs lettres. Vous manquerez de ſecours pour l'ame & pour le corps. Qu'allez-vous donc faire à Dangeau ? Je vous parle ſans intérêt, Madame : je ne profite point de votre ſéjour à Paris ; mais il me ſemble que, tant que Dieu vous conſervera Mr. de Dangeau, vous ne pouvez changer de vie. Vous êtes d'autant mieux que vous n'êtes pas à votre aiſe ; & c'eſt ainſi que Dieu nous veut. J'ai ouï-dire à des Saints que lorſqu'on ſouffre bien, tout eſt fait. Vous voudriez être reglée dans vos journées comme les Religieux de la Trape ; & Dieu veut que vous faſſiez bonne chere en ſouffrant les contradictions qui ſe trouvent dans les familles les plus raiſonnables. Vous voudriez faire le catéchiſme à Avon, & Dieu veut que préſentement que vous pratiquiez les vertus chrétiennes, au lieu d'en inſtruire les autres. Vous voudriez vivre enfin pour vous-même, & Dieu veut que vous amuſiez un mari infirme, que vous

conteniez des enfans qui pourroient s'échaper, & que vous travailliez à l'ouvrage qu'il vous donne avec une grande paix. Vous voudriez être fervente, & ne pas perdre la préſence de Dieu, & Dieu veut que vous ſoyez dans la ſéchereſſe, il ſe contente de votre fidélité à vivre en bonne Chrétienne, & à renoncer à cette ſéchereſſe. Quand vous changerez d'état, il vous demandera autre choſe, & vous ſerez alors bien étonnée, ſi vous vous trouvez intérieurement éloignée de Dieu, ennuyée de la ſolitude, & laſſe de toutes les pratiques de piété : ce qui pourtant arrivera. On peut arranger la conduite extérieure ; mais il n'eſt pas de même de l'intérieur : on ne penſe pas comme on voudroit penſer, & je vous aſſure, Madame, avec la confiance qui eſt entre nous, qu'il s'en faut de beaucoup que je ne ſois auſſi contente de ma dévotion ici, que je l'étois à Verſailles, & que j'étois plus occupée de Dieu à nos comédies, que je ne le ſuis dans le chœur de St Cyr. Votre inquiétude vient de deux choſes, l'une que vous n'êtes pas aſſez ſoumiſe à votre Confeſſeur, & l'autre que vous ne diſtinguez pas aſſez le ſentiment d'avec le conſentement : ſi vous conſentez à vos diſtractions, vous péchez, & vous avez raiſon d'en être affligée ; mais ſi vous y réſiſtez, elles vous tourmentent à profit. Un ſaint homme (*M. l'Evêque de Chartres*) m'écrivoit un jour ces paroles : *Si*

malgré vos diſtractions vous donnez à vos oraiſons le temps preſcrit, & que vous les rejettiez toutes les fois que vous les appercevrez, vous faites une excellente oraiſon. Mon ſeul bonheur, Madame, c'eſt que je crois ce qu'on me dit de la part de Dieu, & je ne vous crois pas de même. Me ſçaurez vous quelque gré de vous parler ſur ce ton-là ? Il me ſemble que votre lettre m'y convie : je prens un ſi ſincere intérêt à vous, Madame, que je voudrois que vous euſſiez plus de repos dans votre piété ; jamais perſonne n'a reçu plus de graces que vous, & je crois que peu de perſonnes vous connoiſſent mieux que moi. La lettre que vous m'envoyez charmera nos Dames qui ont encore la ſimplicité d'aimer la catholicité & d'honorer le Pape, & qui, s'il plaît à Dieu, la conſerveront toujours.

LETTRE XXXVII.

Ce 5 Septembre 1718.

VOus avez trop de bonté pour moi, Madame, pour ne pas prendre quelque part à ma douleur : il eſt bien plus affligeant pour moi de voir Monſieur du Maine dégradé, que de le voir mort.

Je reprens de bon cœur le commerce que vous voulez bien avoir avec moi, Madame, quoiqu'il ne puiſſe plus être

qu'ennuyeux de mon côté : vous êtes à la ſource des évenemens du monde : & je ne vois que mon ouvrage. Deux choſes me ſont demeurées dans l'eſprit ſur notre derniere converſation : je crains, Madame, que vous ne rebutiez Monſieur de Dangeau ; vous êtes trop auſtere, & vous ne comprenez point aſſez la force de l'habitude. J'ai vu Madame de Montchevreuil dans des inquiétudes pareilles aux vôtres : elle déſeſpéroit ſon mari par ſon âpreté ſur la dévotion ; elle vint en ce pays-ci : elle fut conduite par un homme très-droit ; & je me ſouviens qu'elle me manda un ſoir, *Que diriez-vous de moi ? C'eſt demain le jour de Pâque, & j'ai paſſé la ſoirée à jouer au trictrac avec Monſieur de Montchevreuil.* Tout le monde, Madame, n'eſt pas capable des recueillemens que vous demandez, & vous devez être bien contente d'un homme qui a de la foi, qui n'a aucun vice, qui eſt bon par ſon naturel, & qui n'eſt que foible. L'autre article eſt celui de Madame la Princeſſe, à laquelle je vous prie de demander pardon pour moi de toutes les ſotiſes que je dis & que je fis à la derniere viſite dont elle m'a honorée : vous avez bien changé mes idées par tout ce que vous m'avez appris de la fermeté de ſon amitié pour les malheureux Princes, & je ne me ſouviens plus que de la bonté & de la confiance, avec laquelle elle m'a parlé dans tous les temps ; elle ſçait

auſſi combien je lui ai toujours été attachée ainſi qu'à Monſieur le Prince, qui n'auroit point ſouffert ce que nous voyons. Adieu, Madame; voilà une lettre bien ſérieuſe, mais vous ſeule mettez par-tout de l'agrément.

LETTRE XXXVIII.

JE ſuis ravie, Madame, de vous ſçavoir dans le chemin de la paix & de la ſureté : on ne la trouve que par l'obéiſſance. Les plus grands Saints qui conduiſent les autres, ſont eux-mêmes conduits. Vous auriez été trop inquiéte, ne croyant jamais en faire aſſez, & entreprenant ſouvent d'en faire trop, & des choſes que Dieu ne vous demandoit point : quand on a pris un guide, après l'avoir bien choiſi, & qu'on eſt prêt de faire tout ce qu'il nous demande ſans raiſonner, on eſt arrivé au port, autant qu'on y peut être dans ce monde. Je l'ai expérimenté bien ſenſiblement; mais Dieu ne m'a pas laiſſée longtemps dans cet état, & m'a miſe dans une ſituation qui eſt ſans nulle conſolation & qui ne ſe peut écrire *. Plus d'épanchement de cœur, & il faut que je me conduiſe moi-même.

Je crains ſeulement pour vous, Mada-

* Elle avoit lieu de ſoupçonner de Janſeniſme le Confeſſeur auquel elle s'adreſſoit depuis dix-ſept ans.

me, que les affaires préſentes ne vous jettent dans des embarras, & que vos amis ne ſoient perſécutés.

J'eſpere que Monſieur de Dangeau ſe trouvera bien de votre paix, & que voyant la patience qu'on aura pour vous, vous en aurez pour un homme qui n'a pas reçu tant de graces que vous, mais qui eſt pourtant un des meilleurs que vous connoiſſiez. Vous voyez comme je vous obéis.

P. S. C'eſt St Sulpice pour lequel je crains la perſécution.

LETTRE XXXIX.

Ce 18 Décembre 1718.

OUI, aſſurément, Madame, je ſuis affligée du malheur de Monſieur de Pompadour. Je crains que ſes relations avec Madame des Urſins & même avec Monſieur de Chalais ne l'ayent rendu ſuſpect: je vous conjure de me faire ſçavoir la ſuite de cette aventure, & comment il eſt traité à la Baſtille. Je crains que Monſieur de Dangeau ne ſe ſerre le cœur. Vous ſçavez comment je ſuis pour Madame de Pompadour, & vous ſçavez, Madame, comment je dois être pour vous; je voudrois de tout mon cœur prendre une bonne partie de votre peine: je n'ai rien de meilleur à faire que de ſouffrir. Vous avez raiſon de dire que la ſoumiſſion à la volonté de Dieu n'empêche pas la ſenſibilité;

c'eſt cette ſoumiſſion qui eſt dans la pointe de l'eſprit ; & tout eſt dans la ſouffrance : cependant Dieu ſe contente de notre volonté, tout imparfaite qu'elle eſt. Mad. de Caylus fait bien de partager votre douleur: il ne nous revient ici que des ſotiſes ou des malheurs.

Je n'aime rien tant à la Cour que Madame la Princeſſe ; & le perſonnage qu'elle fait dans ſa grande famille me paroît complet : la bonté pour les malheureux, la fermeté pour les heureux, le courage pour ſoutenir les opprimés, la juſtice pour tous, enfin, Madame, tout m'y paroît admirable : & elle étoit, ce me ſemble, toute faite pour ce qu'elle joue préſentement : ce n'eſt pas que je vouluſſe qu'elle demandât de continuelles graces à Monſieur le Régent. Il en accorde aſſez de lui-même: mais qu'on mette enſemble pluſieurs de ces adouciſſemens qui font une grande différence dans l'état des priſonniers, comme des livres qui ne fuſſent pas tous de dévotion ; con:inuez Madame à l'exciter : j'aurois été bien bleſſée que vous ne m'euſſiez pas mandé l'adouciſſement de la priſon de Monſieur de Pompadour : je m'y intéreſſe par bien des endroits.

LETTRE XL.

ON dit que la Citadelle (*de Dourlens où étoit le Duc du Maine*) eſt horrible. Je ſuis bien aiſe que Madame la Prin-

ceſſe ſoit contente du Prince de Dombes : le pauvre Malézieux me fait grande pitié : il eſt trop vieux pour s'être abandonné aux autres : je voudrois bien que vous fuſſiez mieux inſtruite ſur ce qui regarde Monſieur de Pompadour. C'eſt beaucoup, Madame, que vous eſpériez qu'on ne fera de mal à perſonne. Je vous prie de remettre au Carême la viſite que vous me propoſez : je ſuis dans une foibleſſe qui me rend incapable d'aucune attention de ſuite. Je voudrois laiſſer Madame de Caylus en poſſeſſion d'être payée comme je le ſuis : & cela n'eſt pas aiſé : rien n'eſt égal à la maniere dont Monſieur le Régent a reçu ma propoſition. M. le Maréchal de Villeroi feroit mieux de quitter un pays, pour lequel il n'eſt point fait : il en convient, & ne peut ſe détacher, & ſe conſole des malheurs préſens par le ſouvenir de ſa faveur paſſée. Pour moi, je ne trouve dans toute ma vie aucun plaiſir, qui ait été auſſi vif que mes peines d'aujourd'hui ſont ameres, & toute ma conſolation eſt l'eſpérance de ce dernier moment, qui viendra bientôt mettre fin à toutes mes joies & à toutes mes afflictions. Bon ſoir : je ſuis bien près de tomber en foibleſſe : la petite fievre me conſume, & l'on m'ôte preſque toute nourriture. Maïs qu'importe de nourrir un corps, qui n'a plus que deux jours à vivre ? Adieu, ma chere Madame.

LETTRES
DE MADAME DE MAINTENON, ET DE MADAME DE CAYLUS.

LETTRE PREMIERE.

DE MADAME DE CAYLUS
A MADAME DE MAINTENON.

D'Un ſimple œillet on eſtimoit l'hommage
Au bon vieux temps : or tel étoit l'uſage :
Et pour certain en tous lieux on tenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde :
Car ſeulement au cœur on ſe prenoit.

Si vous vouliez, Madame, faire revivre en ma faveur ce bon temps, j'aurois lieu d'être contente & ſure, que mon pré-

ſent auroit tout le mérite qui vous le fait offrir : mais incertaine de mon ſort, je n'oſe me nommer :

Or, devinez qui je puis être :
Mon cœur étoit à vous dès ſa tendre ſaiſon,
Par mes ſeuls ſentimens vous devez me connoître.
Le gout qui les reçut devança la raiſon :
Elle s'en applaudit, & faiſant diſparoître
Les vains, les frivoles deſirs,
A vous plaire, à vous voir je bornai mes plaiſirs :
Or, devinez qui je puis être.

A ce préſent, je voudrois bien
Joindre quelque choſe du mien :
Mais je connois ce que vous êtes ;
Et le peu de cas que vous faites
De l'encens le mieux apprêté,
De ces brillans honneurs qui tournent tant de têtes,
Alimens de la vanité,
Dont le vrai caractere eſt la fragilité.

En ce jour, que puis-je mieux faire
Pour vous prouver ma vive ardeur
A chercher ce qui peut vous plaire,
Que de vous préſenter mon cœur ?
Un cœur, au moins, eſt choſe plus ſolide
Au tribunal où la raiſon décide :
Vous connoiſſez le mien : vous ſcavez ce qu'il vaut :

J'oſe

J'oſe le dire ; il eſt, tout comme il vous le faut,
Reſpectueux, tendre, & fidele,
Pour vous ſe ſentant chaque jour
Une inclination nouvelle,
Pour vous quiétiſte en amour,
Des plus conſtans, des plus ſinceres,
Un vrai cœur, en un mot, du bon temps de nos peres.

LETTRE II.

De Madame de Maintenon.

A Marly, ce 17 Juillet 1701.

JE ne ſuis pas fort portée, ma chere niece, à demander des graces: les emplois ſont en petit nombre: cependant il y a encore plus d'emplois, que d'hommes capables de les remplir. M. de Vendôme ira à l'armée de Lombardie : le mal eſt fait, & le remede n'eſt pas facile. Nous menons ici une vie ſinguliere : nous voudrions avoir de l'eſprit, de la galanterie, de l'invention : & tout cela nous manque entierement : il n'en eſt plus queſtion. On joue, on bâille, on s'ennuie, on ramaſſe quelque miſere les uns des autres, on ſe hait, on s'envie, on ſe careſſe, & on ſe déchire.

LETTRE III.

1705.

DE quoi vous plaignez-vous, ma chere niece: de ce que je ne vous ai pas écrit ſur la mort de M. de Caylus? Vous ſçavez ſi je m'y ſuis intéreſſée: & nous ne devons pas en être aux complimens: je ſuis ſi malade & ſi vieille que je me réduis aux lettres néceſſaires. Qu'eſt-que cette dépendance, que vous voulez avoir de moi? vous êtes en âge & en poſſeſſion de vous bien conduire: que voulez-vous changer à la veille de ma mort? Vous ne ſerez pas aſſez folle pour vous remarier: vivez en bonne mere: ne rentrez pas dans le monde: choiſiſſez un certain nombre d'amies: voyez peu d'hommes; & que ce ſoient d'honnêtes gens: vivez à la vieille mode: ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme: défiez-vous des plus ſages: défiez-vous de vous-même: croyez en une perſonne qui a de l'expérience & qui vous aime. Vous êtes encore jeune & belle: au nom de Dieu, ne vous commettez point: occupez-vous de vos enfans: ſervez Dieu ſans cabale: ne mépriſez perſonne, & ne vous entêtez de rien: ſuivez la vie commune: ſoyez ſimple, & pardonnez à ma tendreſſe cette petite inſtruction; elle vaut bien un compliment.

LETTRE IV.

VOUS devez être ſur vos gardes : vous avez des ennemis & des envieux : on eſt généreux quand on voit les gens malheureux ; mais cette généroſité eſt ſi peu véritable, qu'on ne peut plus les ſouffrir quand ils ſont heureux. Si on vous voit bien avec moi, c'eſt ce qui vous attirera encore plus d'ennemis. Ne donnez aucune priſe : prenez un milieu entre vous livrer à la ſociété, ou vous abyſmer dans la retraite : vous ne pourriez ſoutenir ce dernier parti : & l'autre vous éloigneroit plus de Dieu, que ne feroit la Cour. M. l'Abbé Gobelin, qui avoit bon ſens, fut ravi, quand il me vit quitter l'Hôtel de Richelieu pour m'aller établir à Saint Germain : & je vois ſouvent qu'il avoit grande raiſon. Adieu, ma chere niece : ſongez qu'on vous obſerve. Je vous recommende à Dieu : tout ira bien, ſi vous êtes à lui.

LETTRE V.

1705.

QUe vous êtes ſage de tout abandonner à Dieu ſans tant de prévoyances ? elles ſont bien inutiles : nous ne ſçavons ce que nous voulons : & il paroît que Dieu ſe plaît à renverſer ſouvent tous

nos arrangemens. Je vous prie de me choiſir à votre grand loiſir une robe : il eſt néceſſaire qu'il y ait de l'or : il faut parer le perſonnage, tandis que la perſonne ne doit penſer qu'à une biere. On eſt déchaîné ici contre vous : on dit que vous n'avez jamais été dévote que par politique, & que vous penſez ſérieuſement à vous remarier. Votre conduite forcera vos ennemis à ſe taire. Ne vous alarmez point de ce que vous entendrez dire de moi : je ſuis ſur le Théâtre ; on me nomme ſouvent. Il eſt tout à fait diſgracieux de finir ſa vie avec des gens, avec qui on ne l'a pas commencée.

LETTRE VI.

1706.

VOus faites l'office du diable, quand vous prétendez faire plus que je ne vous demande, & que vous voulez me tenter par une étoffe des plus belles : j'y réſiſte : car la miſere que je connois me rend avare. Votre lettre ne m'a rien appris : je ſçavois la ſage réponſe du P. de la Tour : il eſt ſage en tout. Plût à Dieu qu'il ne fût pas à la tête d'une Congrégation, où l'on a, dit-on, des maximes ſuſpectes ! Pour vous, ma chere niece, laiſſez dire le monde ; vous ne pouvez trop le haïr & le mépriſer. Soutenez votre piété ; & montrez que votre réputation ne dépendoit pas d'un parti qui vous aimoit

& vous admiroit. Aimez le mépris où vous allez être ; & ſur-tout contentez Monſieur le Curé de Saint Sulpice. Ne vous chagrinez pas de ce qu'on dit : on ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant. Adieu : la bataille gagnée en Italie me détermine à mettre ma belle robe : je m'habillerai de verd, ſi on prend Barceſone, & de couleur de roſe, ſi l'Archiduc eſt fait priſonnier.

LETTRE VII.

CE qui m'arrive aujourd'hui à l'occaſion de M. l'Evêque d'Auxerre n'eſt point ce qui me détermine à faire à mes parens la déclaration que vous trouverez ici, qui eſt de ne plus rien demander pour eux. Qu'ils en uſent comme ils feront après ma mort : ils s'adreſſeront aux Miniſtres : ils feront agir leurs amis. J'avois cru en être quitte en vous mettant tous en état d'achever ce que j'avois commencé pour votre fortune. Mais je vois Madame de *** bien perſuadée que je dois marier ſes filles ; ſes garçons viendront après ; le vôtre ſuivra : les petits de Murcay croiſſent : le Pere prétend à tout ce qui vaque : Madame de Saint Hermine me préſente triſtement une grande fille que j'ai grand tort de ne pas établir, & qui ſera ſuivie de cinq autres : M. de Saint Hermine veut un gouvernement : le petit Villette va venir

auſſi. Conſidérez, ma chere niece, avec un peu de raiſon & d'équité, ce que ſeroit mon perſonnage auprès au Roi, ayant tous les jours de nouvelles graces à lui demander. S'il me les accordoit, il n'auroit plus à diſpoſer de rien ; s'il me les refuſoit, il m'affligeroit ; s'il m'affligeoit, il auroit trop de bonté pour n'en être pas fâché : & je ſerois donc la triſteſſe de ſa vie ! Croyez-vous que Dieu ait eu ce deſſein en m'approchant de lui ? Voilà ma chere niece, ma derniere réſolution. Je vous verrai tous avec beaucoup plus de plaiſir, n'ayant pas à craindre vos propoſitions : je les ſçaurai par le Roi, qui les tiendra de ſes Miniſtres : je lui répondrai ce que je pourrai pour vous ſervir : & je le ferai plus hardiment & peut-être plus utilement, quand il ne me ſçaura point prévenue. Quoi qu'il en ſoit, je ne changerai pas de deſſein : & je ne l'ai pris qu'après y avoir bien penſé : je me ſuis conſultée long-temps ; & je ſuis ferme. Faites confidence de ma réſolution à tous mes parens.

LETTRE VIII.

JE voudrois vous voir ſouvent, ma chere niece : mais les triſtes idées que j'ai de ma place jointes à une vieilleſſe qui eſt à charge aux autres & à moi-même, tout cela me décourage, & fait que je me renferme dans mon cabinet à Saint-Cir. Con-

duiſez vous donc indépendamment de moi, me prenant quand vous le pourrez, & m laiſſant ſans vous en mettre en peine. Je vous recommende de faire dire treize Meſſes à l'autel de la vierge de Notre-Dame, 13. à Sainte Genevieve, 13. au Saint Eſprit, & 13. au Roi Jacques.

LETTRE IX.

MOn petit doigt m'a dit, que les nouvelles d'Angleterre ſont bonnes : il faut ſe conſoler par-là des autres contradictions. Je croyois aller à Saint Cir : le Roi m'en a empêchée : il doit venir chez moi à deux heures : peut-être n'y viendra-t-il point. J'ignore parfaitement ce que je ferai demain : tout ce que je ſçais, c'eſt que je ſuis fort importune aux autres & à moi-même. Je me ſuis fait apporter ce matin, non *les annales célebres, où les faits de mon regne ſont tracés*, mais une quantité prodigieuſe de guenilles que j'ai diſtribuées. Ne parlons point de mes parens : ils ne ſçauront qu'à la vallée de Joſaphat tout ce que j'ai fait pour eux : j'eſſuie ſouvent leurs reproches : & il n'y a que Dieu qui ſçache ce que je ſouffre.

LETTRE X.

DE MADAME DE CAYLUS A MADAME DE MAINTENON.

QUe je ſuis mere, ma chere tante! c'eſt-à-dire, que je ſuis folle! que je ſuis déraiſonnable! & que je ſerai malheureuſe! Le bruit d'une promotion me tranſporte, m'agite, me trouble. Vous ne voulez point parler au Roi, vous voulez que nous allions par les voies ordinaires: je le ſçais, je l'approuve tous les jours, encore plus intérieurement que je ne vous le dis. Cependant le cas arrive-t-il? la démangeaiſon de vous écrire me prend, & je ne puis m'empêcher d'y ſuccomber. Je n'y ſuccombe pourtant, qu'à condition que vous lirez ma lettre, que vous la jetterez au feu ſans me faire de réponſe, & qu'il n'en ſera pas queſtion entre nous.

Mon fils eſt bien jeune, à la vérité: il n'a point encore fait de campagne dans la gendarmerie; mais s'il avoit eu de quoi acheter un Régiment, ou que le Roi eût eu la bonté de m'en donner un à la place du Guidon, il ſeroit Colonel, & le ſeroit d'une façon qui me paroîtroit plus importante par rapport au ſervice, en commandant un corps, que n'ayant à payer que de ſa perſonne. J'ai acheté l'Enſeigne, dans l'eſpérance de lui voir faire ce pas un peu plutôt. Enfin, ma très chere tante,

ſi la paix ſe fait, voici la derniere promotion, mon fils ne ſera rien : car qui n'a point un brevet de Colonel, eſt un zero, à ce qu'on dit, parce que les ſervices ne ſont comptés que de ce beau jour-là. C'eſt un petit garçon plein de courage & d'ambition : je dois répondre à ſon zele par mes ſoins : & vous, ma chere tante, & vous devez, ce me ſemble, me pardonner, d'autant plus que vous ſçavez bien, que ce n'eſt qu'une conſolation, que je cherche en vous écrivant, qui n'aura aucune ſuite après l'expoſition du fait.

LETTRE XI.

PUiſque le Roi a travaillé de ſi bonne heure avec M. Pelletier, il auroit bien dû avoir un peu de muſique : voici le plus triſte des jours. Je voudrois tourner en repos le vuide où vous me laiſſez : mais je me ſens une diſpoſition léthargique qui paſſe la raillerie : je ne m'en vanterai pas à nos Dames : elles ſeroient aſſez vaines pour s'imaginer que leur abſence y auroit part. Je ne ſçais aucune nouvelle : & je vous écris, ma chere tante, bien moins pour vous que pour moi. M. de Meaux & le Pere Daniel me tiennent bonne compagnie : plus je lis le premier, & plus j'en ſuis édifiée & charmée : il n'y a rien de ſi droit & de ſi ſimple, que tout ce qu'il preſcrit pour la conduite ; il ne falloit pas

ſe jouer avec lui à des manieres trop affectueuſes pour ſon directeur. Il eſt ſurprenant combien cet homme répandu au dehors, au point où il falloit néceſſairement qu'il le fût, étoit pourtant intérieur : Je dirois bien, je vous aſſure, comme mon Pere qui avoit été ſon proſélyte, & qui diſoit, qu'il aimeroit mieux une page de M. de Meaux, que tous les volumes de ces Meſſieurs. Ce n'eſt point la complaiſance, qui me fait parler ainſi: mais il faut que je vous ſuppoſe un auſſi grand loiſir que celui où je ſuis, pour m'aviſer de vous entretenir de mes lectures. S'il étoit à mon choix de faire autrement, vous m'auriez trouvée au retour de la récréation dans votre chambre. Je vous avertis que je me porte aſſez bien pour ſoutenir le carroſſe, ſoit dit ſans vous déplaire, & en attendant vos ordres, avec une ſoumiſſion digne de récompenſe.

LETTRE XII.

JE vous ai vue paſſer de la fenêtre de Me d'Eſpinoy où j'étois allée faire ma cour à MONSEIGNEUR. Je ne vois rien dans votre billet, qui ne puiſſe être montré à Madame Voiſin : il contient une leçon qui ſera mieux reçue de vous que de moi. Je ſerai ravie que nous ayons un peu Madame la Ducheſſe de Bourgogne : il me ſemble qu'il y a long-temps, que nous ne l'avons vue dans notre *cabale*. Je voudrois

que la converſation ſe tournât auſſi bien que la derniere fois, qu'elle fut retenue, ſans s'en appercevoir. Au nom de Dieu! ma chere tante, évitez par bonté de donner des idées auſſi triſtes que la fin de votre billet. La politeſſe, la charité chrétienne ne permettent point qu'on faſſe imaginer rien de ſemblable à ceux qui vous ſont auſſi attachés. Faites écrire ou parler quelqu'autre pour vous, ſi vous voulez qu'on croye ce que vous dites de votre eſprit: vous ne ſeriez pas plus aimable, quand vous emprunteriez toutes les graces de votre brillante jeuneſſe. Je ne ſaurois m'empêcher d'être en colere, quand vous parlez de vous-même, ſi je l'oſe dire, avec auſſi peu de reſpect: la raiſon que vous m'avez faite, s'y oppoſe entierement: & celle que je me fais aujourd'hui a bien de la peine à approuver une médecine qui m'empêchera de diner demain avec vous: n'eſt-ce pas en prendre deux pour une? Si je faiſois une liſte de tout ce qui me fâche, votre extrême, votre farouche, votre injuſte, votre barbare modeſtie ſeroit bien à la tête. C'eſt elle qui place un chérubin à votre porte. Cependant Madame de Maillebois ſeroit bien placée à la fin de votre priere: elle n'y ſeroit qu'un moment: ſi elle vouloit y demeurer davantage, je vous jure que je la prendrois par le bras. Votre retraite étouffe entierement mon peu d'imagination. M. le Maréchal

d'Harcourt n'eſt pas mieux : mais Madame la Maréchale penſe ſur-tout comme une héroïne, & réuſſit à faire penſer ſon mari en chrétien. Je ne dormirai point, que vous ne ſoyez contente : je me dirai toujours avec dépit, ſi au moins ma tante ayant rempli ma tête avoit vuidé la ſienne !

LETTRE XIII.

CRoiroit-on que le paquet que je vous envoie eſt un effet du tranſport de la reconnoiſſance que j'ai du ſoin & des bontés que vous avez pour moi dans ma maladie, & qu'après m'être bien demandé que pourrois-je faire qui fît plaiſir à ma tante, je n'ai trouvé que deux vieilles écharpes, une coëffe qui fait mal au cœur, une jupe aſſez raiſonnable ? Au moins recevrez-vous ce préſent, ſans craindre que mes femmes le regrettent : j'y ajoute un louis pour vos eſtomacs. Si, de toutes les viſites que vous faites, de toutes les audiences que vous donnez, vous en tiriez autant, vous ſeriez fort heureuſe. Il fait bien beau aujourd'hui : il eſt triſte de demeurer dans ſon lit & dans ſa chambre, quand je ſonge ſurtout que je pourrois me promener avec vous : mais c'eſt une conſolation de penſer que mes amies y ſont & qu'elles vous amuſent. Je me porte aſſez mal : j'ai une incommodité que vous voudriez bien avoir.

LETTRE XIV.

JE vous vois tous les matins que je n'ai rien à vous dire : & aujourd'hui que j'aurois voulu vous parler d'une affaire qui me regarde, MONSEIGNEUR eſt avec vous, Monſieur d'Orléans grate à votre porte, & le Roi va vous envoyer chercher. Le fait eſt, que juſqu'à cette heure toute ma faveur auprès des Miniſtres ne m'a rien valu, mais qu'il s'eſt préſenté enfin une occaſion qui peut devenir aſſez bonne. Je l'ai conté naturellement à Monſieur Voiſin : & l'affaire étant conclue, je l'ai prié de dire au Roi ce qui m'en revenoit. Nous vous en dirons davantage tantôt. Ce mot n'eſt que pour le ſoulagement de ma délicateſſe, qui veut que je ſois toujours la premiere à vous inſtruire de ce qui me regarde.

Vous vous repoſez de nous : & nous, bien loin de nous repoſer, au moins moi, je me prépare une journée qui me ſerre le cœur : je compte l'employer à écrire une infinité de lettres que je remets depuis long-temps & à guetter M. Deſmarets que je n'ai pas encore vu. Je ne ſuis plus étonnée de rien : préſentement ce ſont les filles qui interceptent les billets-doux de leurs meres.

Je ne ſçavois point que le portrait du Roi fût pour le Comte de Liſle : & je ne

croyois pas avoir reçu un ordre déciſif. Je n'ai rien vu de ſi leſte que Brunelet & Brindi, ni de plus agréable que leur converſation. Je voulois me mêler de leur faire quelques queſtions ſur le catéchiſme. Mais comme ils m'ont dit d'un ton doctoral, qu'ils le montroient aux autres, mon deſſein d'inſtruire s'eſt tourné en crainte d'être interrogée.

LETTRE XV.

DAns une négociation, le ſuccès, eſt ce me ſemble, ce qui fait valoir le négociateur. Ainſi je ne vous dirai point combien d'inſinuations, de tours, & même de légeretés d'eſprit, j'ai mis en œuvre pour ce diné ſi difficile. Je vous dirai ſeulement qu'ayant appris que les Deſmarets alloient à Paris aujourd'hui, je n'ai point voulu leur parler de demain. Ils m'ont paru ſi difficultueux, que je crois qu'ils auroient rompu leur voyage.

J'ai fait vos complimens à Monſieur le Maréchal d'Harcourt, & à Madame, qui pendant que vous étiez chez moi hier avec Monſieur le Duc d'Orléans vous attendoit chez vous, pour vous voir avant de partir. Je ſuis bien ſure que vous priez Dieu de bon cœur pour ſon mari, & que vous lui ſouhaitez une bonne ſanté. Je le lui ai dit bien ſouvent. Mais ſi vous aviez été témoin comme moi de ſon attendriſſement pour le Roi, je ſuis perſuadée que vous

ſeriez auſſi contente de ſon bon cœur, que de ſon bon eſprit.

Si vous ordonniez ma mort à la fin de votre lettre, j'y conſentirois, & trouverois même que vous auriez raiſon. Jugez ſi ne me demandant que ma conſervation, je vous l'accorderai. Oui, ma tante, j'aurai ſoin de moi. Je ne ſortirai que pour aller chez vous. Et je ne ſuis fâchée que de ce que ce n'eſt pas un ſacrifice. Il n'y en a point que je ne ſois prête à vous faire.

J'irai avec le plus grand plaiſir du monde & ſans nul inconvénient m'établir ſur ce lit de repos, & même dans le moment, ſi vous avez beſoin de fuir. Sans doute que nous aurons Madame de Dangeau! Je vais pourtant y envoyer. Il faut avoir la Ducheſſe de Noailles. Ma chambre eſt grande & peut plus aiſément la contenir: & la Mademoiſelle de Noailles eſt ici, qui obſerve de loin, ſi vous l'avez ſouvent ou non.

Ce n'étoit pas ſans deſſein, que je m'étois miſe à jouer au piquet avec Madame d'Elbeuf, ma fenêtre ouverte. Je croyois que toute la cour ne reſpiroit que la promenade. Mais comme elle eſt le ſéjour des contre-temps, il a fallu qu'un inſtant avant que vous paſſaſſiez, Monſieur le Maréchal de Villars qui nous a vues de loin ſe ſoit approché avec la confiance d'un grand Général pour ma défaite. Vous avez paſſé comme un éclair, & le jour s'eſt fermé

ſans retour. J'attendois au moins le brelan. Madame de Dangeau de deſeſpoir eſt allée ſe jetter dans l'eau. Pour moi, je ſuis demeurée pour toute ma reſſource avec une très froide Chanceliere, qui pour comble d'agrément m'empêchoit de vous écrire. Mademoiſelle. d'Aumale vous aura dit, par quelle raiſon Madame d'Eſpinoi n'a pas été à la promenade. Et j'ai pris part à la peine que vous auriez de ce que ce grand mérite s'eſt trouvé capable d'une omiſſion. Si on ne m'avoit aſſurée que vous vous portiez bien, je crois que je me ſerois déſeſperée ce ſoir.

LETTRE XVI.

1708.

LA foule inpénétrable de votre chambre m'a empêchée de vous rendre moi-même la réponſe que je vous devois. Comme je ne ſuis pas incorrigible, j'aurai toujours à l'avenir un billet à la main, quand j'aurai quelque choſe à vous dire. Nous ſouffrons aſſez impatiemment, que vous remettiez à lundi pour diner en compagnie : & il nous paroît que demain n'auroit point dû faire de préjudice à ce lundi : mais il faut ſe conformer à vos volontés, toutes cruelles qu'elles ſont. Madame Voiſin m'a juré ſolemnellement que le diné ſeroit édifiant : elle eſt trop honnête perſonne pour ſe parjurer ; ce qui joint à

l'envie quelle a de vous plaire doit vous aſſurer d'une modération, qui, comme vous dites, convient à tout. Pour moi, ma chere tante, je renonce au caffé, & je jouerois à la paulme, s'il étoit bienſéant à une femme d'y jouer, pour vous montrer que j'ai au moins le mérite de déférer à vos ſentimens. Sçavez-vous, que cette déférence eſt ſi grande pour ce que vous penſez & ce que vous dites, que j'ai eu un mouvement de complaiſance en moi-même ſur ce que vous ne trouvez rien à reprendre en moi que mon régime? Mais je n'ai pas été long-temps dans cette flateuſe erreur: s'il y a quelque choſe de vrai, je ne le dois qu'à ce que je ne vous vois guere: & j'avoue que s'il étoit à mon choix, j'aimerois mieux perdre un peu de votre eſtime & ſatisfaire mon gout. Je crains que cette délicateſſe ne vous faſſe dire en vous-même, que vos pauvres nieces ſont devenues folles: je vous promets de ma part qu'en voilà pour long-temps.

J'ai trouvé Madame de Dangeau fort abbatue, fort affligée, mais au milieu de ſon affliction un fonds deſpérance fondée ſur ce que ſon fils mangeant bien, dormant bien, ayant bon viſage, n'ayant preſque point eu de fievre pendant une longue ſuite d'accidens, il n'y a pas d'apparence que la maſſe du ſang ſoit corrompue, comme on le craint. Apparemment, tout ce déſordre n'eſt venu que ſur ce que le chirurgien

qui lui a coupé la cuiſſe la premiere fois n'a pas coupé la moëlle, qui s'étant allongée s'eſt durcie par la ſuite. Elle eſt fort touchée de votre ſouvenir & de votre triſteſſe : elle connoit trop votre cœur, pour douter de l'envie que vous auriez de lui donner des marques de votre amitié.

LETTRE XVII.

MAdame de Dangeau étoit aſſez tranquille aujourd'hui, & Madame Voiſin, un peu mieux de ſon rhume : je vais ſouper chez elle. Vous ne manquerez point d'occaſions de placer un préſent pour Monſieur de Pelpore : ainſi vous ferez bien de prendre un temps, où il pourra vous fournir les ſeuls amuſemens dont vous me paroiſſez ſuſceptible. Je ſuis bien aiſe par une infinité de raiſons que Madame la Ducheſſe de Bourgogne ſoit mieux : & je ſouhaite que votre nuit s'en reſſente : l'étoffe verte trouvera ſa place.

J'ai oublié de vous dire que Madame d'O vous mandoit par moi que Madame la Ducheſſe d'Orléans a pris médecine aujourd'hui. Je ſuis ſi honteuſe de ma faute, que je ne puis en accompagner l'aveu d'aucun tour, encore moins d'une gentilleſſe.

Malheur à la beauté que vous ne voulez point reconnoitre pour telle ! mais plus grand malheur encore à la reſſemblance !

Le Duc de Bervick m'a donné cette lettre : & après ce qui m'eſt arrivé, vous croyez bien que je ne l'oublierai pas. Il n'y a rien que je ne doive eſpérer pour ma ſanté de vos viſites & de vos ſouhaits : j'en reſſens les effets aujourd'hui, je me porte fort bien.

LETTRE XVIII.

DEpuis que je ſuis revenue de la Meſſe, je n'ai pas trouvé un inſtant à pouvoir vous écrire un mot, d'abord, parce qu'il falloit me repoſer, & enſuite par un enchaînement de monde à me déſeſpérer : un homme d'affaires, une viſite agréable, une déſagréable, gens oiſifs, piquet dont je ne me ſoucios point, converſation à ſoutenir, malheureux à reconforter, du nombre deſquels a été notre pauvre ami Laſſai : la tête me fend, l'heure de vous faire réponſe ſe paſſoit : cependant, ma chere tante, il faudroit diner demain, j'en ai beſoin : je ne ſçache point que notre amie ait de nouveau chagrin : mais elle a été frapée d'une façon dont elle ſe reſſent toujours malgré ſon courage.

Mademoiſelle de Croiſille, précédée par votre billet, devoit me promettre une journée plus tranquille : ſa phyſionomie annonce ce que vous m'en mandez : je n'en ai jamais vu une plus modeſte, ni

rien de ſi poli que ſes diſcours : en un mot, elle eſt digne d'être convoitée à Saint Cir.

C'eſt de la place même & du bureau de Monſieur Deſmarêts que je vous écris, & quoique cette date ne ſoit qu'une copie de Madame la Princeſſe d'Harcourt, qui data de votre toilette une lettre à un de ſes juges, je n'ai pu réſiſter à l'envie de vous en impoſer.

Je ne vous parle point de ma ſanté, j'ai une trainaſſerie qui me déſeſpere.

A tout ce que je vois ici, le Roi d'Eſpagne ſert bien Monſieur d'Orléans. Au milieu de tout cela, divertiſſons le Roi, dinons, jouons, allons à la muſique, demain à la comédie, & ſur-tout, ma chere tante, portez vous bien, prenez garde au froid, ſoyez ſans égards pour les autres, & faites votre volonté comme vous nous le promettiez l'autre jour. Je finis en diſant de tout mon cœur, ainſi ſoit-il !

LETTRE XIX.

IL eſt bien juſte qu'étant auſſi ſouvent malade, je le ſois quelquefois à propos. Un mal de gorge, une fluxion & un peu de fiévre que j'ai eu cette nuit, m'ont tiré d'affaire, tant du diné de M. le Grand, que d'un ordre qui m'étoit ſurvenu de Madame la Ducheſſe de Berri d'aller diner chez elle. Mais comme il n'y a point de plaiſir

ſans peine, je ne ſaurois non plus avoir l'honneur de ſouper avec le Roi, comme Monſieur le Moine me l'avoit annoncé. Ce n'eſt pas tout : je me vois par-là privée du piquet, ſuppoſé que votre dégout ſoit paſſé. Vous pouvez fort bien ſoutenir Madame d'O toute ſeule : & je le crois ſi bien, que je parierai contre elle tout ce qu'elle voudra. Je ne ſuis fâchée que de n'en être pas témoin ; mais je crois que le reſpect, la prudence, l'envie de me ménager pour le dîné de demain, exigent que je demeure dans ma chambre & dans mon lit tout aujourd'hui. Vous voulez donc toujours, ma chere tante, que je gagne doublement quand je perds à la reſſource ? M. Blouin me dit hier au ſoir, que le Roi me donnoit un petit logement au grand-commun pour mon fils. Vous ſçavez que je n'en demandois pas tant : & c'eſt lui qui n'a point voulu entendre à cette chambre de Clément, qui faiſoit toute mon ambition ; mais puiſque cela eſt fait, j'en ſuis bien obligé au Roi, & j'en ſuis fort aiſe. Nous y perdrons ce merveilleux jardin, qui fournit de ſi excellens fruits.

Soit pour vous remercier, ſoit pour me réjouir avec vous, je ne puis m'empêcher, ma chere tante, de vous dire combien je ſuis ravie que le Roi ait donné au Maréchal d'Harcourt une marque de bonté, à laquelle il eſt infiniment ſenſible : ne voulez-vous pas bien me flater que je vous

donnerai un jour, à vous & a Madame la Ducheſſe de Bourgogne, une fête a Pontalie, dont je me fais concierge, & où je compte aller faire mes remedes?

********* *********

LETTRE XX.

GENEREUSEMENT & noblement, je donne le pas à la Finance; vous aurez aujourd'hui Madame Deſmarets: & Madame de Ventadour même ſe rendoit juſtice. Je crains que Madame de Levis ne ſoit pas arrivée; vous pourriez ſans indiſcretion avoir les autres. Pour moi, ma chere tante, le dîné d'hier m'a fait tant de bien, & ce que vous écrivez me touche ſi fort, que ce ne ſeroit pas aſſez de marcher; je volerois. Je ſuis ſi bien repoſée, que je commence à être laſſe du repos: je voudrois bien me lever par votre ordre, mais je n'oſe l'eſperer, tant vous avez une cruelle diſcretion! Cependant ſongez à moi après dîné; c'eſt bien deſcendre, mais je vous envoie une piece de ruban couleur de feu pour vous gagner. Les Dames de la bouche du Roi ont ſi bien fait leur devoir, que pour moi je crois que je ne mangerai d'ici à Mercredi; je me porte fort bien d'ailleurs, & je n'ai de mal que de paſſer le temps du travail de Madame de Ponchartrain dans mon lit. Si c'eſt-là avoir l'eſprit galant, je ne m'en corrigerai pas: ce ſiecle, tout groſſier qu'il

eſt, me l'a donné tel, en me faiſant vivre avec vous. Nous voici à ce mois de Janvier, qui devoit éclaircir tant de choſes! L'article des penſions eſt capital pour moi; cependant je me ſens le courage de ſoutenir cette différence dans mes affaires: ce n'eſt point là ce qui me va au cœur. Vous devez ſçavoir, ma chere tante, ce qui touche vivement le mien. Qu'il eſt flateur pour ceux que vous vîtes hier, de vous voir le lendemain affamée de ſolitude! La ſolitude ne vous le rendra pas, & vous ne reviendrez point ce ſoir affamée de nous: je meurs de peur, je n'abuſerai point de Madame de Dangeau; mais quand elle eſt abbatue avec vous, comptez qu'elle le ſeroit infiniment davantage avec d'autres.

La diſcretion eſt belle, mais elle eſt triſte, & réduit ma diſcrete perſonne dans une grande extrémité: je paſſe de l'eſpérance d'un bon dîné, d'une bonne compagnie à une ſolitude d'une frugalité outrée, & dont je ne vous parlerois pourtant pas ſi votre dîné n'étoit fait. Je ſuis chez moi ſeule; ſi le piquet familier vous amuſe, ordonnez, je vole.

LETTRE XXI.

EN entrant chez moi, j'ai vu ſur ma table le plus beau ſervice de Porcelaine. Mon premier ſentiment a été de de-

ſirer qu'il fût pour moi : un ſentiment plus noble m'a fait ſouhaiter qu'il vint de vous. Je ne ſçais comment vous vous trouvez de la viſite qu'on vous a rendue pour moi. L'air de haut en bas dont on m'y a traitée, quoiqu'à vos genoux, n'eſt pas ce qui m'en bleſſe le plus : mais de venir troubler un moment de plaiſir que vous aviez, & d'avoir fait venir cette Madame de Villacerf, qu'il m'a fallu entretenir dans l'antichambre, ne ſçachant lequel valoit mieux, ou de vous laiſſer tête à tête, ou de vous amener ce tiers, c'eſt ce qui me tue. Un ſentiment d'amour-propre m'a déterminée à la garder, de peur que vous cruſſiez que c'étoit moi qui l'amenois. Enfin nous en parlerons, mais je vous répons qu'à l'avenir ma porte ſera bien fermée. Dormez bien cette nuit, & demain, je me porterai merveilleuſement.

Madame de Rouſſi m'a écrit pour me prier de vous dire qu'enfin ſon mariage ſe fait, ſi le Roi y veut bien donner ſon conſentement ; ce qu'elle ne veut que vous ſçachiez, que pour que vous ſoyez avertie, ſi le Roi vous en parle ; car c'eſt Monſieur de Ponchartrain qui doit inſtruire le Roi. Elle a trouvé à la fin que la principauté de Monaco ne pouvoit regarder que la fille aînée : ainſi elle s'y met juſque par-deſſus la tête pour établir ſon fils. Vos anciennes bontés pour elle & pour

pour Madame ſa mere ſont qu'elle compte toujours ſur vous : je ne l'en déſabuſe pas, ſur-tout quand il n'eſt queſtion que de quelques diſcours qui paſſent par moi ; je vous les écris aujourd'hui, parce que nous ne ſerons pas ſeules, & que Monſieur de Ponchartrain doit parler inceſſamment. Votre miniſtre eſt auſſi importun que lui.

LETTRE XXII.

1709.

JE n'entens point dire ſans envie, que vous êtes ſortie à ſix chevaux, que vous avez été voir nos amis * & vous promener : peut-être même vous ſerez-vous miſe hors d'état d'accepter aucune propoſition ; mon appartement eſt pourtant le plus frais : nous avons des joueuſes à choiſir. Ordonnez, & par grace, donnez un peu plus d'exercice à la Surintendante de vos plaiſirs : ma charge déperit tous les jours entre mes mains, ce qui eſt auſſi triſte qu'humiliant.

Je ſuis trop occupé du malheureux état des affaires de Monſieur Pelart, pour ne vous en pas dire un mot. Boudin, qui eſt bien le meilleur homme du monde & le plus attaché à Monſieur Fagon, veut ſuivre cette affaire auprès de Monſieur Deſ-

* Les pauvres d'Avon.

marets, pour prévenir la douleur ſenſible du premier Medecin, s'il voyoit l'abyſme où ces gens-là vont tomber, ſuppoſé qu'ils ne ſoient pas promptement ſecourus. Il eſt au fait, il mene bien la parole, il eſt merveilleux quand il s'agit des intérêts des autres : il ne vous demanderoit que la permiſſion de dire ce que vous avez déja dit & écrit pluſieurs fois, & de le dire de votre part, ce que vous penſez à coup ſûr, ce que vous ne refuſerez pas, qui eſt, que vous voudriez bien qu'on évitât tout ce qui pourroit chagriner Monſieur Fagon. Boudin eſt ſi bien inſtruit, qu'il ſçaura lever les difficultés, à meſure qu'on les lui fera : nous en fait-on à nous ? Nous ne ſçavons plus que dire, au moins moi, qui trouve toujours que le dernier qui me parle a raiſon. La Ducheſſe de Noailles a mal au cœur : je vous en félicite, & je la plains. Je ſouhaite que Madame d'O humaniſe la divinité qu'elle attache à ſes parfums ; j'en ai prié ſon importance en faveur de ma foibleſſe. Votre ſanté eſt un miracle ; vous m'êtes un exemple de courage. Je rougis ſouvent de mes frayeurs.

LETTRE XXIII.

HA ! que ſi j'étois livrée à moi-même, que je ne fuſſe pas ſoutenue par le compte que je vous rens de tout ce que je

fais & de tout ce que je penſe, & par la bonté avec laquelle vous avez parlé de moi à Monſieur Deſmarets, qui, indépendamment de toute l'affaire, m'a été au cœur d'une façon à ne s'effacer jamais, & ſi même je n'étois pas relancée chez moi par l'homme du monde le plus vif, le plus preſſant pour ſes amis, je vous aſſure que j'aurois laiſſé-là une affaire qui pourtant doit faire le repos de ma vie. Il me reſte une entrepriſe terrible. Monſieur Deſmarets veut que je parle au Roi; il me croit hardie, il me croit habile apparemment, ou du moins il me croit comme une autre: ſon intention eſt bonne, & peut-être même ſes raiſons. Enfin il faut ſe bien conduire par les conſeils d'un homme, chez lequel tout dépend de parler. Mais parler m'eſt impoſſible; je ſuis ſure que je n'articulerois pas; j'ai donc écrit, & je vous envoie ma lettre pour voir ſi elle eſt bien. La donner moi-même au Roi, je le ferois bien ſi je n'avois qu'à ſortir après, & ne le plus voir; mais revenir à ce piquet, je ne le puis. Je la ferai rendre, comme tout le monde, Samedi matin par Monſieur Blouin avant le Conſeil des Finances. Mon affaire ſera faite, ou manquée avant que je revoie le Roi; & de quelle façon que ce ſoit, je ſerai infiniment ſoulagée: je le ſuis en ce moment, par le récit que je vous fais: & en vérité, toute autre conſidération à part, il m'eſt ſi naturel de me

confier à vous, d'aller à vous, je n'oſerois vous dire, comme à ma mere, après les gens que vous trouvez dans les grands chemins qui croient vous ravir en vous donnant cette qualité! mais ce ſentiment tendre eſt ſi fort en moi, que je n'ai pu m'empêcher de lâcher le mot. Mademoiſelle d'Aumale vous lira toutes mes lettres, & me les remettra ce ſoir : Paris eſt dans une grande alarme ſur la Finance ; & les eſprits ne ſont point diſpoſés à ſouffrir patiemment tout ce qui s'y fait. L'argent ſe cache plus que jamais, malgré ſa diminution.

LETTRE XXIV.

JE n'ai pu vous parler de mon affaire, ni vous rendre compte de ce que j'ai fait, par la peur d'être entendue, & parce que je ne croyois pas qu'elle dût aller ſi vîte. Mais comme il ſe pourra bien faire que Monſieur Deſmarets en parlera demain au Roi, puiſqu'on vient de me dire qu'il a accepté la compagnie qu'on lui a propoſée, & qu'il dira qu'il s'y trouve un pôt de vin pour moi, c'eſt ſa façon de parler, je tremble, je vous l'avoue, non pas tant de voir l'affaire échouée, que du refus. Je me fortifie & me conſole en vous l'écrivant. Madame de Mailli entre dans ma chambre, & m'apprend une nouvelle qui me fait grand plaiſir : en vérité, ma chere tante, vous êtes bien bonne & bien aima-

ble ; voilà une jolie fin d'année : il faudra commencer l'autre de même.

LETTRE XXV.

MONSIEUR Deſmarets a parlé au Roi: me voilà ſoulagée d'un peſant fardeau, & bien touchée que ma demande ait été reçue avec bonté ! Le Roi a trouvé la ſomme qui m'avoit été offerte, un peu forte : mais comme elle ne ſe prend point ſur lui, j'avois cru pouvoir la propoſer, telle qu'on me l'avoit propoſée à moi. Je ne ſuis ni inſatiable ni déraiſonnable : je vous prie, ma chere tante, de l'en aſſurer, s'il vous en parle : un don du Roi, quel qu'il ſoit, me pénétrera d'une tendre reconnoiſſance, ſi j'oſe parler ainſi ; je ne voudrois pas, ſans ſon aveu, être la plus riche perſonne de ſon Royaume. Monſieur Deſmarets change toute l'affaire, & ſur cette même affaire, quelle qu'elle ſoit, il me fera trouver une ſomme qui ſera réglée par le Roi : remerciez-le donc bien, ma chere tante, remerciez-le pour vous, remerciez-le pour moi, & l'aſſurez que je ne parlerai point de cette grace, quoiqu'il m'en coute de ne pas montrer ma reconnoiſſance.

N'auriez-vous point au moins la complaiſance de convenir qu'à meſure que les jours s'allongent, ils deviennent plus triſtes ? En voici deux plus ténébreux que la

nuit même ; il faut eſpérer que le Soleil luira demain pour nous, ſous les auſpices de Monſieur Voiſin, & qu'il nous tiendra lieu d'aurore : la penſée eſt poëtique & convient au lit d'ange dans lequel notre aurore repoſe.

Je me ſentois quelque reſte de beauté, mais elle vient de tomber par la lecture de votre billet ; je comptois au moins ſur une petite muſique ce ſoir, je tournerai donc mes pas du côté de Monſieur & de Madame Voiſin, ce qui ſera ſuivi d'une viſite à Madame la Princeſſe de Conti, ne pouvant tarder davantage à y aller : j'eſpere que vous aurez bientôt votre tableau, & je me fais un grand plaiſir de celui qu'il fera. Je ne puis me réſoudre à voir Madame la Princeſſe, par la colere où je ſuis du mal qu'elle nous a fait aujourd'hui ; nous en dirons de *bonnes* demain de tous ces gens-là : c'eſt ma conſolation. Dans la vigueur où je ſuis, Chaillot m'auroit fait tous les biens du monde ; & j'aurois remis volontiers mes coquetteries à un autre jour.

LETTRE XXVI.

JE ne vous ai point voulu agacer ce matin, parce que j'ai cru que le repos & la retraite vous étoient abſolument néceſſaires : je me ſuis même ſouvenue, que vous pouviez avoir beaucoup de lettres à

écrire ; mais après dîné, ſi vous n'avez point de rendez-vous, ne ſeroit-il pas bien raiſonnable de prendre un peu de récréation, de recevoir une viſite ſi longue & ſi courte que vous la voudrez, de jouer un peu au piquet, ou d'y regarder jouer ? Tout au moins je m'en flatte, pendant le travail de Monſieur de Ponchartrain, ſeule ou en compagnie. Enfin je ſuis à vous d'effet, de volonté, & par mon oiſiveté ; je m'offre de tout mon cœur, ſans conſidérer que je ſuis née offerte. Que je vous plains des viſites de demain ! Si les partager avec vous pouvoit en diminuer le poids, j'irois avec empreſſement. En attendant, je ſuis bien aiſe d'avoir Madame d'Hauſſy ; c'eſt toujours avoir quelque choſe de vous. Deux louis que je vous dois & que je vous porterai, ne vous tenteroient-ils point ?

****

LETTRE XXVII.

VOTRE maiſon ne la ville de ſauroit être un rempart contre mes propoſitions. Il n'eſt pas poſſible, quelque affaire que vous y ayez, quelque remede, quelque repos que vous y cherchiez, qu'il n'y ait un intervalle pour un peu de récréation. L'éloignement ne doit point entrer dans les égards, que vous voulez avoir continuellement, puiſque je me fais porter. Tout ce qui pourroit me re-

tenir, c'eſt qu'en m'offrant, je ſens que je n'offre rien, & qu'en demandant de vous voir, je demande beaucoup. Mon magazin n'eſt pourtant point mal rempli par une petite amie que je vis hier au ſoir. Permettez-moi de vous repréſenter ſur le Roi, qu'il ne faut pas toujours examiner bien rigoureuſement le dégré d'ennui : il faudroit en changer comme s'il vouloit *changer de ſote*, & ſonger, de préference à tout, à paſſer un temps aſſez pénible pour vous : hier il avoit de l'humeur ; cela ſe pouvoit-il autrement ? Il étoit accablé de chaud & de laſſitude. Comme il n'y a que la vérité qui puiſſe tirer d'embarras, permettez, qu'ayant oublié de vous dire que Madame d'Eſpinoi a prié Blouin de prendre ſon temps pour demander pour elle une audience au Roi, je vous l'écrive: on me demandera ſi je vous l'ai dit ; & jaurois été toute déconcertée, ſi je n'en avois rien fait : le reſte eſt ſuperflu. Vous ſçavez, ma chere tante, mon amitié & ma reconnoiſſance pour elle ; & moi je ſçais quelque choſe de bien meilleur, c'eſt que vous l'eſtimez, & que vous vous intéreſſez véritablement à ce qui la regarde. Je ferai des amitiés de votre part à Madame de Mailli ; & je crois que vous ne m'en déſavouerez pas. A l'égard de Madame de Mioſſens, j'en ſuis ſi honteuſe, que tout ce que je pourrai faire, ſera de lui rendre votre réponſe : après quoi, je

couperai bien court. Adieu, ma chere tante, toute réflexion faite, je déſavoue le ſentiment que je vous montrai l'autre fois : toutes nos cheres Dames vous demeurent ; uſez-en, & pour vous & pour elles : & moi, Surintendante de vos plaiſirs, je laiſſe ici tous les miens.

C'eſt toujours pour ſon fils que Madame d'Eſpinoi parlera. L'affaire du mariage eſt tombée ; il n'en a pas été queſtion.

LETTRE XXVIII.

CE n'eſt pas troubler le repos que vous m'avez ordonné, que d'avoir l'honneur de vous écrire : il faut bien prendre quelque plaiſir, & je n'en ſçache point un plus grand d'ici à Samedi. Il court un bruit qui m'inquiéte, que le Maréchal d'Harcourt fait prendre à l'armée des vivres comme pour quelque expédition ; je le voudrois & le crains. J'ai reçu une lettre de ce Général, qui ne m'en parle pas, comme vous pouvez croire, mais bien de votre ſanté, dont il s'informe toujours avec ſoin : il me prie de vous faire ſa cour, de vous aſſurer de ſes reſpects, & de vous répéter ſouvent que, s'il ne vous écrit point, c'eſt par égard pour vous. Il couroit ces jours-ci à Verſailles un bruit, qui n'eſt, je crois, qu'une ſotiſe ; mais les ſotiſes embarraſſent

quelquefois les têtes foibles ; on dit qu'il y a des partis répandus & des gens cachés aux environs de Paris : Monſieur Blouin devroit, ſans rien dire, faire tenir des gardes de chaſſe ſur le chemin de St Cir, le matin & le ſoir, pour plus grande ſureté.

Je ne me porte point trop mal, quoique mon mal ne ſoit pas ceſſé. J'eſpere que j'en ſerai quitte avec du repos & de l'ennui ; remede que j'obſerve exactement. Je me tranſportai hier en eſprit chez Monſieur Deſmarets : il doit être bien content de la défenſe de ſon gendre ; ſi nous pouvions la rendre encore plus glorieuſe ! J'avoue que je le ſouhaite aſſez pour paſſer par-deſſus mes craintes particulieres. Il ne manquoit à votre grande lettre, que quelques mots de Madame la Ducheſſe de Bourgogne : pour la mienne, je crois que vous trouverez que tout y eſt ſuperflu. De quoi s'aviſe Monſieur de Ponchartrain d'être long, ſans que nous en profitions ? La belle ſoirée perdue ! Je ſuis ſortie de chez moi avec une confiance merveilleuſe, Madame de Dangeau m'a fait rentrer dans ma miſere. Mais eſt-il poſſible que le Roi ne fût pas charmé de nous voir ? Quoi qu'il en arrive, les quatre heures, qui reſtent juſqu'à dix, nous paroîtront plus longues qu'à l'ordinaire. Si j'en ſuis malade, c'eſt par amitié pour vous : Monſieur Fagon en convient ; tant les triſteſſes de ma

chere tante frappent l'imagination de la petite & très-tendre niece !

LETTRE XXIX.

JE ne ſuis point contente d'avoir paſſé mon après-dîné à amuſer notre Ducheſſe : j'allois y renoncer, quand vous êtes partie ; nos Dames m'ont quittée preſque en même temps que vous. Je réflechis ſur votre ſemaine ; & je ne la ſaurois trouver bien ordonnée, qu'il n'y ait un peu plus de la petite niece : pourquoi n'en pas vouloir quelquefois avec la petite famille ? Elle ſeroit auſſi hébétée au jeu que vous le voudriez : elle travailleroit ſi ſagement, elle écouteroit, ou feroit la lecture avec tant de plaiſir ! Enfin (& c'eſt peut-être bien la meilleure pour la faire recevoir) elle partiroit au moindre ſigne. Si vous voulez la laiſſer au monde, elle vous aſſure, ſans hypocriſie, qu'elle retrouvera pour lui encore plus de temps qu'il ne lui en faut : elle ne voit, après tout, que les cabales, qu'elle voit aſſez avec vous, ou ces Maréchaux de France, qui ne la charment pas au point de ne s'en pouvoir paſſer : elle craint les Miniſtres, elle n'aime point les Princeſſes ; ſi c'eſt le repos que vous lui voulez, elle n'en trouve qu'avec vous ; ſi c'eſt ſa ſanté, elle y trouve ſon régime & ſa commodité : en un mot, elle trouve tout avec vous, &

rien ſans vous. Après ce ſincere expoſé, ordonnez, mais non pas en Néron.

Sçavez-vous qu'il eſt arrivé un courier d'Angleterre ? Des connoiſſeurs en phyſionomie prétendent que les nouvelles ſont excellentes ; & malgré tant de biens qui nous arrivent, vous nous mettez en pénitence. Je me porte à merveille aujourd'hui. Je me ſuis ſi bien miſe à l'ombre, que je ne vois goutte en vous écrivant. Vous voudriez bien ne pas voir plus diſtinctement ce Monſieur de Ponchartrain, ſi ſçavant dans l'art d'ennuyer.

LETTRE XXX.

DE MADAME DE MAINTENON.

1711.

J'AI trouvé Madame de Dangeau ſi triſte au dîné & au jeu, que j'ai cru le devoir finir : n'eſt-ce point qu'elle ſe trouve encore mal ?

Madame la Dauphine vient de me conter la converſion de Madame de Liſtenoi *. Comme je connois l'amitié que vous avez pour elle, & que je ſuppoſe qu'elle en a pour vous, donnez lui de bons avis, empêchez-la de ſe jetter dans aucunes extrémités : qu'elle prenne une piété ſimple qui puiſſe durer ; ne la laiſſez pas

* Elle étoit fille de Madame la Comteſſe de Mailli, niece de Madame de Maintenon, & ſœur de Meſdames de Mazarin & de Polignac.

jetter dans les nouveautés : enfin, ma chere niece, aidez-la dans le plus grand deſſein qu'elle puiſſe avoir, & qui me donne une grande joie par rapport à elle, & pour Madame la Dauphine. Je compte d'aller à St Cir, il faudroit jouer le ſoir.

Je ſouffre, toutes les fois que Madame de Dangeau parle au Roi..... ..... de Madame de..... il ſçait .... que Madame de Dangeau n'ignore pas : ainſi, il regarde ces diſcours affectés comme des piéges, & il n'aime point cela. Madame la Princeſſe me dit hier que Madame d'Orleans ne ſe ſoucioit pas que ſon fils allât à Marli. Je lui contai ce qui s'étoit paſſé là-deſſus, elle en fut fort ſurpriſe ; cette grande Princeſſe, ſans s'expliquer ouvertement, me fit entendre qu'elle eſt très-inſtruite de tout ce qu'on dit de plus ſecret. Si Madame de Levis n'eſt point arrivée, il faut avoir votre couſine, & m'armer de patience : car ma ſurdité m'eſt fort inutile contre ſa bruyante converſation.

REPONSE.

Il eſt vrai que j'aime fort Madame de Liſtenoi, & qu'outre les raiſons de proximité, j'ai été très-touchée de l'amitié qu'elle m'a témoignée depuis que je ſuis ici : elle a de l'eſprit, & eſt très-capable de

réflexion. Je lui ai déja parlé conformément à ce que vous m'écrivez ; je crois que vous en ſerez contente par la ſuite. Celui qu'elle a choiſi pour faire ſa confeſſion générale, ne m'eſt connu que par la confiance de preſque toute ma famille : je l'ai vu aſſiſter à la mort Madame de St Hermine & ſon fils ; il m'a paru d'un caractere doux & raiſonnable : nulle âpreté dans ſa dévotion ; les livres qu'il a conſeillés juſqu'à préſent ne ſont point ſuſpects : j'eſpere enfin, ma chere tante, que vous en ſerez contente, & par rapport à elle & par rapport à votre Princeſſe, qui mérite bien toute l'amitié que vous avez pour elle, & même toute la prévoyance & la ſollicitude que cette amitié vous donne.

LETTRE XXXI.

De Madame de Caylus.

1711.

LE Maréchal de Joyeuſe ſe meurt, ou eſt mort. Son gouvernement, le retour du Maréchal d'Harcourt, le beſoin qu'il a des graces du Roi, à cauſe du délabrement de ſes affaires, & du nombre exceſſif d'enfans que vous lui connoiſſez ſans ceux que vous ne lui connoiſſez pas, ſa ſanté que le chagrin a fort altérée : voilà, ma chere tante, ce qui m'occupe en ce moment, mais avec tant de vivaci-

té, que ma main s'eſt portée, comme malgré moi, à ma plume. La perte du gouvernement de Tournai ne pourroit-elle point fournir une raiſon à oppoſer aux prétendans, qui ne ſont pas dans un pareil cas ? Vous êtes vous-même, ma chere tante, trop bonne amie pour ne pas pardonner les imprudences qui n'ont que ce motif : ainſi je ne ſaurois être en peine de vous expoſer mes inquiétudes & mes deſirs. Voilà un billet bien indiſcret ; heureuſement je ne m'en apperçois qu'après l'avoir écrit.

LETTRE XXXII.

NOTRE petite amie eſt toujours malade : elle eſt pleine de confiance & de courage ; elle croit que ce ſera le dernier accès de ſon mal. Je ſuis paſſée chez vous pour voir ſi un peu de piquet, tiré de ma poche, ſeroit rejetté. Mais vous n'êtes pas revenue de votre thébaïde ; & tout ſe met en mouvement pour le retour du Roi. Il a travaillé ; il ne ſera pas queſtion de joie de tout le jour. J'ai dîné chez Monſieur Deſmarets : je n'y allai point hier ; il eſt triſte, & piqué contre les généraux : je m'imagine qu'il a beſoin de vous voir. Je crois ſans peine que c'eſt un remede à tous maux. Je joue d'un grand malheur. Les viſites me viennent toujours dans le temps de vos meſſages. Je n'avois

pu que parcourir votre lettre : mais enfin je l'ai lue à mon aiſe, & j'en ſuis enchantée. Le motif que vous me donnez pour adoucir mes maux, eſt bien flateur pour moi ; mais ce n'eſt ni celui-là, ni la peur de devenir inſupportable à ceux qui ont la bonté de s'y intéreſſer, qui me fait aſſurer que ma ſanté eſt bonne : c'eſt qu'en effet, ma chere tante, je ſuis en état d'aller chez vous, & d'êtte couchée, ſi vous voulez me ménager pour le brelan. Je crois qu'après que vous m'aurez un peu dorlotée, je ſerai en état d'entreprendre une plus grande fatigue. Enfin je ferai tout ce que vous voudrez ; & je n'irai chez vous qu'avec une volonté bien ſouple entre vos mains. Il eſt vrai, qu'une rentrée dans le monde pour George Dandin ſera tout à fait bienſéante. Auſſi il y a longtemps que je la méditois. Mais ce ſeroit trop écrire, & je vais me conſerver. Je veux me flater que le Roi ne me reconnut point hier : j'aime mieux qu'il en coute à mon viſage, & pouvoir ſuppoſer qu'il auroit eu la bonté de me dire un mot.

LETTRE XXXIII.

QUE n'ai-je toutes les graces d'un eſprit léger, pour introduire dans votre ſolitude la plus légere de toutes les quenouilles ? Elle eſt jolie, ſi vous voulez :

mais après cela, elle vous eſt donnée par une perſonne, qui, quand elle ſera à votre côté, voudroit bien ne la pas perdre de vue, & dont la ſituation préſente n'eſt pas fort agréable, & qui peut vous aſſurer qu'elle compte ſe divertir aujourd'hui comme on ne ſe divertit point. Que peut-elle voir en effet, que des femmes dont le ſyſtême eſt ſi différent du ſien, qu'elles ne peuvent jamais être à l'uniſſon, fut-ce même ſur les fichus & ſur les coëffures? Je m'entendrai dire que j'ai un viſage à faire contre, vous ſçavez bien quoi, & que ſi aujourd'hui, ou demain on étoit dans l'état où je ſuis, on ſçauroit prendre des ſpécifiques que les Médecins de la Cour ne donneront jamais: mais c'eſt trop diſcourir; partez, ma quenouille: il n'y a point d'ironie à dire, que je vous envie; rien n'eſt plus vrai. Parlons ſérieuſement, voici une choſe qui m'embarraſſe: c'eſt la Ducheſſe de St Pierre, qui part demain au ſoir, avec un regret infini ſi elle ne vous voit pas; le mérite qu'elle a acquis dans ſes voyages, me met fort dans ſes intérêts; & ſon prompt départ vous mettroit à couvert des ſuites: cependant je ne veux point, comme vous dites quelquefois, payer de votre perſonne pour me faire valoir à Utrecht.

Paſſe pour le Cedra envoyé à Madame de Dangeau, paſſe encore pour toutes les careſſes; il faut avouer que toute ſa per-

ſonne y invite aſſez ; mais St Cir ! & St Cir ſans moi ! quelle nouvelle ! je ſens, en ce moment, la jalouſie la plus vive, l'envie, jaune fille d'enfer, &c.

Tout ce que la rage fait dire
Quand elle eſt maîtreſſe des ſens.

J'avois une légere eſpérance de pouvoir moi-même vous rendre cette lettre du Maréchal d'Harcourt : mais n'ayant pu avoir l'honneur de vous voir, je crois, comme elle ne gagneroit rien à vous être préſentée de ma main, qu'elle ne perdra pas non plus à vous être envoyée : il me mande qu'il ſe plaint à vous de ce que mon importance m'empêche de lui écrire. Je viens de chez Monſieur le Dauphin, on m'a refuſé la porte ; les exceptions ſont dangereuſes : l'appetit eſt revenu, il ſe joue avec beaucoup de gaieté : tranquilliſez-vous donc, ma chere tante, je n'ai rien appris aujourd'hui. L'indignation continue parmi les honnêtes gens ; les autres traitent ce crime de bagatelle. Je ſçais bien mauvais gré au Soleil de luire avez tant d'éclat dans mon cabinet, quand vous n'y êtes pas.

LETTRE XXXIV.

IL y a bien long-temps, ma chere tante, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, & il s'eſt paſſé tant de choſes qui en on-

prolongé la durée, que j'ai toutes les peines du monde à comprendre qu'il n'y a pourtant que trois jours. Vous avez eu la fiévre cette nuit, vous l'aurez encore ce ſoir; vous avez joué au piquet ſans moi. L'accident arrivé au Maréchal d'Harcourt, tient auſſi une place conſidérable dans la durée de ce temps, mais j'ai appris que nous dînerons demain avec vous, nos Dames y comptent. Si vous vouliez ajouter à cette conſolation celle de nous avouer, que vous avez trouvé Monſieur Pelletier, tout court qu'il eſt, un peu long, nous aurions lieu d'être contentes de vous. J'eſpere que je vous montrerai bientôt un ouvrage, qui vous fera voir que mes peines, tant de corps que d'eſprit, ne m'empêchent pas de penſer à ce qui vous peut plaire. Je ne vous mande point des nouvelles du Maréchal d'Harcourt, parce que Madame de Villefort vous en a dit de ma part; il prend demain de l'émétique, & part après demain. Vous êtes ſeule, je voudrois bien que votre cabinet fût auſſi inacceſſible aux lettres & aux triſtes penſées qu'aux perſonnes, pour m'y tranſporter encore, en eſprit, & en argent, ſi vous le voulez. Eſt-il vrai que vous n'avez que le tête à tête de Janneton pour toute reſſource? Quand vous me voudrez, Mademoiſelle d'Aumale m'appellera par la cheminée..... Voilà vos ordres. J'accepte avec plaiſir

la partie que vous m'offrez, quoique fondée, ſi je ne me trompe, ſur un principe qui n'a rien de bien agréable, ni dont je puiſſe convenir. La fin de votre billet eſt d'une injuſtice extrême: je n'y puis faire d'autre réponſe que celle-ci :

Et Phedre dans ſon cœur me rend plus de juſtice.

Je ſuis auſſi touchée de votre derniere bonté, que ſi je n'y étois pas accoutumée. J'ai appris des choſes qu'il eſt bon que je vous diſe, & que je ne puis écrire.

LETTRE XXXV.

JE viens d'éprouver tout à l'heure l'eſpece de crainte qu'on a pour les gens qu'on aime : vous aviez envie d'être ſeule, & je n'ai oſé vous dire que j'aurois été bien-aiſe de vous parler un moment. J'ai donc recours à ma reſſource ordinaire, pour vous rappeller une converſation que j'ai eue avec vous dans la forêt de Fontainebleau. Je vous y dis, ma chere tante, que je n'avois d'autre vue en ce pays-ci pour moi, que celle d'y jouir de votre commerce, mais que j'y avois une extrême paſſion d'y attacher mon fils auprès de Monſieur le Dauphin, ce qui ſeroit très-important pour lui, ſoit que je le marie, ou ne le marie pas ſi-tôt. Si Monſieur de Caylus vivoit, il ſeroit encore menin ;

grace, qui, comme vous ſçavez, ne lui avoit été accordée que par vous & pour moi : mon fils a les mêmes raiſons, & n'a pas les mêmes ſujets d'excluſion. Si le Roi ne rend pas à Monſieur d'Antin une place dont il s'étoit défait, & qu'il n'y ait perſonne dans la famille pour qui il la demande, croyez-vous, ma chere tante, que j'y puiſſe penſer & que j'aye quelques démarches à faire ? ou croyez-vous qu'il faille attendre que mon fils ſoit un peu plus connu ? Je vous expoſe mes penſées aſſez mal digérées, parce que je ſçais que je ne hazarde rien avec vous : mais ſurement après vos bonnes graces, il n'y a rien que je ſouhaite plus paſſionnément, que de voir mon fils attaché à Monſieur le Dauphin.

Le Roi va tirer. Madame la Dauphine ſe porte aſſez bien : j'ai été ſçavoir de ſes nouvelles : elle m'a fait l'honneur de me faire entrer ; & je puis vous aſſurer, ce que vous croirez ſans peine, qu'il n'y a rien de plus fleuri que ſon teint ; je crois qu'elle alloit ſe remettre au lit, elle compte pourtant vous aller voir. Madame de Villacerf s'eſt évanouie véritablement en entrant dans ſa chambre : j'y étois encore : l'émotion de cet accident, jointe à la foibleſſe de ſes jambes, m'a preſque invitée à en faire autant. Vous aurez ce qui fait le plaiſir de votre jeu : je n'ai oſé convier Madame d'O, nous aurons Madame d'Elbœuf.

LETTRE XXXVI.

IL eſt vrai qu'on ne ſauroit trop prendre garde devant qui on parle, ni trop peu parler. Mais je ſuis affligée de tout ce qui vous confirme dans la crainte que vous avez du monde ; un peu de ſociété vous eſt néceſſaire. On eſt bien à plaindre de voir au travers d'un nuage, ſur-tout quand il eſt auſſi aiſé de l'ôter ! Il me ſera aiſé de vous obéir à l'égard de Madame d'Hauſſy. Sa douceur, & l'envie qu'elle a d'acquérir du mérite, donnent une grande facilité & un grand courage pour les avis : elle me paroît lire avec plaiſir des livres de piété ; je ne m'incommode en façon du monde pour elle : elle eſt ſouvent dans ma chambre, comme n'y étant pas pour moi. Soyez aſſurée de ma protection à la Chancellerie, & que je ſeconderai de mon mieux les grandes vues que vous avez à la Cour ; il eſt bien vrai qu'elles ſont grandes, & que je ſerois bienheureuſe, en les ſecondant, de les imiter dans leur perfection.

L'adieu eſt bien long juſqu'à demain : n'y a-t-il point de Chancelier en robe courte, qui me ſoit favorable ? Croyez-vous, ma chere tante, que l'impatience que j'ai toujours de vous voir ne ſoit pas redoublée par ce que vous avez eu la bonté de m'écrire ? Si les moindres choſes qui

me viennent de vous me vont au cœur, jugez de l'effet de votre derniere lettre. Je n'avois garde de parler de ce qui regarde Monſieur & Madame Deſmarets ; j'eſpere que vous ſerez de plus en plus, perſuadée que je ſçais me taire. Madame de Remiremont m'a priée de ſçavoir de vous, ſi vous n'auriez point à St Cir quelques Demoiſelles, qui, ne voulant point être Religieuſes, & ne pouvant ſe marier, voudroient quelques prébendes de Remiremont : elle ſeroit ravie d'en avoir, vous ſçavez qu'il faut les preuves des meres.

LETTRE XXXVII.

MADAME DE CAYLUS.

1712.

POUR cette fois le ballot eſt arrivé, le Roi eſt au Conſeil, profitez de votre ſolitude : nous irons l'interrompre, dès qu'il nous ſera permis.

MADAME DE DANGEAU.

M. Ducas, qui ſe porte bien avec ſes lingots, nous ouvrira les portes, à ce que je penſe.

MADAME DE CAYLUS.

Le ballot eſt chez vous à la Ville. Mais M. de Torci n'y étoit plus : nous allons lui écrire.

MADAME DE DANGEAU.

On le mettra dans le traité de paix : là, là, vous voilà interrompue dans votre ſolitude, & c'eſt tout ce que je veux.

MADAME DE MAINTENON.

Je ſuis pluſqu'interrompue, je ſuis inquiéte : pourquoi un Conſeil ? Seroit-il arrivé des nouvelles ? Je ne puis croire qu'elles ſoient mauvaiſes : vous êtes de ſi belle humeur !

MADAME DE DANGEAU.

On n'a pu achever le Conſeil : il n'y a rien de mauvais. Il me ſemble que vous devriez ſçavoir que M. Ducas eſt en ſureté : il eſt à la Martinique.

MADAME DE CAYLUS.

Ecrivez encore quelque choſe, ou tout au moins renvoyez ces quatre belles lignes, pour que nous ne les perdions pas, quelque honte qu'elles nous faſſent.

MADAME DE MAINTENON.

Voulez-vous de mon dîné ?

MADAME DE DANGEAU.

En pouvez-vous douter, quand ce ne ſeroit que pour ne pas vouloir du nôtre ? Je vous promets de n'avoir pas tout mon eſprit dans mon eſtomac.

LETTRE XXXVIII.

SOYEZ en repos, ma chere tante, ſur le perſonnage que je vous ferai faire. Je ſuis auſſi délicate que vous-même, & beaucoup plus que je ne le ſerois pour moi. J'aime bien Madame de Dangeau: mais ſi je ne voyois qu'elle trouve ſon plaiſir avec vous, ſi je ſoupçonnois qu'il y entrât de la complaiſance, des égards, de la conſidération, autre choſe enfin que la véritable amitié & le goût perſonnel, je ne vous la propoſerois pas. Elle ſera avec ſa famille juſqu'à la promenade, c'en eſt autant qu'il lui en faut: ſa véritable récréation eſt d'être avec vous. Sçavez-vous, ma cher tante, qu'en vous abyſmant, c'eſt nous jetter, nous autres, dans un puits? Avec Madame Voiſin! miſéricorde! Vous me faites tranſir: nous y dînerons demain: elle l'accepte avec plaiſir, nous mande-t-elle, & c'eſt bien fait de lui donner le pas: j'irai un peu fourrer-là mon nez pour la compagnie. Je reviens aux perſonnages: vous faites celui que vous avez toute votre vie fait, le ſeul qui vous convienne, celui de ravir & de charmer, au moins nous autres, & tous ceux qui ne ſe ſoucient que de ce qui s'écrit dans la gazette. Vous êtes-vous ſouvenue de Sainte Marthe ma patrone? J'ai reçu un bouquet de Mademoiſelle d'Au-

male ; mais je voudrois vos prieres & les ſiennes. Eſt-ce la grande ſolitude aujourd'hui, ou une ſolitude mitigée ? Le temps s'écoule, & je n'entens parler de rien. Je crains.....

Les gens qui n'ont qu'une affaire, ſont dangereux : & quand l'oiſiveté s'y joint, c'eſt encore pis ; ces réflexions ne m'empêchent pas de revenir à la mienne. Que les autres vous ſoient inſupportables, je vous le paſſe : mais que vous le ſoyez aux autres, voila ce que je ne puis ſupporter. Eſt-il poſſible, après les nouvelles d'hier, celles d'hier au ſoir, & ce que vous a dit votre petit doigt ce matin, que vous ayez des penſées ſi noires & ſi injuſtes ?

REPONSE.

CE n'eſt ni chagrin, ni humilité qui me fait refuſer Madame d'O : c'eſt une perſuaſion bien fondée que les Dames ſe divertiſſent mieux chez elles que chez moi, ce qui eſt très-raiſonnable. Il n'en eſt pas de même de vous, ma chere niece : je voudrois vous avoir : & il eſt cruel qu'un plancher ſoit aſſez fort pour nous ſéparer, & pas ſuffiſant pour empêcher le bruit. J'ai emporté ce matin les clefs de ma chambre dans ma poche pour vous ſauver de Janneton. Si M. Boudin nous permet demain la meſſe, j'y conſens, à condition que vous ne ſortirez pas de la niche : ne bouffez pas tant qu'à l'ordinaire, afin de pouvoir vous

mettre un moment à genoux, & qu'on vous place comme moi au bas de l'Egliſe ; il faut enſuite vous mettre au lit & nous attendre ſur les trois heures. J'ai paſſé une douce journée avec Mademoiſelle d'Aumale. J'ai eu une heure quatre petites filles d'Avon : la plus grande, qui m'a paru la plus ignorante, nous a dit, qu'au long de la journée elle offre ſon travail & ſes peines à Dieu : n'eſt-ce pas-là être bien avancée ? Monſieur le Chancelier eſt avec le Roi ; mais ce ſont gens où il y a peu de ſureté : ils en ont peut-être pour trois heures, & ſe ſépareront peut-être dans une demi-heure : ce ſont ces incertitudes-là qui me tuent. Ce ſeroit une fin bienheureuſe de vous dire qu'il n'y en aura jamais dans l'amitié que j'ai pour vous : ce qui ſe rapporteroit, & à l'incertitude & à la fin : mais on n'y fait plus tant de façon, & pour finir à la mode, j'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE XXXIX.

ON me dit, en ce moment, que le Roi va chez vous à cinq heures, qu'il a travaillé avec ſon Miniſtre. Ainſi nous ſommes ſans eſpérances. Cependant comme on ne s'en défait pas aiſément, je vous donne avis que je ſuis chez moi, que je n'en partirai point, parce qu'une agréable ſympathie m'a donné un mal auquel vous

êtes encore moins ſujette que moi. Il eſt temps de renouveller les fonds. Mais ſans reproche nous avons bien joué, & bien perdu pour cent francs: ainſi ne craignez pas que je vous en redemande ſi-tôt. Je ne ſçais du tout quels beaux yeux vous ont ſi fort éblouie. Il n'en eſt guere qui faſſent tant d'effet. En gardant le lit, je me ſuis préſervée du froid, & préparée à la grande journée de demain : celle d'aujourd'hui m'a paru triſte. Et, en vérité, je n'en trouve de bonnes que celles où je *cabale*. Des pilules, que je pris hier au ſoir, & qui n'ont pas eu la complaiſance de faire leur effet de bonne heure, feront que vous n'aurez que les *cheres Dames*. Je ne leur porte point d'envie, car je ne ſuis point envieuſe de mon naturel. Mais je voudrois bien partager les plaiſirs de votre ſoirée, & être témoin de votre déconfiture. Vous voyez, Madame, que le préſent ne me fait pas oublier l'avenir, & que le plaiſir de vous voir aujourd'hui eſt déja paſſé, quoique je n'en aie pas encore joui.

Je vous ai envoyé un livre ſi fort à la hâte, que je n'ai pu vous avertir de paſſer la généalogie de l'auteur, & de lire ſur-tout les notes. J'eſpere qu'elles vous amuſeront : elles tiennent plus de place que tout le reſte du livre. Il eſt vrai que la Ducheſſe de Noailles a donné un peu de vie ; mais je ſentois qu'elle prenoit ſur la mienne : je me porte pourtant bien ce ſoir.

Je vous envoie ce livre, que l'Abbé Geneſt vouloit vous préſenter : je m'en ſuis chargée, pour vous épargner une révérence & un compliment dans quelque paſſage.

M. d'Harcourt n'eſt pas ſans eſpérances, que les affaires du Nord ne forcent l'Empereur à faire auſſi promptement la paix que vous le deſirez, mais qu'il faut toujours s'attendre qu'il réſiſtera le plus qu'il pourra. La Ducheſſe de Noailles vous prie de croire que l'Ambaſſadrice, à qui elle donne à ſouper, n'aura les entrées chez elle que long-temps après que vous en ſerez ſortie. Dans le temps que Mademoiſelle Leger eſt entrée, j'allois mettre la main à la plume. Un rayon de ſoleil, qui paroît aſſez mal à propos, me donnoit de belles penſées. Je ne verrai donc point mes chères Dames, diſois-je, & elles n'y gagneront rien : point de reſſource ! Il n'y a rien où ſe reprendre. Mademoiſelle Leger vous aura fait le détail de mon ſoulagement. Mais j'en aurois beſoin d'un autre. Qui ne vous voit pas, ne goute rien. J'ai donc un regret infini de ne pouvoir partager avec vous le dos de Monſieur Pelletier. Vous devriez bien envoyer chercher cette groſſe d'O. Pour moi, je ſuis très-contente que vous vous accommodiez des niaiſes, & je renonce au premier rolle. On ne ſauroit donc être tranquille un ſeul jour. Le moyen que je me repoſe ! vous avez donc la fievre. N'eſt-ce point aſſez que mon eſto-

mac me reproche ces vilaines aſperges ? Il faut que mon eſprit me les reproche auſſi : je ſuis dans les remors, dans la crainte, & bien peu d'eſpérance pour demain. Nous n'avions garde de ne pas vous ordonner de dîner demain avec nous. Et je ne vous conſeille pas de vous commettre à notre empire, quand vous ne voudrez pas nous voir. Nous en ſommes des plus affamées. Pour moi, je ſens que ma ſanté en a grand beſoin.

LETTRE XL.

J'AI vu dans ma chambre tout à la fois le plus grand des Princes, une Dauphine plus aimable que celle dont Madame de la Fayete ſçut faire un portrait ſi charmant, un Dauphin, l'effroi des Courtiſans & les délices du peuple, ma tante, & ma tante jouant au piquet pour m'amuſer, Madame de Dangeau : enfin que me manquoit-il ? & que me reſte-t-il, que le ſouvenir de ma gloire & de mes plaiſirs paſſés ?

Notre affaire n'eſt pas faite : mais nous eſpérons qu'elle ſe fera. Il y a quelque apparence que Madame la Ducheſſe de Berri n'aura pas le ſou, qu'elle parlera à Monſieur le Duc de Berri, que Madame de Pompadour arrivera avec cette éloquence qui charme Monſieur Fagon, & que Madame de la Vieuville ſera dans nos intérêts.

Voilà où nous en ſommes. Je n'ai ni vos inquiétudes, ni votre courage.

LETTRE XLI.

1714.

L'Affaire de Madame de Gouvernet eſt bien traverſée : le compte que je vous en veux rendre, n'eſt que pour continuer à vous en inſtruire, comme je le ferois dans une converſation.

Monſieur de Torcy a rendu la lettre de Madame de Gouvernet la grande-mere, & a fait au Roi la recommendation de la Reine d'Angleterre. Le Roi a répondu qu'il avoit entendu parler différemment de cette affaire par Monſieur Voiſin & par Monſieur Deſmarets, mais qu'il falloit qu'il la rapportât au Conſeil d'Etat. Cet incident eſt fortmauvais pour nous, parce que nous aurons contre nous Monſieur le Chancelier & Monſieur Deſmarets ; ce dernier par un Banquier de Lyon à qui Madame de Virville a marié ſa fille : ce Banquier eſt riche & dans les affaires, homme d'eſprit & de reſſource, & très-bien avec le Controlleur-général, qui pourtant n'auroit naturellement rien à voir dans cette affaire. Il n'eſt queſtion que d'obtenir, ou d'empêcher que le Roi ne faſſe pour cette ſucceſſion ce qu'il a fait à la mort de l'autre Monſieur Hervart, dont vous vous ſou-

venez bien, puiſque vous l'obtintes du Roi. Nous en avons le brevet, que j'ai fait voir à Monſieur Voiſin : les mêmes raiſons ſubſiſtent : & la conjoncture eſt plus favorable par la conſidération de la Reine d'Angleterre & par les malheurs de Madame de Gouvernet, qui n'a plus que cette reſſource, & qui, comme vous ſçavez, n'eſt pas moins digne d'eſtime que de pitié.

La grace que Madame de Gouvernet demande au Roi, ne la favoriſe en rien perſonnellement : puiſqu'aucun des effets de la ſucceſſion de ſon frere ne doivent ſortir du Royaume. Elle la met ſeulement en état de rendre juſtice à ſa famille, & de faire un partage conforme aux loix, à l'ordre naturel, & aux uſages reçus parmi des gens de cette condition : ce qui par un cas particulier, & qui demande une attention digne de la bonté & de la juſtice de Sa Majeſté, ne ſe pourroit plus eſpérer, ſi Madame de Gouvernet étoit jugée morte civilement, ſa repréſentation n'ayant point de lieu dans la coutume où les biens du ſieur d'Hervart ſont ſitués. Madame de Gouvernet ſa ſœur n'héritant point, cette grande ſucceſſion paſſe tout entiere à l'Abbé de Gouvernet & à Madame de Virville ſa ſœur, Monſieur le Marquis de Gouvernet étant mort, il y a pluſieurs années. La Marquiſe de Gouvernet, qui eſt à Londres, diſpoſera de ſon bien, ſelon ou con-

tre les loix. Si c'eſt ſelon les loix, le Roi, qui ne veut que la juſtice, la verra ſatisfaite : ſi c'eſt contre, tout ce que Madame de Gouvernet aura fait deviendra nul.

LETTRE XLII.

Zephir eſt arrivé tantôt avec une ſi grande quantité d'oranges, qu'il en gémiſſoit ſous le poids : mais je n'ai pu y donner, en ce moment-là, toute l'attention que j'aurois voulu. Monſieur de Contade étoit dans ma chambre : & vous croyez bien que j'avois quelques queſtions à lui faire : Je lui en ai fait ſur Monſieur le Duc, dont il m'a dit beaucoup de bien, il ne ſçavoit rien des lettres, ni interceptées, ni reçues, ni écrites : & ce n'eſt qu'ici qu'il l'a appris. Il m'a dit auſſi beaucoup de bien du Comte de Mailly, ſans que je lui en parlaſſe : de mon fils, il n'avoit garde de m'en dire du mal. A Monſieur de Contade a ſuccédé M. le Ml. d'Harcourt, qui m'a propoſé de faire apporter ſon dîné : j'y ai conſenti : un inſtant après Madame la Ducheſſe de Guiche lui a envoyé demander la ſoupe : je me ſuis trouvée tout à coup dînant en très-grande compagnie, mais la fin du dîné du Roi m'a tirée d'intrigue. Je ſuis ſeule, & je reviens auſſi-tôt à l'envie que je porte à Fanchon : mais Monſieur Thibault, homme très-

conſidérable dans mes affaires, entre dans ma chambre avec une liaſſe de papiers à faire trembler. Vous quitter pour lui eſt une action ſi héroïque, qu'elle demande récompenſe. Un peu de piquet ce ſoir, pendant le travail de Monſieur Voiſin, me paroît néceſſaire à toute la *Cabale*. Je ne ſçais pourtant, ſi M^e de Dangeau ne voudra pas ſe repoſer: mais je fais ſi bien ſans elle, que ſi vous donniez tant ſoit peu moins à vos paſſions, vous en ſeriez bien aiſe. Puiſque j'ai la plume à la main, il faut que je vous écrive une choſe que je ne trouverois peut-être de long-temps à vous dire. Eſt-il vrai que notre ami Monſieur le Gendre a une mauvaiſe affaire ſur le corps? qu'il court riſque d'être révoqué? J'en ſerois vraiment bien fâchée: c'eſt le petit Bontemps qui me l'a dit. Adieu, ma chere tante, je vous quitte pour Monſieur Thibault: & en vérité, il ne vous vaut pas.

LETTRE XLIII.

1714.

LA Ducheſſe de Noailles ne ſçauroit encore ſortir aujourd'hui, moins pour ſon mal, que pour quelque choſe qu'on a mis à ſon pié, & ce quelque choſe n'eſt point un parfum. J'en ſuis bien aiſe, je vous l'avoue. J'aurai une raiſon indiſpenſable d'aller chez vous, ſur-tout après l'a-

larme de ce matin. Je me porte ſi bien, que ſi je ne craignois de vous déplaire, j'irois à l'inſtant vous dire tout ce que je ſçais. Le Roi n'ira-t-il chez vous qu'à trois heures ? De-là dépend ma ſortie pour éviter quelques pas de plus. Voyez combien je me ménage & vous obéis. Votre retraite eſt-elle ſimplement de repos pour éviter les importuns du Château ? Je vous envoie une lettre de M. de la Feuillade : il eſt pénétré de reconnoiſſance pour vous. Il n'a pas tort. Que je ſçache au moins de vos nouvelles.

RÉPONSE.

J'ai une médecine à prendre, à rendre, & beaucoup de lettres à écrire : je ſuis aſſez libre avec vous, pour n'y avoir nulle contrainte : mais je n'ai point aſſez de pouvoir ſur moi pour me livrer aux écrits ennuyeux, quand je ſuis à portée de vous entretenir: conſervez-vous donc pour ce ſoir, pendant la longue ſéance de Monſieur de Pontchartrain. Monſieur le Duc de la Feuillade eſt reconnoiſſant de peu de choſe : je voudrois de tout mon cœur qu'il fût content.

LETTRE XLIV.

IL y a pluſieurs jours que je garde cette lettre du pauvre Bonrepos pour vous la lire moi-même. Je m'imaginois que vous en ſeriez moins importunée, & qu'il ſeroit

plus court de retirer ſur le champ celle qu'il veut faire donner au Roi. Mais cette maniere d'abréger eſt comme la négligence de Madame de Coulanges. Je vous envoie donc mon paquet, qui ne vous eſt préſenté que pour que vous ſoyez informée, en cas que le Roi vous en parlât, & vous aurez la bonté de me renvoyer la lettre qui eſt pour lui. Puiſque la vertu nous manque, montrons lui que nous ſçavons nous en paſſer : adonnons-nous ſans ſcrupule au libertinage. Je ſçais ce que l'Académie dira du mot *acoquinée* : mais j'en ſens, moi, toute l'énergie avec vous. La Ducheſſe de Noailles veut bien vous donner à dîner demain. Il ne fumera point dans mon cabinet. J'imagine que votre journée pourra être aſſez douce, la matinée tranquille, le dîné raiſonnable, & le piquet charmant. Et comme un de vos grands plaiſirs eſt d'en faire à ceux qui en manquent, & à ceux que vous aimez, je vous annonce les niaiſes & les amies fort contentes de la diſtribution de cette journée.

LETTRE XLV.

JE n'ai point été chez vous, ma chere tante, parce que le nez prié * eſt encore à naître. Je ne me ſuis point propoſée, parce que le nez propoſé eſt né en ma

* *Le nez prié.* Les gens qui ſont de tout.

perſonne pour vous. Je goute le repos & la ſolitude, fort aiſe de trouver qu'elle me plaît. Je m'en vais faire au Pere le Tellier une viſite, que je médite depuis long-temps. Je jouerai la comédie ce ſoir avec plaiſir. Quoi ? la comédie ? Monſieur Voiſin, Monſieur Deſmarets ne vous donneront pas la moindre envie de jouer au piquet ? N'aurez-vous nul égard à tout l'argent que vous me gagnâtes hier ? Je ſuis piquée au vif. Vous m'avez inſultée dans ma perte, & vous m'y laiſſez ſans aucun égard. La demie eſt ſonnée : Monſieur Voiſin eſt paſſé, il y a long-temps, & je n'ai plus d'eſpérance.

LETTRE LXVI.

1714.

IL y auroit bien des charges vacantes & bien des charges données, avant que je puſſe vous joindre. J'ai pourtant un ami qui veut que je vous parle : c'eſt Monſieur d'Huxelles. Sçachez donc que s'il ne demande pas d'être Capitaine des Gardes, ſon allure, qui n'eſt pas leſte, & les cinq cens mille francs qu'il faut donner, mettent un frein à la paſſion qu'il a toujours eue d'avoir une charge, qui l'attachât auprès de la perſonne du Roi. Si pourtant Sa Majeſté lui faiſoit l'honneur de penſer à lui, je crois qu'il trouveroit de l'argent, & des jambes, au moins pour trois

mois dans l'année. Je vous écris, Madame, dans l'eſpérance de recevoir la récompenſe du ſacrifice que je vous fis hier de ce dîné du Roi. J'attens dans mon lit le myſterieux *Leger* : j'ai de l'effilé à ma tête pour enſeigne de mes deſirs.

Le repos, le ſilence & le chaud vous ſont néceſſaires : mais il eſt pourtant triſte de n'avoir que la ſeule Fanchon : que ne puis-je me gliſſer ſous ſa forme, pendant l'abſence du dos de Monſieur de Pontchartrain ! je bavarderois, je lirois : mais je ne vous dirois rien du chagrin de Monſieur le Duc, parce que je n'en ſçais rien. Selon que les viſites rendront, je vous écrirai, puiſqu'au moins cette maniere de pénétrer juſqu'à vous eſt ſans inconvénient.

Vous devriez bien me permettre de vous envoyer Madame d'O, pendant que Monſieur Voiſin travaillera avec le Roi : je ſerois de moitié avec vous, & ſerois ravie de ſentir que je joue. Je ſuis inquiéte de votre état, ma chere tante : vous n'étiez pas bien hier au ſoir.

LETTRE XLVII.

1714.

VOilà un jour qui reſſemble bien à ceux, où je ne dois pas avoir l'honneur de vous voir : on ne voit goutte dans ma chambre, & j'y ſuis au coin de mon

feu, après avoir dîné avec Madame de Dangeau, que vous pouvez voir préſentement ſans danger ; elle convient qu'il n'y a que le premier aſpect qui étonne, & que l'événement d'hier ne nuit à perſonne : il n'y en a de plus aucune dont elle ſe ſoucie : & elle aime aſſez perſonnellement Monſieur du Maine. Il eſt bien ſimple, s'il croit que Madame la Ducheſſe eſt bien aiſe : je ſçais qu'il s'en faut de beaucoup, & qu'elle croit que c'eſt diminuer le rang de ſes enfans, que d'y en aſſocier d'autres : voilà tout ce que je ſçais.

Cent francs que vous gagnâtes hier au ſoir, ne pourront-ils point mettre quelque ſel dans votre piquet ? Je puis vous aſſurer du moins, que Madame Voiſin en trouve la doſe ſuffiſante. Quoi qu'il en ſoit, vous ne ferez pas mal d'augmenter un peu la compagnie. La pauvre groſſe d'O fit hier la roue autour de votre niche, juſqu'au moment de la concluſion : Madame Voiſin ne voulut point tourner la tête derriere elle, pour n'être obligée à aucune civilité : il faudra la voir aujourd'hui : Madame Deſmarets fit hier une action héroïque, mais vous feindrez de l'ignorer. Madame Voiſin profita ſi peu de la leçon que contenoit votre billet, & que ma groſſe tête avoit jugé devoir faire un effet ſi merveilleux, qu'ayant prié Madame Deſmarets, Madame de Roquelaure, tout ce que la France a de plus bril-

lant, elle contre-manda tout, ſans autre cérémonie, pour venir dîner avec vous. Cependant Madame Deſmarets l'envoya prier le ſoir de venir ſouper avec nous: on y vint: on y fut reçu à merveille, & on perdit vingt écus, que nous partageâmes, Madame de Dangeau & moi, en vérité, comme des pauvres. Adieu, ma chere tante: je vous ſuivrois, la mort entre les dents.

LETTRE XLVIII.

QUE dites-vous, ma chere tante, de la nouvelle qui vient d'arriver d'Eſpagne? Un coup auſſi hardi de la part de la Reine ne fait-il pas trembler? & la deſtinée de Madame des Urſins ne fournit-elle pas de grands ſujets de méditation? Monſieur de Cambrai eſt très-mal: je ſuis aſſurée qu'on prie bien Dieu pour lui à Saint Cir, & que vous ne vous y oubliez pas. Je ne voudrois pas une autre charge à la Cour, ſi les plaiſirs ſe ſoumettoient comme ils le devroient, au titre de ma charge. Comme nous avons appris d'un bon Auteur, que tout eſt ſuppoſition, je ſuppoſe que vous vous divertirez demain. Madame Voiſin m'a fait dire fiérement que vous le lui aviez déjà mandé, & que vous n'étiez pas en peine de ſa réponſe ſur une ſemblable queſtion. Madame de Dangeau ſera revenuë ce ſoir, & pour votre jeu ſi

vous le voulez. Pour moi je ſuis toujours à votre ſervice ou à votre refus, également contente, pourvu que vous le ſoyez & que vous ne me traitiez pas en Néron.

LETTRE XLIX.

L'Etat, où vous êtes ſur le Roi, eſt préciſément celui où je me trouve chez moi : mais après tout, ma chere tante, tenons-nous-en à ce que vous voyez, & jouiſſons même de ce que tout le monde convient qu'il eſt beaucoup mieux aujourd'hui. Je ne manquerai pas de vous mander tout ce que j'apprendrai, puiſque vous me l'ordonnez. Je regardois comme un crime d'aller vous entretenir de choſes triſtes : c'eſt ce qui me retenoit la main : les gaies ne viennent point à mon eſprit. Je ſuis dans un état aſſez naturel, & j'eſpere véritablement que je n'aurai que ce qu'il faut.

Monſieur Boudin a vu dîner le Roi, & lui trouve l'air moins abbatu, & en tout, aſſez bien. Le Cardinal de Rohan eut hier une converſation avec le Procureur-Général, qui mériteroit de vous être rendue : ils ne ſe perſuaderent ni l'un ni l'autre : mais cependant le Procureur-Général parut réſolu de faire des efforts auprès du Cardinal de Noailles : s'il eſt ſincere, on pourroit eſpérer plus de lui,

que de qui que ce ſoit : il eſt bien cruel de voir que ces gens-là mettent le Roi dans l'état où nous le voyons, & ayent en même-temps l'inſolence de dire que ce ſont les autres !

LETTRE L.

De Madame de Maintenon.

JE me ſuis fait apporter ce matin (car je me hâte de me dépouiller, de peur qu'on ne me dépouille bientôt une quantité prodigieuſe de robes que j'ai diſtribuées. Je vous envoie ce qu'il y avoit de plus précieux : la palatine d'hermine eſt très-chaude & très-incommode, parce qu'elle tourne toujours : les mitaines ſont trop étroites pour un bras ſi court : les couvre-pieds ſont fort raiſonnables, & je n'ai aucun mal à en dire. Je m'en vais à St Cir : je compte de revenir chez Madame la Ducheſſe de Lude : après cela, je viendrai attendre le piquet, pendant que Monſieur de Ponchartrain travaillera avec le Roi. Bon jour, la petite niece, voilà des oranges, des livres, & l'on a dû vous porter des faiſans ; ſi je pouvois vous faire des préſens plus ſolides, je le ferois d'auſſi bon cœur.

Réponse.

Je ne ſçais de quel côté me tourner, pour louer, pour admirer, pour me réjouir : je n'ai

jamais vu tant de choſes enſemble, ni rien de ſi aimable: que vos préſens ſont rares! mais que vous vous entendez bien à en faire! la lettre me tranſporte: la ſolidité de Dubois a beau me rappeller à la chaleur de la palatine, à l'utilité des mitaines, aux boutons d'or, aux plus belles toilettes: le billet m'enchante, & il faut l'avoir lu plus d'un jour pour donner attention à tout le reſte: les *belles annales* que vous vous êtes fait apporter ce matin! la ſolidité ne ſe trouve pas moins dans vos préſens que l'agréable, & tout eſt pour moi renfermé dans votre ſouvenir.

Le dîné, que je vais faire, me peſe trop, & mes regrets pour celui que je perds ſont trop cuiſans, pour ne vous en pas dire un mot: je crois même que vous auriez une élégie, ſi je ſçavois faire de bons vers: mon eſtomac eſt débile & ſouffreteux: je n'ai point dormi: j'ai un viſage, vous ſçavez à quoi faire contre; cependant il faudra être gaillarde & avoir le mot pour l'étranger. Dès que je ſerai quitte du *Ragoſqui*, j'écrie ſon nom à la Françoiſe, j'irai chez vous, attendre, avec mon ouvrage, ou avec un livre, la récompenſe de ma docilité: & je vous avertis que je ne prendrai jamais pour moi ce que vous dîtes hier, qu'il falloit ne vous compter pour rien: vous ne voudriez pas payer la plus belle action de ma vie par une injuſtice auſſi dure que celle-là.

LETTRE LI.

1715.

JE ne ſçais, ſi c'eſt ſympathie, du moins je m'en flatte : mais en liſant ce funeſte billet, qui m'apprend vos coliques & vos tranchées, j'ai été ſaiſie de tranchées & de coliques, qui m'ont fait ſortir de l'Egliſe. Je ſuis ſoulagée, & je le ſerois bien autrement, ſi c'étoit un ſigne que vous l'êtes auſſi. Votre billet a dequoi mettre le trouble dans toute une ame, ſenſible, comme je le ſuis, à l'oppreſſion où vous tient le genre humain. Vous ſerez au moins ſoulagée de la part de Monſieur d'Heudicour, dont les propoſitions ſont très-déraiſonnables, Valincour le lui dira : comme il eſt fort de mes amis, & que je ne puis ſouffrir qu'il ſoit Janſéniſte, je l'ai joint avec le Cardinal de Rohan, pour qu'il approfondît toute cette inique cabale : je puis bien vous répondre, qu'il revient tous les jours de la grande opinion qu'il avoit du Cardinal de Noailles, & que ſes procédés lui déplaiſent beaucoup.

L'agonie du Curé de St Sulpice me trouble infiniment : je regrette la perte que vous faites en lui, celle de l'Egliſe, & la mienne : nous ne ſçaurions être un ſeul jour ſans peine. Dans le deſſein que vous aviez hier de vous faire lire quelque choſe qui vous amuſât, je crus ne pouvoir trop

vous éloigner de ce ſiecle-ci, tant par l'antiquité que pour les mœurs ; mais je fus jalouſe de mes philoſophes : je me couchai pourtant avec la même obéiſſance, que je me laiſſai, l'autre jour, arranger & mettre à mon aiſe par la main du monde qui m'eſt la plus chère & la plus reſpectable : comment eſt-il poſſible que cette obéiſſance ne vous faſſe pas voir que je ſuis née pour St Cir ? Le pauvre Sainte Maure eſt enchanté de vous, & ſa reconnoiſſance n'a pas tardé à venir juſqu'à moi. M. le Duc d'Orléans, Madame ſa femme, & Madame Sforce allerent à l'*Etoile*, il y a trois jours : on ne voulut point de Madame de Caſtres, qui dit avec ſon air doux, *Ils vont noyer dans le vin leur grande douleur.* Voilà de ces traits qui la font paſſer pour méchante, mais que je lui pardonne.

LETTRE LII.

JE garderai donc le lit, toute ma vie ! je ſuis mieux aujourd'hui, mais il faut faire un jour par docilité ce qu'on fait un autre par néceſſité : ce qui gagne inſenſiblement, ou très-ſenſiblement, pour parler comme Madame de Monteſpan, toute l'année. Je viens de recevoir une lettre de M. d'Auxerre, écrite en ſortant de l'aſſemblée, par laquelle il me mande que le Cardinal de Rohan a fait un diſcours,

dont il eſt très-content, & même touché. Je vous en donne avis, non pour vous faire la cour de mon beau-frere, mais par l'eſpérance que j'ai que l'impreſſion, qui a été faite ſur ſon eſprit, peut être la même dans les autres : Dieu le veuille, ma chere tante ! je l'eſpere de vos éloquentes prieres. Vraiment ! voilà un vilain tour que vous nous jouez ! & il y a une méchanceté horrible à nous le déclarer avec un tel ſang froid.

J'ai bien compris qu'il n'y avoit rien à faire à des avis auſſi incertains, quoique vraiſemblables. Mais il faut tout conſulter dans la place où vous êtes. Il eſt certain que nous rendrions un grand ſervice à l'état de faire vivre le Roi en l'amuſant. Mais ſans nous conduire par de ſi grandes vues, nous nous en rendrons un ſi grand à nous-mêmes, que nous nous y ſacrifierons tout entieres, ſans rien faire d'héroïque. Puiſque vous vous contentez de moi, vous n'aurez que moi. Mais ne craignez pas que j'abuſe toujours de cette modération. Il eſt aſſez bouffon de ſe quitter pour s'écrire.

LETTRE LIII.

1715.

NE faut-il pas être bien malheureuſe, pour que Madame de Champinelle, que je ne vois jamais, entre par une por-

te, tandis que vous paſſez par l'autre ? Vous m'avez déja refuſé deux fois, mais je ne me rebute point. Songez que le Roi n'eſt pas encore rentré, & qu'il doit travailler avec ſon Chancelier. Je ſuis aſſez repoſée : il y auroit charité à me vouloir. J'ai trouvé le Maréchal de Villeroi, fort ſérieux ſur cette incomparable Princeſſe. Pour moi, je vous avoue, quoique je ſois bien perſuadée qu'il n'y a pas une autre conduite à tenir que celle que vous conſervez, que je tremble d'un ſi grand changement. Une perſonne, qui a un tel pouvoir ſur elle, doit être un Ange ou un diable ; mais c'eſt un Ange.

Je ne ſçais, ſi vous ſçavez, que Madame d'Elbœuf avoit fort avancé le mariage de Monſieur de Gontault avec une fille du Chancelier, & qu'on le rompit hier de haut en bas. Vous n'aurez pas de peine à deviner de quel côté eſt le haut : la plus haute nobleſſe eſt bien baſſe.

Si nous ſommes encore inquiétes, il vaut mieux l'être enſemble. Si je me préſente devant vous, me donnerez-vous le ſceptre d'or à baiſer ? Ne doutez point, que ce pauvre Bonrepos n'attendît une permiſſion de vous pour partir. Je vais lui écrire pour le faire ſouvenir d'une vérité, que ſon expérience doit lui avoir appriſe, que les ſorties ſont toujours libres dans ce pays-ci. Mais j'aſſaiſonnerai cette liberté de quelque amitié de votre part, à laquel-

le il eſt toujours très ſenſible. Que vous faites bien de vous repoſer ! Il me ſemble que j'en ai moins mal aux reins. Vous avez évité les Pelletiers, qui vouloient vous remercier : vous n'en auriez pas été quitte pour eux. Adieu, ma chere tante, vous êtes au repos, profitez-en le mieux que vous pourrez. Quand on fait, comme moi, ſon unique plaiſir de vous voir, il y a entre vous voir, & ne vous voir pas, une différence infinie.

RÉPONSE.

Bon jour, ma chere niece, je me porte bien, quoique j'aye mal dormi d'avoir trop mangé : je voudrois que vos excès d'hier vous laiſſaſſent la force d'en faire de pareils demain. Je crois ne pouvoir mieux reconnoître l'extrême bonté de nos cheres dames qu'en les refuſant, & en leur rendant la liberté, qui me paroît le ſouverain bien : le Roi les aſſujettit aſſez, ſans que je m'en mêle, & j'étois véritablement ſi laſſe des converſations de la journée, que je n'aſpirois qu'au repos. Si vous voyez Monſieur le Maréchal de Villeroi, tâchez de lui faire entendre raiſon ſur Madame de Berri : ne devons-nous pas tous entrer dans ce qui plaît au Roi ? Il veut une cour ; elle paroit en vouloir raſſembler une : n'en cherchons pas davantage, & attendons du temps l'effet du pouvoir qu'elle a ſur elle. Je trouve que c'eſt beaucoup,

beaucoup, s'il eſt vrai qu'elle ait éloigné cet homme ſans qu'on l'ait forcée : & cela me paroit ainſi. Il n'y aura encore rien ce ſoir, mais nous ſerons demain bien abandonnées au plaiſir. J'embraſſois Brindi * comme votre fils, & avec l'inclination que j'ai pour ſes ſemblables.

LETTRE LIV.

UNE petite grace, que le Roi m'a faite hier, m'inquiéte ſi fort, que je crois que je voudrois ne l'avoir pas reçue. Il y a deux mois ou environ, que j'eus avis qu'on avoit ſaiſi aux Invalides une grande quantité de mouſſeline, & que c'étoit une confiſcation à demander. J'en écrivis un mot à Monſieur Voiſin, qui me répondit, qu'il n'étoit pas temps d'en parler : depuis, je n'y ai pas penſé. Le Miniſtre, ſans m'en rien dire, en a parlé au Roi, qui m'a tout accordé : façon de ſervir ſes amis bien obligeante, cependant elle me met au déſeſpoir. Il a donc été queſtion de moi, ſans que je vous en aye avertie ! Je le vis hier tout le jour, ſans qu'il m'en ouvrît la bouche. Je vous dirai demain à quoi cette affaire ſe réduit : mais je voudrois l'abandonner entiérement, plutôt que d'avoir ſur le cœur le poids que j'y ai.

* C'étoit un payſan d'Avon, qu'elle catéchiſoit, dont elle avoit donné le nom, en badinant, au fils de Madame de Caylus.

RÉPONSE.

Je ne ſuis pas ſi délicate que vous, & je n'ai ſenti que de la joie, quand le Roi me dit hier au ſoir qu'il vous avoit donné dix mille francs ſur une confiſcation; qu'il deſtinoit auſſi quelque choſe pour moi, dont je ferai des aumônes. Je le remerciai en lui diſant, que ce ſecours venoit bien à propos pour envoyer à Barcelone : & quand mon rideau fut fermé, je fis pour plus de dix mille écus de projets, avec la réſolution de vous exhorter à ne pas dépenſer votre argent dans huit jours : car il me paroît que vous le jettez très-volontiers. Mon ſommeil en fut retardé bien long-temps, & il ne me paſſa point par l'eſprit que vous euſſiez dû m'avertir : je ne vis que de l'argent, & le plaiſir de le diſtribuer : faites de même, ma chere niece, & ne le mettez pas ſur une carte. Je ſuis encore très-abbatue. Monſieur Voiſin eſt un homme admirable.

LETTRE LV.

C'EST à l'heure qu'il eſt, que je vais faire des projets & des réſolutions ſenſées : mais hier, & cette nuit, je ne pouvois penſer à cet argent qu'avec amertume. Quoi ! diſois-je, je parle des affaires de tout le monde à ma tante, & je ne lui dis pas un mot d'une qui me regarde,

& qu'elle apprend par le Roi ! peu s'en fallut que je ne viſſe le procédé honnête de Monſieur Voiſin, que comme un aſſaſſinat. Enfin ne voyons donc plus que l'argent, que je ne mettrai point ſur une carte. Je vous le promets : il payera le voyage de mon fils, & me fera payer les avances de Monſieur Thibaut. Faudra-t-il que je remercie le Roi ? je crois qu'il faudroit prendre un temps où il n'y aura perſonne. Il n'eſt pas étonnant, mais bien fâcheux, que vous ſoyez encore ſi abbatue : l'Abbé de Lignerac m'a pourtant bien loué la bonté de votre viſage.

LETTRE LVI.

DE MADAME DE MAINTENON.

JE ſerois aſſurément très-aiſe de jouer avec vous ; mais en me le propoſant, vous m'envoyez une lettre à lire, qui eſt très-raiſonnablement longue : vous m'ordonnez en même temps d'écrire à M. d'Hudicour : tout cela ne prendra-t-il pas preſque tout mon temps ? Je ne ſuis pas deſtinée à vivre pour moi : je vais donc écrire à un homme, qui a une tête de bois, ſans nulle raiſon, & qui ſe ſoucie peu de mes ſollicitations. Je ſuis dans mon lit, aſſez laſſe de mon voyage, & l'eſprit rempli de ſujets triſtes. Monſieur Fagon m'aſſure que l'état où vous êtes aujourd'hui,

eſt une preuve convaincante que vous n'aviez beſoin que d'une évacuation : je fais ce que je puis pour le croire, car mes raiſonnemens m'affligeroient trop. Bon ſoir a ma chere niece, juſqu'à demain, à ſept heures. Monſieur le Chancelier ne fait que commencer ſon travail : il vient de dire au Roi tout ce que Monſieur le Cardinal de Rohan fait pour tirer d'affaire Monſieur le Cardinal de Noailles : & vous ſçavez ce que le parti en dit juſqu'ici : je ſuis bleſſée d'une telle injuſtice.

LETTRE LVII.

BON jour, ma chere niece, je crains bien que la nuit n'ait pas été fort tranquille. Je ne reviens point de la foibleſſe de notre Roi. Si vous, ou votre fils alliez mourir, vous ſeriez bien aiſe de votre détachement pour toutes les choſes du monde, & vous ne voulez pas vivre comme vous voudriez mourir ! Il n'a fait ſa déclaration qu'après trois ans de réflexions : on peut eſpérer qu'elle ſera ferme. Adieu, mon enfant.

LETTRE LVIII.

JE voudrois de tout mon cœur que vous vous portaſſiez auſſi bien que le Roi : il eſt dans ſon lit avec le plaiſir du repos, qui n'eſt pas peu de choſe, quand on a été

épuiſé de fatigue. J'ai conſulté Monſieur Fagon ſur votre état : il dit qu'il le trouve aſſez ſérieux, & qu'il demande un grand ménagement. Il ſeroit à deſirer, ſi vous êtes deſtinée à demeurer dans votre chambre, qu'elle fût un peu plus commode. Je ſuis conſolée d'une partie de Trianon rompue, puiſque vous n'y auriez pas été. J'irai demain à St Cir, & je compte d'être à quatre heures & demie chez vous : il faudroit m'attendre avec une belle partie de piquet, & que Madame Deſmarets en fût. Je demandai hier de vos nouvelles à Mademoiſelle Plantier : elle me confia, après mille agrémens, que vous preniez du quinquina. Vous voyez bien par ce billet, ma chere niece, que j'ai du loiſir. Monſieur de .... travaille avec le Roi : je ſuis dans une chambre enchantée, & je croirois l'être, ſi je ne ſentois un mal de tête, & une laſſitude qui m'avertit que je ſuis mortelle : mais j'apperçois un miroir qui me dit que je ſuis morte. Vous n'apprenez rien que vous n'ayez prévu : vous êtes Chrétienne, & il n'y a rien en tout cela qui offenſe Dieu : la réputation ſur le cœur eſt établie : imaginez-vous, que la peur lui fit prendre un tel parti. Où en ſeriez-vous ? la providence conduit tout. Je crois qu'il ne faut rien dire, mais le preſſer de venir ici, ſans contrarier ſon projet, diſant ſeulement qu'il eſt aſſez important pour le conſulter enſemble. Votre état, ma chere niece,

me ſerre le cœur, profitons de la contrainte où il faut vivre à la Cour, & de l'oubli de nous-mêmes.

LETTRE LIX.

DE MADAME DE CAYLUS.

CE n'eſt point une nouvelle indifférente pour vous, ma chere tante, d'apprendre que Monſieur le Cardinal d'Eſtrées m'a envoyé ce matin, le plus galamment du monde, dans une belle bourſe, 300 liv. que j'ai donnez auſſi-tôt à Madame de Conflans : cette penſion ſera payée, juſqu'au temps où la Ducheſſe d'Eſtrées aura laiſſé des logemens vacans à l'Abbaye. J'aurai, de plus, bientôt pareille ſomme d'un autre homme, dont je ſçais remuer les entrailles. Je vous vis partir, vous ſuivant du cœur & des yeux, ſans vous donner le moindre ſigne de mes regrets : tant nos Dames vous ſerroient de près ! La ſoirée me paroiſſoit ſi longue, à la ſuite d'une journée où il n'y avoit eu que de la langueur ! j'en fus moi-même ſi accablée, que de dépit je me couchai devant Madame d'Elbœuf. Il me ſembloit que je portois toutes vos peines ſur mon corps : du moins, il eſt bien certain qu'elles ſont toutes dans mon eſprit.

J'ai chargé Madame de Soubiſe du placet pour le Cardinal de Rohan, & je l'ai

piquée d'honneur : il faut nous ſervir de tout.

Il y a bien long-temps, ce ſemble, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, ni de vous écrire : je n'appelle pas, comme vous ſçavez, vous voir, que ce ne ſoit un peu plus ſeule. Je revins hier ſi ſagement chez moi, que je m'imaginois mériter de grandes louanges.

Je me ſuis acquitée de votre commiſſion pour le Cardinal : il défere très-naturellement, & point en courtiſan, à vos conſeils. Il ne parlera plus de cette affaire : il trouve que vous avez en cela, comme en tout, grande raiſon, & il ſeroit bien fâché de cauſer le moindre embarras au Roi. L'acharnement, qui eſt ici contre Madame des Urſins, eſt porté au-delà de tout ce que vous ſauriez imaginer. On fait ce qu'on peut pour me corrompre : car j'appellerois corruption infâme, de ſaiſir cette conjoncture pour paroître piquée de ce qu'elle n'a pas ſi bien fait en dernier lieu pour mon beau-frere, qui lui a d'ailleurs de l'obligation : peut-être même que l'affaire eſt toute différente de ce qu'on me l'a dite ; mais, quoi qu'il en ſoit, elle eſt malheureuſe : elle eſt mon ancienne amie, & je vous aſſure, ma chere tante, que vous ne lui avez rien avancé qui ne ſoit bien vrai : je la plains infiniment.

LETTRE LX.

DE MADAME DE MAINTENON.

EN envoyant cette lettre, ma chere niece, mandez qu'elle eſt écrite à la fin d'une fievre de trente heures, bien promenée pour chercher du repos. Rougiſſez d'être eſclave de la coutume, au point d'être démontée de ce que votre fils ne ſuit pas le train ordinaire, qui l'auroit ſurement dérangé. A quoi vous ſert tout l'eſprit que vous avez ? & pouvez-vous être déſeſpérée, quand ce jeune homme n'a rien à ſe reprocher ? Voyez-le, je vous prie, fuyant un jour de bataille, ou faiſant une friponnerie bien averée. Tout ſon tort eſt d'avoir trop de ſageſſe : plus je penſe à cette aventure, plus j'y trouve de ſujets de conſolation. Vous ne mépriſeriez pas les diſcours du peuple ! & qu'il eſt plus, que le courtiſan !

LETTRE LXI.

DE MAD. DE CAYLUS A Mlle D'AUMALE.

1715.

LA ſeule conſolation, Mademoiſelle, à laquelle je ſois aujourd'hui ſenſible, & que j'ai reçue depuis notre cruelle ſéparation, me vint hier par le mot que vous mites au bas de votre mémoire, & par la lettre de Madame de Glapion. Qu'il faut

être malheureuſe pour être conſolée ainſi ! Le ſujet de commiſſions eſt affreux : il me le paroît encore plus aujourd'hui, que dans le premier moment : j'ai ſenti pourtant quelque plaiſir de faire encore quelque choſe pour ma tante. Je n'oſe lui écrire : quand me permettra-t-elle de la voir, de l'entretenir, de pleurer avec elle ? Je ne chercherai point à diſſiper ſa trop juſte douleur par des nouvelles du monde : je n'en entens point qui ne me percent le cœur ; & je l'aime trop pour ne pas ménager ſa ſenſibilité. J'en entendrai moins au Luxembourg, où je compte aller ce ſoir : je quitte pourtant la perſonne de Madame de Dangeau avec beaucoup de regret. Dubois vous dira combien il eſt ſurprenant que ma ſanté ſe ſoutienne : tout ce que j'en veux, c'eſt qu'elle me permette d'aller à St Cir, dès que ma tante y conſentira : ſi vous entrevoyez, Mademoiſelle, un moment favorable pour le propoſer, levez bien, je vous en conjure, toutes les difficultés : je ne menerai point de femmes avec moi : je ne ſuis ni difficile ni incommode en rien : je partirai au premier attendriſſement : je vous remets mes intérêts les plus chers, & mes deſirs les plus vifs entre les mains : que j'aille voir de mes propres yeux ce miracle de ſainteté & de courage ! quel coup ! quelle chute ! & quelle fermeté !

LETTRE LXII.

A MADAME DE MAINTENON.

1715.

LEs nouvelles que j'ai de votre ſanté, ma chere tante, ſoutiennent la mienne. Une partie du miracle, qui s'opere en vous, rejaillit ſur moi : plus de colique, & ce qui l'a ſuivie eſt ſi peu de choſe, que je ne daigne pas m'en plaindre. Mon fils le Chevalier m'écrit de Perpignan qu'il n'eſt point parti pour l'Eſpagne: il conduira ſon Régiment à Montpellier, où il ſera réformé : il viendra ici, & ſa conduite me dira combien il eſt triſte d'être mere. J'attens auſſi mon mélancolique. J'ai de quoi ſouffrir & les loger parfaitement. Je ne vois preſque plus Madame de Dangeau, parce qu'elle ſe pique d'une belle paſſion pour ſon mari. Qand me permettrez-vous d'aller à St Cir ? je m'y traînerois de mon pié. Le concierge du Luxembourg vient de me dire enfin qu'on me laiſſe mon logement : je vais donc m'y arranger. J'ai trente louis à vous : à quel pauvre voulez-vous que je les donne ? car ſi vous êtes laſſe des hommes, vous ne l'êtes pas encore des malheureux.

LETTRE LXIII.

1715.

NOTRE Curé * a de grands ſoins de moi : c'eſt un ſaint Paſteur : je ſuis trop heureuſe d'être dans ſa paroiſſe : mon habitation eſt commode, jolie, ſolitaire, & ſi ſéparée, que je ne crois pas que je puiſſe jamais m'appercevoir du voiſinage, ſur-tout ſi l'on me laiſſe l'Abbé de Choiſi, dont le train & la perſonne ne reſſemblent à rien de ce qu'on voit dans ce nouveau monde. J'entens, dès le matin, le chant des coqs, & le ſon des cloches de pluſieurs petits couvens, qui invitent à prier Dieu. Depuis que je ſuis ici, je ne vois rien qui ne ſoit conforme à mes triſtes penſées. J'attens mes enfans avec une impatience mêlée de crainte. Ne vous verrai-je point, ma chere tante ? eſt-il auſſi triſte d'être niece, que d'être mere ?

LETTRE LXIV.

MONSIEUR d'Auxerre me rapporta hier au ſoir des nouvelles de St Cir, qui m'inquiétent : j'envoie ſçavoir, ma chere tante, comment vous avez paſſé la nuit. J'ai vu notre Curé : il eſt affamé de vous voir : il ſe tue, à force de travail :

* Languet de Gergy, Curé de St Sulpice.

je ne vois perſonne qui ne ſoit content de lui. Quelque choſe me reprit hier aſſez fort : j'ai dormi cette nuit, & le reſte eſt calmé. Les ouvriers ſont encore chez moi. J'entrai un moment dans mon petit jardin, il eſt à peu près grand comme deux fois votre petite chambre de St Cir : cependant il y a deux cabinets extrêmement couverts, des paliſſades, des chaſſelas, des legumes, des fleurs : aſſurément le terrein eſt employé : j'ai une écurie, que je n'embarraſſerai pas ſi tôt par mes équipages.

LETTRE LXV.

10. *Septembre.*

C'Est un délice que de ſe lever matin : je regarde par ma fenêtre tout mon empire, & je m'enorgueillis de voir ſous mes loix douze poules, un coq, huit pouſſins, une cave que je traduis en laiterie, une vache qui paît à l'entrée du grand jardin par une tolérance qui ne ſera pas de longue durée : je n'oſe prier Madame de Berri de ſouffrir ma vache : hélas ! c'eſt bien aſſez qu'elle me ſouffre ! je verrai pourtant ce que produira la protection de Madame de Clermont, ſous laquelle je me mettrai. Je prierai, dans les termes que vous me preſcrivez, qu'on m'envoie d'Avon, ou votre favorite, ou ma pauvre petite Moucheux. Mon Brindi, (*Monſieur*

le Comte de Caylus) eſt arrivé, plus grand, plus noir, plus rouge, que vous ne ſauriez l'imaginer : je ſuis bien contente des ſentimens qu'il m'a montrés : le pauvre enfant vouloit vous aller voir à St Cir : il croit qu'il n'y a qu'à ſe préſenter, & ne ſçait pas que chez vous la ſolitude eſt encore plus impénétrable que la Cour. La Ducheſſe de Noailles m'a mandé qu'elle me viendroit voir aujourd'hui : c'eſt pour la ſeconde fois : je lui dirai tout ce que vous m'écrivez pour la vraie niece : la fauſſe ne trouve pourtant guere plaiſant de voir ſes projets ſi reculés. La pauvre Barneval eſt ici, & pour huit jours ſeulement chez Madame de Brancas : paſſé ce temps, elle ne ſçait où donner de la tête : je voudrois bien la pouvoir prendre chez moi. Madame d'Elbœuf, Madame de Mailli, Madame de Pompadour, Meſdames de Remiremont & d'Eſpinoi, Monſieur le Maréchal d'Harcourt me demandent de vos nouvelles ; avec le même empreſſement que ſi vous étiez encore Reine de l'univers. Madame de Dangeau devoit vous écrire hier : nous nous rencontrâmes à la meſſe aux Carmes, où je vais par le jardin en chaiſe : ce qui ne durera, non plus que la liberté de ma vache, que juſqu'à l'arrivée de cette Ducheſſe. Bon jour, ma chere tante, louez un peu ma ſoumiſſion de ne pas envoyer tous les jours à St Cir.

RÉPONSE.

En quelque humeur qu'on ſoit, ma chere niece, on ſe deshabitue mal aiſément de ce qui plaît. Il me ſembloit que depuis long-temps je n'avois reçu de vos lettres. Je ſouhaite de tout mon cœur que votre hermitage au milieu de Paris vous donne autant de plaiſir que vous me le dites; mais je vous ſoupçonne quelquefois du deſſein de me diſſiper, quoique vous ſoyez bien rentrée dans vous-même & bien triſte. Je vous recommende Meſdemoiſelles de Conflans: n'ont-elles que leur logement? Voient-elles Monſieur le Curé de St Sulpice? La Ducheſſe du Lude leur donne 50 écus tous les ans: n'en pourroit-on tirer davantage? Remerciez bien, je vous conjure, toutes les Dames que vous me nommez: je ſuis très-ſenſible à leurs bontés. J'ai reçu la lettre de Madame de Dangeau plus agréable, plus aimable que vous ne le pouvez croire: je ſuis indigne d'y répondre. Si votre converſation eſt du ſtile de vos lettres, elle ne me feroit pas tant de mal que celle de mon pauvre Duc du Maine, dont j'ai été deux jours malade: du reſte, je me porte bien, je ſuis tranquille, & je vais dans les claſſes voir des enfans, que Madame de Dangeau admireroit bien. Je ne ſaurois croire que Madame la Ducheſſe de Berri vous refuſe de paſſer dans le jardin en chaiſe.

Outre le peu de vivacité que j'ai pour répondre à la jolie lettre de Madame de Dangeau, je ſuis bien aiſe de pouvoir dire encore quelque temps que je n'écris qu'à vous : & vous voyez même que ce n'eſt pas de ma main. Je prens part à la joie de notre amie de voir Monſieur de Dangeau augmenter dans la piété : c'eſt une bien grande conſolation pour elle, qui apparemment le verra mourir ſaintement : ſon cœur eſt trop bon pour ne pas eſpérer : elle eſt admirable de me dire qu'elle ſe ſouvient de mes diſcours : ſes actions, depuis qu'elle eſt au monde, ſont bien au-deſſus de tout ce que je puis dire, & vous ſçavez à quel point je l'eſtime ; mais je crains toujours qu'elle ne vous échappe, ſi elle perd Monſieur ſon mari, & qu'elle ne ſe mette dans un couvent où elle ſe ſouviendra de moi par les mécomptes qu'elle y trouvera. Il faut bien vous dire, avec cette charmante écriture, que je vous aime toutes deux bien tendrement.

LETTRE LXVI.

10. *Septembre* 1715.

JE vous conjure de ne point envoyer d'exprès ici ſur les petites fievres que vous me connoiſſez depuis ſi long-temps, & qui n'ont point de ſuite : vous ſçaurez ſouvent de mes nouvelles par vous-même, & vous en aurez toujours par Mon-

ſieur Mauduit, homme d'affaires des Dames de St Louis, qui n'eſt pas loin de chez vous. Je ne puis donc entrer jamais pour rien dans les ménagemens de votre ſanté ! Je vous ſçais bien mauvais gré de ce que vous ſortez toujours trop tôt : vous êtes trop bien inſtruite, pour douter que vos prieres dans votre lit ne ſoient auſſi agréables à Dieu qu'à l'Egliſe, quand il vous met hors détat d'y aller.

Je vis hier Monſieur le Curé de St Sulpice, qui eſt bien content de vous : je l'aſſurai de la ſincerité de votre converſion, & je n'y eus pas grande peine : il eſt perſuadé de votre droiture. J'approuve fort votre projet pour le ménage, & j'admire votre jardin. Mille amitiés à Madame de Dangeau : je comprens l'état de ſon mari : un attachement & une habitude de cinquante-cinq ans laiſſe un grand vuide dans la vie. Je viens à votre ſeconde lettre: vous avez raiſon de regarder mon cœur dans les préſens que je vous fais. J'ai bien cru que vous ſeriez bien aiſe de voir de mon écriture : je n'ai encore écrit à perſonne, & ce que je vous écrivis me mit en ſueur à être néceſſitée de changer de tout. Ne vous vantez pas de mes petits préſens, pour épargner votre couſine * : elle vint hier ici, & Mademoiſelle d'Aumale la refuſa, (*elle avoit reçu ordre de tout refuſer dans*

* Madame la Maréchale de Noailles.

ces premiers temps) elle tourna fort court, & je la crus en colere, mais j'en reçus le ſoir une lettre toute pleine de raiſon & d'amitié : dites-lui bien qu'après un tel exemple, perſonne ne peut plus ſe préſenter pour me voir : il faut que je me repoſe.

Je reprens ma lettre pour vous dire que je vous envoie deux petits coffres aſſez commodes ſur une toilette : ils vous ſeront précieux par le chiffre qui eſt deſſus. Je voudrois bien que la piété eût plus de part aux réſolutions du Comte de Caylus : les autres projets ſont ſujets au changement. Je ne puis plus tenir ma plume : je n'ai de mal que cette foibleſſe, mais c'en eſt un qui me réduit à ne rien faire : ce qui eſt un martyre pour moi. Vos lettres me font plaiſir. Madame d'O a envoyé ſçavoir de mes nouvelles : faites-lui mes remercimens : il n'y a qu'à envoyer chez vous, dites-le bien à nos cheres Dames.

LETTRE LXVII.

DE MADAME DE CAYLUS.

13. *Septembre* 1715.

VOUS voyez avec quelle ſoumiſſion je vous obéis, malgré l'impatience que j'avois de vous remercier, ma chere tante, de votre derniere & grande lettre : je ne me ſers que de la voie du pauvre Leger.

Ce qu'il vous en coute pour écrire, trouble bien le plaiſir que j'ai de voir de votre écriture : au nom de Dieu, ma chere tante, ne me donnez cette conſolation, que quand ce vous ſera à vous-même un amuſement. Je ne ſuis pas ſortie de mon lit depuis dimanche, je m'en trouve bien : tout eſt paſſé, ne ſoyez donc plus piquée contre moi : je ſerai très-raiſonnable à l'avenir. Vous pouvez, ma chere tante, être aſſurée que Monſieur le Curé de St Sulpice ſera de plus en plus perſuadé de ma ſincérité : & s'il étoit permis d'avoir en cela des vues humaines, je m'abandonnerois au plaiſir de montrer que ce n'étoit pas pour vous faire ma cour, quoiqu'à vous dire la vérité, j'étois ravie que mes ſentimens ſe trouvaſſent conformes aux vôtres. Il y a deux jours que je n'ai vu Madame de Dangeau, j'eſpere que le troiſieme ne ſe paſſera pas, ſans que nous parlions bien de vous. Je n'ai point encore entendu parler de ma couſine. Je me garderai bien de me vanter des préſens que vous avez la bonté de me faire : ces deux petits coffres me ſeront auſſi précieux que vous l'avez jugé : trop de raiſons les rendent tels.

La groſſe d'O étouffe chez elle : elle envoya ici en arrivant, & me manda qu'elle viendroit me voir le lendemain : cependant elle n'eſt pas venue. A coup ſur, quelque miſere l'en empêche, ou de ſa ſanté, ou de manque de caroſſe : je lui dirai que

vous vous ſouvenez d'elle, & je lui ferai plaiſir. Madame d'Eſpinoi & Madame de Remiremont ne ſe démentent point ſur les témoignages de leur amitié : je trouve en tout la vérité de vos conſeils, & combien vos jugemens ont de ſolidité.

Mon fils le Chevalier a pris la poſte pour revenir ; mais il s'eſt arrêté à Auxerre pour y attendre mes ordres : je lui ai mandé d'achever ſa courſe juſqu'ici : la vie que je mene l'ennuiera bientôt : dîner & ſouper tête-à-tête avec une mere malade & triſte, qui ſe retire de bonne heure, n'eſt guere ſoutenable à ſon âge ; mais je ferai de mon mieux : je n'ignore pas que c'eſt mon premier devoir : ſon frere viendra à mon ſecours.

Monſieur & Madame d'Aubigné ont de grands ſoins de moi : ce ne peut être que pour vous plaire.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter à cette longue lettre que mon logement eſt ſi écarté, que Madame de Berri vint, il y a deux jours, voir le Luxembourg, & je ne m'en apperçus pas : je ne le ſçus que quand elle fut partie : il y a un détour pour arriver chez moi, qui me charme : on croit entrer dans un village.

LETTRE LXVIII.

MON retour s'eſt auſſi bien paſſé qu'il ſe puiſſe, après vous avoir quittée : je trouvois ſeulement qu'on me

ramenoit beaucoup plus vite qu'on ne m'avoit amenée : tout ſentiment à part, je m'en porte a merveille, & je ſuis beaucoup plus vigoureuſe que vous ne croyez.

Je n'ai point trouvé de nouvelles en arrivant, & s'il y en a, Monſieur le Maréchal de Villeroi vous les dira. On dit que Monſieur de Louvigni eſt mieux. La journée ne ſe paſſera pas, ſans que je voye Madame de Dangeau. J'ai oublié ce que vous m'avez dit pour Monſieur de la Vrilliere & le nom du valet de chambre de M. le Cardinal : j'ai recherché ces deux choſes dans ma tête toute la nuit, ſans les pouvoir retrouver. J'ai reçu des nouvelles d'Eſpagne, par leſquelles on me mande que le Roi ſe porte bien. Il n'eſt plus queſtion du chapeau d'Alberoni : le Cardinal del Giudicé n'a pas ſi tort à Rome qu'on l'avoit cru.

Je viens d'avoir un meſſage de Madame de Dangeau, plus pour vous que pour moi.

Bon jour, ma chere tante, je ne perdrai aſſurement pas une ſeule occaſion de vous écrire, & même ſans occaſion.

Voila mon livre : on réimprime Telemaque, corrigé par Monſieur de Cambrai lui-même : dès que je l'aurai, je vous l'enverrai : on s'en promet l'âge d'or.

LETTRE LXIV.

DE MADAME DE MAINTENON.

12. *Septembre* 1715.

VOTRE état me prive d'une grande conſolation : plus je me dégoute de tout ce que je vois, & plus je ſens que je m'accommoderai de vous. Madame la Princeſſe fut une heure avec moi, & m'amena Mademoiſelle de Clermont plus belle que jamais : elle l'envoya à la promenade avec Madame la Ducheſſe, & me l'annonça avec un ſourire qui fut reçu aſſez froidement *. Je ſuis bien aiſe de l'élévation de Monſieur le Cardinal de Biſſi ; mais c'eſt une joie modérée. Je voudrois bien que le Cardinal de Polignac fût tiré de l'indigence où il eſt : on m'écrit de Varſovie pour que je l'oblige à payer ſes dettes.

Les enfans gagnent toujours quelque choſe au déménagement : j'ai plus trouvé de richeſſes que je ne croyois en avoir : je crois que ce que contient le vieux ſac noir vous fera plaiſir : je mêle toujours quelque avarice à mes libéralités, je vous prie donc de me faire préſent d'une ſonnette d'argent. Adieu, ma chere niece, je ne puis écrire : je ſue continuellement, & je ne dors point.

* Madame de M. croyoit qu'elle entroit dans ce qui ſe tramoit contre M. le Duc du Maine & contre ſes enfans.

RÉPONSE.

Madame de Caylus ſe tient fort honorée des préſens que vous faites à Mademoiſelle de Murçai : vous l'avez toujours traitée en mere : ce qui n'a pas moins fait ſa gloire que ſon bonheur : en un mot, ma chere tante, je ſuis touchée au dernier point de ces marques de votre bonté ; mais je ne ſaurois vous dire l'effet qu'a produit en moi la vue de cet aimable caractere, & combien je ſuis pénétrée de ce que vous m'avez donné cette conſolation. Je porte vite mes regards ſur une petite caſſette qui m'arrive, & que je reconnois : elle eſt ſeule digne de renfermer toutes vos lettres & ces charmans billets, ma conſolation & mon plaiſir. Que de choſes me ſont arrivées de votre part aujourd'hui ! mais j'abrege les remercimens, que vous n'aimez point, & je fais taire ma reconnoiſſance.

Votre ſolitude va devenir telle que vous la deſirez : quand elle ſera bien établie, vous craindrez moins les conſéquences d'une permiſſion que celles d'un refus : vous verrez qu'il eſt impoſſible que je vive ſans vous voir. Mon fils m'écrit de Genes, en homme qui veut faire ſes conditions : il ne ſe trouve pas aſſez raſſuré par mes lettres : je ſuis perſuadée qu'il ne réſiſtera pas à la derniere, & que je l'aurai bientôt ici : vous ſçavez ſi je le veux contraindre : il y a pourtant des meſures à prendre

pour aſſurer ſon regiment à ſon frere. Une des grandes marques d'amitié que vous puiſſiez me donner, c'eſt, ce me ſemble, cette reconnoiſſance que vous voulez conſerver pour Madame de Berri. Pour moi, ma chere tante, j'en ai pour vous, & là, ſe bornent tous mes ſentimens. Mon fils me mande qu'il quitteroit ſa patrie, qu'il porteroit ſa tête ſur un échafaud, plutôt que de continuer à ſervir : j'ai toutes ſes lettres, qui annoncent une réſolution bien priſe.

LETTRE LXX.

De Madame de Maintenon.

16. *Septembre* 1715.

JE m'étois bien doutée que ce qui ſortiroit du petit ſac noir vous feroit plaiſir, & je comprens auſſi l'inquiétude où tant de richeſſes vous mettent. Quelque accoutumée que je ſois à être bien ſervie, je ne l'ai jamais été ſi promptement que je le ſuis ſur la ſonnette : le ſon en eſt un peu *Laſſay*, je ne l'en aime pas moins.

Je ſuis très-édifiée du diné que vous avez donné à Madame de Dangeau : nous ſerions tous aſſez riches, ſi nous ne voulions que le néceſſaire : elle s'eſt bien preſſée de me renvoyer l'argent du jeu : je ferai tenir ſon aumône à Avon. Faites-lui, je vous en conjure, bien des amitiés pour

moi : elle fait une grande partie du ſeul regret que je puiſſe avoir au monde : car d'ailleurs ma retraite eſt délicieuſe : elle le comprendra bien.

L'état de Madame d'O me touche ſenſiblement. Je ſerai toujours bien aiſe de ſçavoir de nouvelles de la *cabale*. Vos lettres ſont charmantes : elles ne ſentent point les Dames de Cour. Si on les trouvoit, on nous croiroit des Dames d'Avon : encore eſt-ce trop près d'une maiſon royale. Dites bien à la Dame de Noailles qu'elle m'a rendu un grand ſervice en ne me voyant pas : ſa mere me preſſoit fort : depuis qu'on ſçait que ma vraie niece ne m'a pas vue, perſonne n'oſe plus le propoſer.

LETTRE LXXI.

29. *Septembre* 1715.

IL me paroît que Mᵉ de Dangeau, & vous, vous vous trouvez ſouvent à l'Egliſe, je crains que vous n'y alliez trop ; car vous êtes une vieille caterreuſe, ou catarreuſe qui devez éviter le froid : du reſte, c'eſt le plus aimable rendez-vous que vous puiſſiez prendre, & même le ſeul bon : heureuſe celle qui eſt dans un oratoire bien fermé ! J'ai trois cent trente pas à faire de ma chambre à la grille, & je m'en apperçois dans mes jours de foibleſſe, qui ſont fréquens. Dites-moi à peu près comment

vos

vos journées ſe paſſent : & ne vous abandonnez pas trop à la ſolitude : vous êtes encore trop jeune : vous avez des enfans, peu de bien, & vous devez conſerver des amis pour la ſociété & pour les ſervices. Votre ami, Monſieur de Valincour, a cherché dans ce temps-ci à m'être obligé, & m'en a écrit avec une grande honnêteté. Monſieur Beſſe, qui ſeul m'inſtruit des nouvelles, me dit hier qu'il avoit cru toucher de l'argent de ſes penſions, mais qu'il étoit venu un ordre de ne plus payer : je ſongeai d'abord à vous : il me paroît que vous avez pluſieurs amis dans le conſeil des finances. Il faut que je faſſe une pauſe : je reprendrai tantôt ma lettre, qui ſera longue.

Si votre fils aîné perſiſte dans ſon deſſein, il ne lui faudra pas grand bien : je crois qu'il partagera volontiers avec vous celui qu'il a ; mais je crois auſſi qu'il en faudra beaucoup au Chevalier. Si je me laiſſois aller à mon inclination, je vous prierois de venir demain, quoi qu'il nous doive couter d'une telle entrevue : mais quand je penſe que du moment qu'on ſçaura que je vous aurai revue, j'aurai une douzaine de Dames qui me demanderont la même faveur, je ne puis m'y reſoudre : & ce ne ſeroit pas une retraite, ſi je les voyois toutes ſeulement une fois l'an : conſiderez ce que je vous dis-là, ma chere niece : vous êtes trop raiſonnable pour ne pas voir ce qui me convient.

J'ai une occupation aſſez triſte, c'eſt d'écrire aux pauvres miſérables que j'aſſiſtois, qu'ils ne doivent plus compter ſur moi pour rien de réglé : & une bonne partie de mes aumônes étoit fixe, & je les payois toujours par avance : ce n'eſt pas que je n'aye autant d'argent que j'en avois, ſi l'on me tient ce qu'on m'a promis ; mais je connois trop l'état des finances pour ne pas craindre. Entre toutes ces charités, une des plus conſidérables étoit les Bénédictines de Moret, qui ſeront obligées de ſe ſéparer, ſi la providence ne leur fournit quelque ſecours : Monſieur de Caumartin eſt leur Seigneur : il me ſemble que vous le connoiſſez fort : ne pourriez-vous point l'engager à ſoutenir un couvent dans ſa terre ? Elles n'ont rien touché depuis trois ou quatre ans.

Monſieur le Cardinal de Rohan me donnoit avec une grande exactitude 500 liv. ou environ, à toutes les communions du Roi : il l'a fait juſqu'à la derniere ; je doute qu'il reçoive les mêmes aumônes à diſtribuer : je ne lui demanderai plus rien, s'il continue l'aumône qu'il faiſoit par mes mains à la Reine d'Angleterre : je le prie de la lui envoyer directement. Adieu, ma chere fille, je ne puis comprendre qu'il n'y ait pas encore un mois, que nous nous ſommes ſéparées : il me ſemble qu'il y a dix ans, que je n'ai vu ce Roi, qui n'en a que cinq. Je ſuis bien aiſe de vous ſçavoir

en quelque commerce avec Monſieur le Maréchal de Villeroi, Monſieur d'Harcourt, & le Duc de Noailles : ces trois hommes-là ne ſont pas ce qu'il y a de plus mauvais à la Cour. Vous pouvez compter que je m'y connois bien, & que ſi je ne m'y connoiſſois pas, j'apprendrois aujourd'hui à m'y connoître.

LETTRE LXXII.

DE MADAME DE CAYLUS.

MOn parti eſt pris ſur le régiment de mon fils : toute ſa famille approuve que je le vende : j'aurai 40000 francs de dettes de moins & 20000 écus de plus, dont je pourrai dans la ſuite acheter un autre régiment à mon fils, ſi la guerre revient, ſi ſon dégout ſe diſſipe, ou ſi le temps le murit : en attendant, ſon ancienneté de Colonel courra toujours : voilà les raiſons qui m'ont déterminée, & qui m'ont fait écrire au Duc de Noailles, que je m'abandonnois entierement à lui pour la vente de ce régiment : je n'en ai point eu de réponſe : je n'en ſuis pas étonnée : il en attend apparemment de ceux qu'il en avoit en vue : il a d'ailleurs bien d'autres affaires : il a bien voulu auſſi ſe charger du mémoire de ma penſion : les ordonnances & les payemens de toutes ont été ſuſpendus : & il n'eſt rien arrivé à Mon-

ſieur Beſſe de particulier : on ne ſçait encore ce qui en ſera décidé : cette déciſion m'eſt de quelque importance : mais ce que je compte, ma chere tante, pour infiniment davantage, c'eſt l'inquiétude, que vous en voulez bien prendre.

Mon fils eſt arrivé, tel qu'il nous a paru dans ſes lettres, ferme dans ſa réſolution, que tous les événemens d'ici confirment de plus en plus. Il m'a dit qu'il auroit un grand deſir d'avoir l'honneur de vous voir : je lui en ai ſçu bon gré : je lui laiſſe la liberté d'être ſeul, tant qu'il veut : je ſuis bien aiſe les ſoirs, quand la compagnie eſt ſortie, de le retrouver : il n'eſt point triſte, & a vu beaucoup de choſes, entre autres Madame des Urſins avec laquelle il a eu une converſation de trois heures. Je ne crois pas qu'il y ait de contraſte plus parfait, que celui de ces deux caractères : ce qui me fait eſpérer que comme l'âge & les aventures fâcheuſes ne corrigent point l'ambition, que l'ambition pourra bien ne pas venir à un homme qui n'en a pas à l'âge où il lui ſiéroit bien d'en avoir. Comptez que cette femme n'eſt point deſabuſée de faire encore quelque perſonnage, je ne ſçais pas bien où, ni comment, mais le ſentiment en eſt dans le cœur. Toutes les vertus morales ſont dans ce petit garçon, à la réſerve de la piété, qu'il faut eſpérer toujours : en attendant, c'eſt une compagnie fort

aimable que j'ai avec moi. Le Chevalier n'a point encore fait de ſotiſe, qui ſoit venue à ma connoiſſance ; je vis ſur cela comme il faudroit faire ſur tout, au jour le jour.

Il eſt vrai que je ne vois point le C. de Rohan par toutes les raiſons qui vous ont été mandées, & parce qu'auſſi il n'eſt pas en trop bonne ſanté. J'ai remis toutes nos affaires entre les mains de Madame d'Eſpinoy & de Madame ſa ſœur. Madame de Villette a été bien mal, mais elle eſt hors d'affaire. Madame de Dangeau vint avant-hier ici, où elle ne trouva que ſes deux ſœurs que je vous cite ſouvent : nous fûmes toutes bien aiſes de nous voir raſſemblées. Je ne vois point Madame d'O par l'éloignement de quartier & la difficulté des voitures : mais j'ai ſçu qu'elle s'étoit rendue malade réellement par ſes médecines de précaution.

Ma pareſſe, ou mes infirmités, car il y entre de tout, me ſauveront peut-être de la petite vérole, dont on dit qu'il y a une grandiſſime quantité. Madame de Chauvelin en eſt morte, après avoir vu mourir ſon mari, enſuite ſon fils. Il faut que je me garde avec vous, ma chere tante, de la demangeaiſon de trop écrire, & que je me ſouvienne des exemples, & des leçons que j'ai reçus de vous, de ſonger plus aux autres qu'au plaiſir préſent que l'on goute.

RÉPONSE.

JE ſuis bien aiſe que vous ſuiviez le conſeil du Duc de Noailles pour le régiment. C'eſt grand dommage que Monſieur le C. de Caylus n'ait pas de piété : un très honnête homme ne me paroit pas loin de Dieu : il n'auroit qu'à le prendre pour l'objet & la fin de tout ce qu'il fait : car il n'eſt pas néceſſaire d'être toujours à l'Egliſe : je n'ai point vu de projet ſubſiſter ſans ce fondement : du reſte, je vous trouve très heureuſe d'avoir une ſi bonne compagnie dans la perſonne d'un fils que vous aimez ſi tendrement.

Je ne ſuis point ſurpriſe de ce que vous dites de Madame la Princeſſe des Urſins : j'ai cru le voir dans ſes diſcours.

J'ai appris de bien des côtés l'état de Madame de .... : ſi elle mouroit, vous ſeriez chargée de ſes enfans : car je ne lui vois aucun parent, bon à montrer de ſon côté.

Je ſuis vraiment en peine de Madame d'O: M. d'O voit quelquefois Mademoiſelle d'Aumale : il me paroit que leurs viſites ſe paſſent à pleurer.

Benoit ayant ouï dire que je prens du quinquina, m'apporta hier douze bouteilles de ce bon vin : je fus ſi touchée de cette honnêteté, que j'allai le voir un moment au parloir : ce ne fut pas ſans larmes de part & d'autre. Un frere de Mada-

me de Glapion m'écrit qu'il a ouï dire que j'ai renvoyé tous mes gens : que toute la nobleſſe du Royaume devroit venir pour me ſervir : & qu'il s'offre à commencer. Ne reconnoiſſez-vous pas là les ſentimens de ſa ſœur ?

Monſieur de Saint Sulpice ne m'écrit point, ſans me dire que votre ſanté ſe rétablit. Je lui manderai de vous croire ſur votre parole : j'ai mes raiſons pour ne vouloir pas qu'il compte ſur d'autres. Ne vous contraignez pas pour m'écrire, ni pour ne me pas écrire : mais comptez que vos lettres ſont mon ſeul plaiſir, & le ſeul que je deſire. Leger m'a dit que vous êtes fort triſte : ſurmontez-vous là-deſſus, ma chere niece, la triſteſſe n'eſt bonne, ni pour ce monde, ni pour l'autre. Croyez en une perſonne aſſez gaie de ſon naturel, aſſez triſte par état, & fort inſtruite des maux inſéparables des ſoucis.

LETTRE LXXIII.

MOnſieur de Saint Sulpice n'a pas de tort de vous parler de ma bonne ſanté, j'en ſuis ſurpriſe moi-même. Je me trouve à peu près ſur un certain article, comme il y a dix ans : en vérité, on ne ſçait ce qui fait du bien, ou du mal. Non, ma chere tante, ſoyez aſſurée que je ne me contraindrai jamais pour vous écrire. Je fais de mon mieux ſur la triſteſſe : je

ſçais trop combien vous avez raiſon : elle n'eſt bonne à rien : mais, ma chere tante, je ſuis priſe par trop d'endroits, & tous, ſi ſenſibles ! Mon fils m'eſt en effet une compagnie fort agréable : j'eſpere que la piété lui viendra : ſes mœurs ſont ſi bonnes & ſes intentions ſi droites ! tant de vérité & d'éloignement du mal me perſuadent que Dieu le touchera : il a toujours dans la tête de vous aller voir : il ne m'eſt point encore revenu que ſon frere ait fait de ſotiſe. La petite Brindinete ſeroit-elle Molitar ? J'en ai grand'peur.

Nous avons joué une partie de l'après-diné avec Mademoiſelle de Courcillon : ſon petit nez paroit devoir être un jour celui de la grand'mere. Nous ne voyons point du tout Madame d'O : j'ai été chez Madame de Levis, qui ne me paroit entendre raillerie, non plus que moi, ſur ce que vous ne voulez pas nous voir. Je dis de vos nouvelles à beaucoup de gens qui s'en informent, & qui deſirent que je vous les nomme : la liſte ne laiſſeroit pas d'en être encore aſſez longue : mais cette lettre l'eſt trop.

LETTRE LXXIV.

NOus ſçavons briller à peu de frais, quand nous avons l'habileté de nous faire croire ſi ſouvent à l'Egliſe : ma dévotion dépend de ma ſanté : je n'y vais

qu'une fois par jour : encore y en a-t-il où je n'y vais point. Nous ſommes aſſez commodément à Saint Sulpice dans une chapelle, où il n'entre que des perſonnes de mérite : il n'y eut jamais un lieu plus commode, il n'y eut jamais un temps plus propre pour ſe détacher du monde, & pour ſe donner à Dieu : il faudroit être bien incorrigible & bien malheureuſe, pour ne le pas mettre à profit. Je ſouffre beaucoup du trajet que vous avez à faire pour communier : pourquoi ne pas prendre le logement d'en haut, où vous avez un oratoire, auquel tient une petite chapelle où vous communieriez avec une grande facilité ? Il eſt vrai que vous ne ſeriez plus de plein pié à la communauté, & au jardin : mais ne pourroit-on point vous deſcendre en chaiſe, quand vous ſeriez foible ? Ne pourroit-on pas même, quand vous le ſeriez au point de ne pouvoir ſortir, faire monter la communauté dans votre chambre, aux heures où vous aimez à vous y trouver ? Vous ſeriez plus à portée des claſſes. Quant au dérangement, (qui eſt ce qui vous arrêtera le plus) ce qui eſt en haut aujourd'hui ne ſera-t-il pas auſſi bien dans votre appartement bas ? Vous vous moquez de moi, direz-vous, de me donner des conſeils pour l'arrangement : j'avoue que je ne m'y entens pas auſſi bien que vous : mais perſonne auſſi ne s'entend, comme vous,

à prendre toutes les incommodités ſur elle : ſçavez-vous, ma chere tante, que c'eſt prendre ſur tout ce que vous aimez, ſur cette ſainte maiſon qui fait toute votre conſolation, ſur chacune de ſes filles, qui donneroient toutes leur vie, leur ſang pour vous conſerver ? Je ne m'abandonne point à la ſolitude : je ne la crains, ni ne la cherche. Si mes amis m'abandonnent, je ne courrai pas après : juſqu'à préſent, je ne vois que trop de monde. Je me leve, c'eſt-à-dire, je m'éveille à huit heures, je prie Dieu dans mon lit, j'y fais ma lecture chrétienne, & enſuite mon petit déjeûné : quand je me ſens vigoureuſe, je vais à la Meſſe : & quand j'en ſuis revenue, j'écris, ſi j'ai à écrire : je donne vogue à mes affaires, je donne audience à un Monſieur Thibault, à un créancier, à d'autres gens d'affaires, dont les uns me découvrent que ce Monſieur Thibault eſt un fripon, qu'il faut pourtant ménager, juſqu'à ce que les grandes affaires de l'état puiſſent permettre à Monſieur Fagon de prendre quelque connoiſſance des miennes, & que je voye avec lui le remede qu'il faut appliquer à ce déſordre. Je dine, je ſoupe ſeule, ou avec mon fils. Pour l'ordinaire, après mon diné, mon fils & moi, nous jouons enſemble au trictac : je cauſe avec lui, je travaille, il me fait la lecture : ſur les quatre ou cinq heures, il me vient du monde, quelquefois trop : à

huit heures, tout part : je demeure dans ma ſolitude. J'ai retenu une fois Madame de Barneval, & Monſieur d'Auxerre, plus pour mon fils que pour moi : il eſt ſi aſſidu à me tenir compagnie, je crois qu'il lui eſt ſi bon qu'il s'en faſſe une habitude, que j'ai grand ſoin qu'il ne s'ennuie pas trop .... Voilà, ma chere tante, quelle a été ma vie juſqu'à ce jour. A l'égard des amis qui me ſont demeurés, ils ne ſont pas fort en état de me rendre ſervice, à la réſerve de Monſieur Fagon, ſur lequel je compte beaucoup : ſi celui-là me manque, il ne faut plus ſe fier à perſonne. Je vous mandai, il y a deux jours, que Monſieur le Duc de Noailles m'étoit venu voir, qu'il étoit entré avec bonté dans l'affaire de mon fils : il veut bien auſſi parler de ma penſion ; mais il ne me raſſura guere ſur le bruit qui court, qu'elles ſeront retranchées du tiers. Monſieur de Valincour ſoutient, par les viſites qu'il me rend, le perſonnage qu'il vous a montré dans ce qu'il a eu l'honneur de vous écrire : je l'ai toujours reconnu pour un fort honnête homme. Mon fils & moi vivrons avec Brindi comme avec notre enfant : c'eſt ainſi que je fais mon projet.

Monſieur le Maréchal d'Harcourt me fit aller d'autorité, il y a quelques jours, chez Madame de Berri : je m'adreſſai à la pauvre d'Avaiſe : je demandai un moment où toute la France n'y ſeroit pas : je l'ob-

tins : j'y fus une minute : on me traita honnêtement : je ſortis de là, hors de moi, trempée de ſueur, & dans une agitation, qu'il vous eſt plus aiſé de comprendre, qu'à moi de l'exprimer. Je conçois vos raiſons, ma chere tante, pour que je n'aille point encore à Saint Cir : je les avois devinées : mais la Ducheſſe de Noailles ne ſera pas en état d'y aller, quand même vous le lui permettriez, qu'elle ne ſoit accouchée, à moins que la jalouſie ne lui fit trouver des forces. Il me paſſe une choſe par la tête, qu'il faut que je vous diſe, malgré la longueur de cette lettre : ne ſeroit-il point poſſible, que je trouvaſſe aux environs de Saint Cir une chambre ? quand ce ſeroit dans une maiſon de payſan, je ne m'en ſoucierois pas, pourvu qu'elle pût paſſer dans le monde pour une maiſon de campagne, où j'irois prendre l'air : il ne ſeroit pas naturel que vous me refuſaſſiez, dans le voiſinage, l'entrée de Saint Cir : j'y ſerois plus ou moins, ſelon qu'il vous conviendroit : & perſonne alors ne ſeroit en droit de ſe plaindre. Quand on a vécu avec les gens, on les devine ſans qu'ils parlent : il y a trois jours, que je diſois à Madame de Dangeau tout ce que vous m'écrivez ſur les penſions que vous faites. Je ne ſerois pas à portée de parler à Monſieur de Caumartin, quand il ſeroit en état, lui, de m'entendre : mais il n'y eſt pas : il eſt du nombre de ceux qui

ont été remerciés : il eſt, à ce que j'ai ouï dire, fort mal dans ſes affaires : Madame de Dangeau ſe ſeroit volontiers chargée de le toucher. Je vous rendrai compte du Cardinal de Rohan, dès que je l'aurai vu : je vous aſſure d'avance, qu'il fera ce que vous deſirez, s'il lui eſt poſſible. Madame de Barneval eſt fort incertaine ſur ſa penſion : c'eſt l'état où nous ſommes tous : mais elle eſt fort reconnoiſſante de la charité que vous avez pour elle. Ce qui nous rend ſans reſſources, c'eſt que nous ſommes un nombre de gens, honnêtes-gens à la vérité, pleins de probité, d'honneur, mais de la vieille cour, mais bons à rien. Je ne répons point, ma chere tante, à la fin de votre lettre : celle-ci n'eſt que trop longue : & je vous conſeille d'en reprendre la lecture, autant de fois que vous avez été à m'écrire la vôtre. Bien des gens s'adreſſent à moi pour ſçavoir de vos nouvelles : de ce nombre ſont quelques-uns de mes Maréchaux, entre autres le Maréchal de Tallard.

RÉPONSE.

J'Ai à répondre à deux de vos lettres, ma chere niece, l'une, du 1 de ce mois, & l'autre du 6. Il y a deux projets dans la premiere, aſſez extravagans : l'un regarde mon logement ici, & l'autre, la maiſon de plaiſance que vous voulez prendre dans le village de Saint Cir. Le premier

auroit de plus grandes incommodités que celui où je ſuis : ce n'eſt pas la peine de vous l'expliquer. Quant au ſecond, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible d'avoir une chambre à Trianon, ou à la Ménagerie : mais comment nous joindrions-nous ? Il faudra y penſer au printems. Je ſuis très contente de la deſcription : elle eſt mêlée de ſolitude & de compagnie : cet endroit-là me paroit à ſouhait. On dit que Monſieur Fagon eſt très-occupé : je crains qu'il ne puiſſe vous donner le ſecours dont vous avez beſoin. Monſieur le Maréchal d'Harcourt a bien fait de vous faire aller chez Madame de Berri : car, après tout, vous lui devez être obligée de votre logement : il ne faut pas mettre ſa grandeur d'ame à être ingrate. Je voudrois que vous puſſiez obtenir qu'on vous changeât de voiſins : il eſt triſte d'être entre des eſpiegles & de beaux-eſprits.

LETTRE LXXV.

DE MADAME DE CAYLUS.

CE n'étoit pas ſans quelque ſoupçon du jugement que vous avez porté de mes deux projets, que je vous les avois confiés : non, que je ne les cruſſe moi-même très raiſonnables, mais par la connoiſſance que j'ai de cet oubli de vous-même, d'un côté, & de cet eſprit de Né-

ſon, de l'autre. Cependant, ma chere tante, vous convenez que je pourrai aller à la Ménagerie, ou à Trianon. Pourquoi me remettre au printems ? Hé ! l'hiver me tuera, avant que je puiſſe profiter de la belle ſaiſon. Il eſt vrai que Monſieur Fagon eſt fort occupé & que mes affaires en ſouffrent : mais c'eſt pourtant mon bel endroit. Madame de Dangeau n'eſt point malade : j'ai paſſé le jour chez elle. Le Maréchal de Villeroi m'avoit envoyé demander hier au ſoir, ſi je voulois lui donner à diner, ou me trouver chez Madame de Dangeau. Ha ! bon Dieu ! m'écriai-je, lui donner à diner ! je ne ſuis pas ſi ſote : il n'y a point de comparaiſon, entre en recevoir ou en donner : j'irois à quatre pattes pour éviter ce dernier inconvénient, duſſai-je y faire la plus méchante chere du monde. J'ai donc été au rendez-vous. On ne veut point à Charenton de la fille de Madame de Barneval. Madame de Villette eſt hors d'affaire : j'en ſuis ravie, & pour elle, & pour ſa famille : elle a quelques vues pour notre régiment. Je n'aurois jamais cru avoir un ſouvenir tendre pour Benoît, vous me l'avez inſpiré. Pour le frere de Madame de Glapion, il ne m'étonne pas, il a raiſon. Qu'il ſeroit aimable de vivre avec de telles gens ! que ceux qu'on trouve ici ſont différens !

LETTRE LXXVI.

DE MADAME DE CAYLUS A MADAME DE GLAPION.

IL eſt vrai, Madame, que la durée de la derniere fievre m'avoit extrêmement inquiétée, & que je croyois la viſite de Monſieur le Maréchal de Villeroi peu propre à rétablir une ſanté languiſſante : je l'avois pourtant bien prié de nous ménager : c'eſt quelque choſe que nous en ayons été quittes pour un mal de tête. Je me ſerois ſervie des avis que vous me donnez, Madame, ſi je n'avois été dans la néceſſité de répondre préciſément à ce qu'on m'a écrit, & j'ai cru qu'il falloit remettre cette penſée à une autre fois. Cependant, Madame, j'en ſuis bien touchée, & avec autant de raiſon, pour le moins que vous en avez eu de l'être, d'une lettre, où je faiſois bien naturellement les honneurs de votre maiſon, comptant que vous n'avez toutes de plus grand intérêt, que la conſervation de ma tante & ſa commodité : il ſemble qu'elle en a de tout oppoſés. Non, Madame, Monſieur d'Auxerre ne vous croit point de ces pauvres religieuſes qui s'ennuient : ayez meilleure opinion de ſon diſcernement, & croyez que quelqu'un qui m'appartient d'auſſi près, quand il ne vous auroit jamais vue, ne pourroit ignorer au moins une partie de ce que vous êtes.

Je crains bien de n'avoir pas reçu Monſieur votre parent, comme je le devois : je ne lus la fin de votre lettre, qu'après qu'il fut parti, mais j'aurois du le connoître à ſa politeſſe. On m'a flatée de l'eſpérance de voir un jour Mlle d'Aumale à Paris : que je ſerois aiſe de la tenir un peu chez moi, & de bien cauſer avec elle ! Adieu, Madame.

LETTRE LXXVII.

DE MADAME DE MAINTENON.

11 Octobre 1715.

ENFIN je ſuis parvenue à ſçavoir l'état de votre ſanté, quoique Monſieur d'Auxerre ne me voulût parler que de votre beauté. Vous êtes ſouvent couchée, & vous n'allez point en caroſſe ; mais comment accommodez-vous cette ſageſſe avec l'impatience que vous me marquez de faire huit lieues pour me venir voir ? Je ne crois pas devoir y conſentir : conſidérez, d'un autre côté, que dès le moment que je vous aurai revue, il faudra diſputer quelques ſemaines contre les autres, les voir à la fin une à une, & enſuite toutes à la fois : votre couſine relevera pendant ce temps-là, & je ſerai toujours troublée d'un projet de diné, de viſites, & de diſputes : vous êtes ſi ſenſée, que je ne ſaurois croire que vous penſiez autrement que

moi. Vous me direz, cela eſt vrai ; mais je meurs d'envie de vous voir : je vous répondrai que ſi j'en pouvois demeurer à vous, je vous prierois de venir demain. Je vis hier Monſieur le Maréchal de Villeroi, plus pathétique que je ne l'avois vu : il pleura beaucoup, & je pleurai ſi bien, que je ne ſuis pas encore bien remiſe de la nuit qu'il m'a fait paſſer : il ne parla point de votre ſoupé : il n'y eut pas le moindre badinage entre nous : il fut quatre heures avec moi : il eſt perſuadé qu'on retranchera les penſions, & croit que tout ce qui vous regarde doit paſſer par le Duc de Noailles *.

Madame de St Pars trouve que Monſieur d'Auxerre vous reſſemble comme deux gouttes d'eau : la reſſemblance avec un beau-frere n'eſt pas fort honnête ; mais elle eſt ſi ſenſible, qu'elle ne peut s'en taire. Vous voyez par ce trait qu'au moins Madame de St Pars ne reſſemble pas à Madame de Glapion.

LETTRE LXXVIII.

DE MADAME DE CAYLUS.

C'EST préciſément, parce que je veux aller à St Cir, que j'ai tant de ſoin de ma ſanté ; d'ailleurs je ne ſuis pas fâchée qu'on ne me croye point en état de

* Alors Préſident des Finances.

faire des viſites : mais je conſens, ma chere tante, quoiqu'avec peine, de laiſſer couler encore un peu de temps : je veux ce que vous voulez, quoiqu'il m'en coute : il n'y a que la Ducheſſe de Noailles qui m'embarraſſe ; car pour toutes les autres, j'en triompherois aiſément : pourroient-elles trouver injuſte que j'aye des préférences ? aux amies la parenté doit être une raiſon : aux parentes, l'amitié & l'attachement particulier, s'il y a encore quelque juſtice dans le monde. Ce n'étoit donc pas ſans raiſon, que je craignois tant la viſite du Maréchal de Villeroi ! voilà celles, que malgré tout ſon mérite, vous deviez vous retrancher : elles ne ſont plus bonnes qu'à vous tuer. Je ne veux point croire encore, que les penſions ſoient retranchées : cette penſée me meneroit à des projets un peu trop violens : à chaque jour ſuffit ſon mal, j'en ai eu juſqu'à préſent plus que je n'en pouvois porter. Il faut me conſoler par la reſſemblance flateuſe que j'ai avec Monſieur d'Auxerre, je ne crois pourtant pas que Madame de Glapion eût conſenti volontiers que vous me l'euſſiez écrit ; mais je vous en remercie, car elle m'a fort divertie. Le Cardinal de Rohan vous verra bientôt : il compte qu'il y aura quelque choſe pour Moret : mes Princeſſes Lorraines feront de leur mieux auprès de Madame la Princeſſe de Conti ; mais elles me dirent qu'elles l'avoient trouvé par

avance découragée ſur cette bonne œuvre, parce qu'il lui étoit revenu, que vous n'y vouliez plus rien donner. Madame de Dangeau vint diner avec moi, il y a deux jours : elle étoit toute abbatue, & pas encore remiſe d'une viſite qu'elle avoit rendue à MADAME aux Carmélites, où ſon cœur avoit ſouffert. Madame de Levis eſt à Provins. Mon Philoſophe & mon Brindi ſont tous deux aſſez raiſonnables, chacun en leur eſpece ; voilà, ma chere tante, tout ce que je ſçais, ou tout ce que je puis avoir l'honneur de vous écrire. On dit que les poſtes ſont ſûres ; mais la défiance l'eſt davantage.

LETTRE LXXIX.

DE MADAME DE CAYLUS.

CE n'eſt, ma chere tante, que pour le plaiſir de vous écrire, que je vous écris : ainſi ma lettre ſera fort courte : je ne ſçais pourtant ſi je n'ai point oublié de vous dire, que j'ai vu le C. de Rohan ; qu'il s'adreſſera directement à la Reine d'Angleterre pour ce qui la regarde ; & qu'à l'égard de Moret, il fera tout ce qui dépendra de lui ; mais qu'il ne ſçait encore de quoi il ſera le maître. Je continue à me bien porter. Je n'ai point vu Madame de Dangeau, je ſçais ſeulement qu'elle eſt en bonne ſanté : celle de Madame de Villette

a de la peine à revenir : je pourrai lui vendre mon Regiment, ſi elle, de ſon côté, peut vendre ſa charge. J'écrirai directement à M. le Duc d'Orléans pour ma penſion : & je ferai rendre ma lettre par le Maréchal de Villeroi. Voilà où j'en ſuis, avec beaucoup d'autres choſes peu agréables ; mais je ſuis contente de mes enfans, & fort tranquille chez moi. Je ſuis infiniment occupée de ce qui ſe paſſe à St Cir : je ſuis dans toutes vos heures : je m'y tranſporte en eſprit : on ne s'apperçoit ici en façon du monde d'être dans la dépendance d'un palais : les ouvriers ſont & ſeront encore long-temps chez moi : je ſuis toujours dans ma petite chambre haute, accablée par la quantité de meubles. Je viens de recevoir une viſite du petit *Leger* : il eſt fait à peindre : il m'aſſure qu'il eſt fort ſage : il a tout l'air de dire vrai. Après la promeſſe que je vous ai faite, je n'oſe entamer une autre page.

RÉPONSE.

J'AI perdu votre lettre : Mademoiſelle d'Aumale m'aſſure qu'elle me va dire ce qui y étoit.

Je ſerois bien fâchée que le Duc de Noailles, vous abandonnât, il m'a toujours paru vous aimer : il me revient de tous côtés qu'il eſt accablé de travail. Vous m'aſſurez toujours que vous vous portez bien : mais je voudrois ſçavoir le détail de

cette bonne ſanté ; eſt-ce que vous n'avez plus rien, ou l'avez-vous ſans accident ? N'êtes-vous plus foible ? dormez-vous ? j'attens réponſe ſur tous ces articles-là.

Brindelette dit qu'elle ne ſe ſouvient plus de rien : ſon mérite paſſe celui de Molitard ; l'une prend les manieres & les impreſſions de St Cyr, l'autre les quitte. J'ai reçu ce matin une lettre de vous. Pourquoi m'annoncez-vous d'abord qu'elle ſera courte, vous qui ſçavez que mon unique plaiſir eſt de les lire ? Si Monſieur le Cardinal de Rohan donne quelque choſe à Moret, il faut que je le ſçache. Dites un mot à vos Princeſſes Lorraines, pour voir ſi elles ne pourroient point toucher le cœur de Madame la Princeſſe de Conti, pour ces pauvres filles-là : ce ſont des Saintes qui meurent de faim : elle leur donnoit autrefois & avoit même la bonté d'y aller : elle pourroit leur attirer quelques aumônes & quelques quêtes, ſi l'on en fait encore à la Cour : ſi elles paſſoient par Madame la Ducheſſe de Ventadour, nous y aurions quelque crédit : il faudra que ce Couvent-là ſe ſépare, ſi la charité n'en prend ſoin.

Faites-moi ſçavoir, je vous prie, où l'on en eſt pour les penſions, & ce que vous aviez du Roi. Monſieur le Maréchal de Villeroi eſt un bon ami : il faut, ma chere niece, s'accommoder au temps, il y a plus de ſageſſe à cette conduite, que de lâcheté. C'eſt beaucoup, que vous

ſoyez contente de Meſſieurs vos enfans : car c'eſt-là le ſenſible.

Vous me répondez bien froidement ſur Madame d'O: y auroit-il quelque choſequi vous auroit ſeparées? Je ne vois plus en elle que ſa douceur, ſa bonté, & l'attachement pour tout ce que nous avons le plus aimé.

LETTRE LXXX.

DE MADAME DE CAYLUS.

IL y a quelque choſe de bien terrible dans l'air, il en faut convenir : combien d'obſtacles pour tout ce qui peut faire plaiſir aux gens raiſonnables? Le Roi d'Angleterre cauſe ici de grandes inquiétudes à ceux qui ſont véritablement dans ſes intérêts, quoique l'Ecoſſe ſoit comme en ſureté pour lui, & que, par la diſpoſition du Camp du Duc d'Argile, il ne puiſſe, à ce qu'on dit, ſortir d'où il eſt, qu'il ne ſe trouve entre deux feux, tant le Comte de Marr le tient ſerré. Mais les Provinces d'Angleterre, qu'on diſoit être ſoulevées, ou prêtes à ſe ſoulever, ne le ſont point : & vous ſçavez mieux que moi, puiſque vous avez vu la Reine, la belle action qu'a fait le Duc d'Ormond de ne vouloir être ſuivi de perſonne & de s'expoſer ſeul à deſcendre dans un pays ennemi. Ce qu'il eſt devenu, auſſi bien que le Roi d'Angleterre, depuis qu'ils ſe ſont embarqués, voilà notre ſujet de crainte.

Les Anglois qui ſont à Paris dans les intérêts du Roi Jacques, ſe plaignent du peu de ſecret de St Germain, & les ſoupçons contre Midleton ſont tels qu'ils ont toujours été, quoiqu'un de ſes enfans ait été arrêté par l'ordre de Monſieur le Duc d'Orleans, comme il alloit paſſer en Angleterre pour ſuivre le Roi ſon maître. Voilà, ma chere tante, tout ce que je ſçais, & que je tiens de Madame de Villette, qui, malgré ſon état, eſt très-bien informée : elle avoit vu le matin Bolingbrock, qui paroît faire ſes adieux dans Paris, pour en ſortir.

On dit que Monſieur Deſmarets eſt attaqué pour 1600000 livres, qui ont été employées ſans les formalités requiſes. L'argent ſe reſſerre plus que jamais : l'affaire eſt ſi ſérieuſe, qu'il n'y a ſi grand & ſi petit, ſi éclairé & ſi imbécille, qui ne ſoit dans la conſternation. La pauvre la Jonchamp me ſerre le cœur : le procédé noble de ſon mari mériteroit une autre récompenſe.

LETTRE LXXXI.

DE MADAME DE MAINTENON.

25 Octobre 1715.

JE ne ſaurois croire que le Duc de Noailles vous abandonne, à moins que je n'en voie une plus grande certitude : il me paroît vous aimer, il eſt honnête homme,

homme ; il faudra voir l'effet de la Régence. Monſieur le Maréchal de Villeroi inſiſta bien ſur ce qu'il faut que ce ſoit lui qui entre dans toutes vos affaires, & qu'il ſeroit fâché avec raiſon, ſi d'autres s'en méloient.

Monſieur d'Auxerre m'avoit dit que vous n'aviez que dix mille francs de vos penſions, & le compte que vous m'envoyez, me dit ſeize mille francs. J'ai reçu une grande lettre de Madame de Dangeau, & une peinture bien naturelle de ſon état : je crains toujours qu'elle ne perde bientôt ſon mari, & que vous ne la perdiez enſuite. Elle m'écrit qu'elle va aux Carmelites, & qu'elle y attaque le Janſéniſme : mandez-moi ſi elle ne me trompe point : elle ſe fait un grand plaiſir de la ſolitude qu'elle projette avec vous : elle a grande raiſon ; elle envie le bonheur des Evêques qui me voient, & je ne ſçais pourquoi je me ſuis embarquée à cette diſtinction ; mais j'eſpere qu'il y en aura peu qui en abuſeront. Elle finit ſa lettre par des aſſurances d'amitié, toutes pleines d'eſprit, & de l'agrément qu'elle met en tout. Je n'ai pas le cœur romaneſque, mais je ſçais bien l'aimer tendrement. J'ai reçu auſſi une lettre de Madame de Levis, qui me paroît ne point entendre raiſon ſur ce que je ne la veux point voir : remerciez-la bien, je vous en conjure, de tout ce qu'elle me dit d'obligeant, & que je crois

ſincere. Toutes ces viſites troublent fort ma paix : je n'ai pu m'empêcher, dans les commencemens, de faire quelques exceptions ; ceux-là y veulent revenir, les autres me preſſent : il y en a parmi, que je ſerois fort aiſe de voir, mais de la maniere dont tout cela tourne, je ne gouterai pas aſſez le repos de la ſolitude.

LETTRE LXXXII.

Ce 27 Novembre, 1715.

JE me hâte de répondre à votre lettre d'hier, ma chere niece, à cauſe des intérêts des pauvres filles de Moret. Il n'eſt point vrai que je ne veuille plus leur rien donner. Si la grande Princeſſe & Monſieur le Cardinal de Rohan pouvoient leur aſſembler 2000 liv. j'en donnerois volontiers 3000. Il faudroit, en ce cas-là, que les aumônes paſſaſſent par la Princeſſe, qui a quelques Domeſtiques qui connoiſſent cette maiſon-là : elle s'accoutumeroit à entendre parler ; & à ma mort, il eſt vraiſemblable qu'elle ne les abandonneroit pas. Conduiſez bien cette affaire, vous avez de bons négociateurs.

Je vous prie de me mander, s'il eſt vrai que Monſieur le Duc d'Orleans ait retenu 10000 liv. de penſion ſur la charge de premier Médecin, pour les donner à Monſieur Fagon avec ſon habitation au

Jardin des Simples. Si le feu Roi ſçait cela, il l'aura fort approuvé.

LETTRE LXXXIII.

IL ne faut pas ſe rendre ſur la Princeſſe de Conti : il faut tâcher de ſçavoir au vrai ce que nous donnera le Cardinal de Rohan ; je penſe, qu'il compte bien, qu'en lui demandant cette nouvelle grace, je lui remets toutes celles qu'il me faiſoit aux Communions du Roi. Vous mettez-vous encore en peine d'entendre dire que j'ai la fiévre ? n'y êtes-vous point accoutumée depuis plus de dix ans ? Ma ſanté eſt toujours la même, excepté que je ſuis plus foible qu'à l'ordinaire, & ſouvent dans mon lit. J'ai vu le Duc de Noailles : je lui ai fait vos remercimens : je l'ai prié de revenir le plus tard qu'il pourroit ; & cela, bien ſincérement, car je vous avoue que toutes les triſteſſes me font grand mal, en me remettant devant les yeux ce que je voudrois oublier. J'ai une curioſité, que je vous prie de ſatisfaire en confiance : eſt-il vrai qu'il n'y ait plus perſonne au logis du Maréchal d'Harcourt ? ſi cela eſt, on n'a que faire d'avoir une bonne tête.

Pourquoi laiſſez-vous venir votre neveu ici ? Tâchez de me faire oublier ; ſi vous vous le mettez bien dans la tête, vous y parviendrez.

LETTRE LXXXIV.

Ce 7. Novembre, 1715.

VENEZ, puiſque vous le voulez abſolument : mais après vous, je vois venir Madame de Mailli, Madame de Villette, & Madame d'Aubigné. Je vis hier Monſieur le Duc du Maine : vous m'annoncez Monſieur le Cardinal de Rohan. La Reine d'Angleterre m'a écrit qu'elle viendroit au premier jour ; le Maréchal de Villeroi me preſſe tout de nouveau : en vérité, ma chere niece, ce n'eſt pas une retraite, ni une vie tranquille ; chaque viſite me rend toute l'amertume de la Cour paſſée, & de la Cour préſente. Je ſuis bien affligée de voir tant d'ennemis au Duc de Noailles. Je ſuis charmé que Monſieur de Bonrepaux ſoit du Conſeil : je le ſerois davantage, s'il pouvoit y faire du bien. Aſſurez Monſieur Fagon de mon eſtime, de mon amitié, de ma reconnoiſſance éternelle.

LETTRE LXXXV.

Ce 11 Novembre, 1715.

J'AI vu Monſieur le Cardinal de Rohan qui ne m'a point fait de mal : il n'inſpire & ne reſpire que la douceur, la paix, & preſque la joie : je ſentois ſa vertu, ſon courage, ſon honneur, & il

me ſembloit entretenir toutes les perſonnes qui lui appartenoient. J'appris hier au ſoir, en parlant de lui, que notre Supérieure, Madame de Vertrieux, lui demande quelquefois des graces, & qu'il les accorde avec trop de bonté ; je crains qu'elle n'en abuſe : rien de plus indiſcret que les plus diſcretes Religieuſes.

Remerciez Monſieur d'Auxerre de ce qu'il a fait pour Madame D... n. J'ai écrit à Madame de Dangeau, qui m'a paru le deſirer. Ne me laiſſez rien ignorer, je vous prie, de tout ce qui regarde le Chevalier de St George & tout ce qu'il a fait ; je ſens bien la maniere dont il en uſoit pour moi en toute occaſion. J'attens de vos nouvelles ſur le voyage, auquel j'ai conſenti, & qui me fait trembler pour votre ſanté. Adieu, ma chere niece.

****

LETTRE LXXXVI.

De Madame de Caylus.

LEs forces de Madame de Dangeau reviennent lentement : mais je me flatte encore que nous ferons notre voyage ; & pourvu que nous ſoyons toutes deux en état de marcher, nous laiſſerons ce qui ne nous pourra ſuivre, puiſqu'après leur en avoir fait la propoſition, elles ne ſeront en aucun droit de ſe plaindre.

Madame de Villette eſt bien mal : elle ſe confeſſa hier : elle eſt tant ſoit peu

LETTRE LXXXIV.

Ce 7. Novembre, 1715.

VENEZ, puiſque vous le voulez abſolument : mais après vous, je vois venir Madame de Mailli, Madame de Villette, & Madame d'Aubigné. Je vis hier Monſieur le Duc du Maine : vous m'annoncez Monſieur le Cardinal de Rohan. La Reine d'Angleterre m'a écrit qu'elle viendroit au premier jour ; le Maréchal de Villeroi me preſſe tout de nouveau : en vérité, ma chere niece, ce n'eſt pas une retraite, ni une vie tranquille ; chaque viſite me rend toute l'amertume de la Cour paſſée, & de la Cour préſente. Je ſuis bien affligée de voir tant d'ennemis au Duc de Noailles. Je ſuis charmé que Monſieur de Bonrepaux ſoit du Conſeil : je le ſerois davantage, s'il pouvoit y faire du bien. Aſſurez Monſieur Fagon de mon eſtime, de mon amitié, de ma reconnoiſſance éternelle.

LETTRE LXXXV.

Ce 11 Novembre, 1715.

J'AI vu Monſieur le Cardinal de Rohan qui ne m'a point fait de mal : il n'inſpire & ne reſpire que la douceur, la paix, & preſque la joie : je ſentois ſa vertu, ſon courage, ſon honneur, & il

me ſembloit entretenir toutes les perſonnes qui lui appartenoient. J'appris hier au ſoir, en parlant de lui, que notre Supérieure, Madame de Vertrieux, lui demande quelquefois des graces, & qu'il les accorde avec trop de bonté ; je crains qu'elle n'en abuſe : rien de plus indiſcret que les plus diſcretes Religieuſes.

Remerciez Monſieur d'Auxerre de ce qu'il a fait pour Madame D... n. J'ai écrit à Madame de Dangeau, qui m'a paru le deſirer. Ne me laiſſez rien ignorer, je vous prie, de tout ce qui regarde le Chevalier de St George & tout ce qu'il a fait ; je ſens bien la maniere dont il en uſoit pour moi en toute occaſion. J'attens de vos nouvelles ſur le voyage, auquel j'ai conſenti, & qui me fait trembler pour votre ſanté. Adieu, ma chere niece.

****

LETTRE LXXXVI.

DE MADAME DE CAYLUS.

LEs forces de Madame de Dangeau reviennent lentement : mais je me flatte encore que nous ferons notre voyage ; & pourvu que nous ſoyons toutes deux en état de marcher, nous laiſſerons ce qui ne nous pourra ſuivre, puiſqu'après leur en avoir fait la propoſition, elles ne ſeront en aucun droit de ſe plaindre.

Madame de Villette eſt bien mal : elle ſe confeſſa hier : elle eſt tant ſoit peu

mieux ce matin. Perſonne n'entre dans ſa chambre que ſes gens pour la ſervir, des Médecins, & Monſieur de St Sulpice, ou ſon Confeſſeur; car ce ne fut pas lui qui la confeſſa hier, mais un autre Prêtre de la Paroiſſe. On la ſaigna du pied après ſa confeſſion, ce qui parut la ſoulager: elle fut juſqu'à minuit aſſez bien; le reſte de la nuit n'a pas été de même, mais, depuis le matin elle eſt mieux.

C'eſt aujourd'hui le neuf de la petite verole du Marquis de Villeroi, & il eſt bien: ſa tante la Religieuſe l'a auſſi: ce qui afflige fort ce pauvre Maréchal, qui croit, après ce qu'il vient de perdre, que tout lui va manquer. Madame de Pracontal étoit hier tout à fait hors d'affaire.

Je vous envoie, ma chere tante, les bonnes nouvelles d'Angleterre bien détaillées par Monſieur de Dangeau. Il eſt ſi rare de trouver de quoi ſe réjouir, qu'il n'en faut pas perdre l'occaſion.

Quoi que Leger vous ait pu dire de la pâleur de mon viſage, je me porte pourtant aſſez bien. Je ſortis hier pour Madame de Villette, & de-là chez Madame de Dangeau, où je ne vis que gens que j'étois bien aiſe de voir, Madame de Levis, Meſdames d'Eſpinoi, & de Remiremont, qui, ne m'ayant point trouvée chez moi, me vinrent chercher-là, Madame d'Elbœuf, Madame de Pompadour. Notre joie de

nous retrouver ne fut pas ſans regrets, ni ſans parler de vous, ma chere tante : Madame de Dangeau s'amuſe beaucoup avec ſa petite fille : ſi elle oſoit, elle ne ſortiroit point de deſſus ſes genoux. Adieu, ma chere tante.

LETTRE LXXXVII.

De Madame de Maintenon.

LA viſite de Bolingbroke me paroît moins convenable à l'état de Madame de Villette, que celle de Monſieur de Gergi.

Voilà Monſieur Deſmarets dans un étrange état ! il me fait grand pitié, & ne m'en feroit guere, s'il étoit à Maillebois en repos, comme il y a déja été. Je ſuis en peine du Marquis de Villeroi : il me ſemble que nos afflictions nous rendent plus ſenſibles à celles de nos amis.

LETTRE LXXXVIII.

De Madame de Caylus.

ENFIN, ma chere tante, nous avons réſolu, Madame de Dangeau, Madame de Levis & moi, de partir Jeudi matin pour avoir l'honneur de vous voir : je ne fais point mention de Madame d'O, parce que je ſuis preſque perſuadée qu'elle aura, ou les grandes vapeurs, ou quel-

ques médecines qui l'en empêcheront : je le lui propoſerai pourtant. Quant à moi, je ſors des obſtacles que je pouvois craindre : malgré de ſi heureuſes apparences, je ne laiſſerai pas d'envoyer encore Mercredi un exprès vous porter la confirmation de notre voyage. Le pauvre Monſieur de Villeroi va verſer, dans votre ſein, ſon renouvellement de douleur ; & voilà ce que votre deſtinée & votre bonté vous font avoir de vos amis ! Pour moi, ma chere tante, je vous déclare que ce ſera contre ma volonté & mes réſolutions, ſi je fais autre choſe que de me réjouir de votre vue. Si je pouvois, en me moquant des bons cœurs, endurcir le mien !

Monſieur de Bonrepaux fera ſon devoir, pour Monſieur de Goulher : j'attens ſes ordres pour faire agir Valincourt auprès de Monſieur le Comte de Toulouſe. On m'interrompt, ma chere tante.

LETTRE LXXXIX.

Ce 12. Novembre, 1715.

NE vous appercevez-vous point, ma chere tante, qu'il y a bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles ? Tout m'abandonne : Madame de Glapion même & Mademoiſelle d'Aumale ne m'écrivent plus. Je ſçais que vous eutes hier la viſite de Monſieur le Cardinal de Rohan,

& j'ai une grande impatience de le voir depuis : j'eſpere qu'il ne vous aura pas tant fait de mal que d'autres que vous avez reçus : il vous aura dit ce qu'il veut faire pour Moret : Madame la Princeſſe de Conti donnera cinq cens francs, parlera à Monſieur le Duc d'Orleans, pour tirer quelque choſe de lui, ce qui me fait eſpérer que nous parviendrons à faire la ſomme que vous croyez qui ſuffit, pour que ces pauvres filles ne ſe ſéparent pas.

LETTRE XC.

Ce 16. Novembre, 1715.

ENFIN notre voyage eſt arrêté pour la ſemaine prochaine ; parce que ſuivant votre conſeil & la bonté que vous avez de vouloir bien avoir égard aux empreſſemens de nos cheres Dames, nous ferons notre premiere viſite en corps : la Ducheſſe de Noailles même en ſera, malgré ſon énorme groſſeur ; mais nous coucherons aux environs de St. Cir en faveur de la femme groſſe & de l'hémorrhoïſſe, c'eſt ce qui fait que je ne puis encore vous mander préciſément le jour. La petite de Courcillon eſt ſans fiévre : ce qui me fait un grand ſoulagement : je craignois beaucoup que cette conſolation ne fût enlevée à notre amie. Il n'y a point de nouvelles du Roi d'Angleterre : tant mieux, puiſque

c'eſt une marque que ſon trajet ſe fait. Je vous ferois mal le détail de tout ce qui ſe dit, & je ſçais qu'il vous ſuffit de ſçavoir en gros que ſes affaires vont bien. J'ai été bien ſoulagée, ma chere tante, de recevoir deux de vos lettres tout à la fois : je ſuis bien aiſe que vous ſoyez contente de notre Cardinal : eſt-il poſſible que celui-là ſoit nôtre, & que l'autre..... Il faut ſe taire, mais en effet le Cardinal de Rohan mérite d'être vôtre. Je vous envoie une lettre de Monſieur de Frejus : il me vient voir de temps en temps, il me ſemble auſſi qu'il eſt à nous. Pour le pauvre Monſieur de Villeroi, dès qu'il a un jour, il le donne, ou à Madame de Dangeau, ou à moi : il eſt comme une ame en peine. Je garde votre compliment à Monſieur Fagon pour la premiere viſite qu'il voudra bien que je lui rende : ſon fils m'a dit qu'il falloit encore le laiſſer quelque temps. Je ne crois pas que Madame de Villette ſoit ſi-tôt en état de vous importuner, & quoiqu'elle ne ſoit plus dans un danger preſſant, c'eſt une femme bien malade. Le Maréchal d'Harcourt donne ſa charge de Capitaine des Gardes à ſon fils : c'eſt une grande grace qu'on lui fait, mais je le trouve encore plus heureux que ſon fils. Je ne manquerai pas de faire à M. d'Auxerre, de votre part, les remercimens que je lui avois déja faits d'avance : il eſt à la campagne avec mes enfans. Permettez-moi,

ma chere tante, de vous repréſenter que de voir la Reine d'Angleterre, c'eſt voir une fille de Ste Marie, & que vous en ſerez repoſée quand nous aurons l'honneur de vous voir. A l'égard du Maréchal de Villeroi, que j'honore pourtant beaucoup, ce n'eſt pas trop mal fait de le refuſer : je ne lui ſaurois pardonner ſa derniere viſite, qu'il m'avoit promis de ne pas rendre ſi tragique. Monſieur du Maine, vous l'aimez : il a beſoin de conſolation & d'être fortifié ; c'en eſt fait, il n'y retournera de long-temps. Vous trouverez ſans doute, & vous aurez raiſon, que depuis que je ſens que j'ai la permiſſion de vous voir, je ſuis fort indulgente pour les autres : il eſt vrai, ma chere tante, que cette eſpérance met dans mon ſang un baume que je ne connoiſſois plus.

RÉPONSE.

Ce 17 Novembre, 1715.

JE reçois dans ce moment deux lettres de vous, ma chere niece, l'une du 12, l'autre du 16 ; toutes deux dans le même paquet, j'y vais répondre par ordre. Je ne parlai point de Moret à Monſieur le Cardinal de Rohan, vous ſçavez que je ſuis timide à demander. Vous ferez une grande charité, ſi vous tirez quelque choſe pour ces pauvres filles : l'avenir m'inquiéte plus pour elles que le préſent ; je compte qu'elles ſçauront l'aumône qu'on leur fera, qu'el-

les en feront leur remerciment directement, & qu'à ma mort les Princeſſes ne les abandonneront pas, étant accoutumées à les ſoutenir.

J'ai toujours eu dans l'eſprit ces jours-ci Mademoiſelle de Courcillon : je crains que cette conſolation ne manque à cette pauvre femme, & que Dieu, qui eſt jaloux, ne veuille ſon cœur tout entier. Monſieur d'Antin eſt bien honnête, il m'a fait raccommoder un Tableau ; & quand je l'en fis remercier, il fondit en larmes : larmes de courtiſan. Vous voyez, ma chere niece, que je ne vous avois pas oubliée, & que c'étoit à moi à être étonnée de n'avoir point de vos nouvelles. Eſt-ce que vous ne couchez plus à l'Hôtel de Conti, que vous me parlez des environs de St Cir ? Il ne vous faut pas une médiocre maiſon.

Le Cardinal, qui n'eſt plus le nôtre *, eſt plus à plaindre que nous. Je ne crois pas que vous faſſiez plaiſir à Monſieur Fagon de vouloir le voir : Monſieur Boudin vous le dira encore mieux que moi ; mais il me ſemble qu'il ne veut voir perſonne. Monſieur le Maréchal d'Harcourt eſt bien traité ; & je trouve qu'il ſera mieux chez lui qu'à la ſuite du jeune Roi. Monſieur du Maine eſt bien à plaindre ! Il étoit favori de ſon Roi & de ſon Pere, & tout lui man-

* Le Cardinal de Noailles.

que préſentement : j'eſpere que ſa religion ſe ſoutiendra. Je ne puis penſer à votre viſite, ſans fondre en larmes : que ſera-ce en vous voyant ?

LETTRE XCI.

Ce 21 Novembre, 1715.

NOus coucherons toutes à la Ménagerie, où Monſieur Blouin a bien voulu nous faire mettre quatre lits : vous me direz peut-être, pourquoi pas cinq ? C'eſt que j'ai ſuppoſé qu'il étoit impoſſible qu'il n'y en eût pas une des cinq qui manquât, & pour la queſtion, que vous me faites à l'égard de la maiſon de Madame la Princeſſe de Conti, elle eſt démeublée, ſans quoi, nous y aurions été toutes à merveille.

Madame de Villette eſt conſidérablement mieux : Monſieur le Curé de St Sulpice la voit de temps en temps, & je n'ai rien à faire là.

Je ne ſçais aucune nouvelle d'Angleterre : je ſuis inquiéte de ce pauvre Roi. La Reine ne veut-elle donc point expédier ſa viſite ? Faut-il que nous trouvions encore des Princes ? Ce n'eſt pas que je ne ſente que je lui ſacrifierois tout, à l'exception de ma viſite de St Cir. Nous pleurerons, mais il y a de la douceur même dans ces larmes ; de plus, comme il faut commen-

cer par-là, le plutôt que nous aurons pleuré ſera le mieux. Ma ſanté eſt ſi bonne préſentement, & je ſuis ſi peu ſure de ſa durée, que j'ai grand regret au temps que je perds.

Je n'importunerai point M. Fagon, & je n'irai le voir que quand ſon fils & M. Boudin me diront que je le puis ſans l'incommoder. Adieu, ma chere tante, vous ſçavez combien je vous ſuis tendrement attachée.

RÉPONSE.

SI vous ne venez point Lundi, n'y penſez plus : le beau temps rendra tout plus facile, & éloignera davantage notre douleur ; la mienne eſt beaucoup plus ſupportable quand j'ignore tout ce qui ſe paſſe, & je vous plains infiniment d'avoir un cœur ſi ſenſible.

J'ai vu Monſieur le Maréchal de Villeroi plus tragique que jamais : il n'a rien qui le conſole ; Dieu le touchera peut-être à force de malheurs. Monſieur le Curé de St Sulpice eſt venu ici. L'état de Madame de Villette me fait pitié ; il croit que vous la voyez, j'en doute. On nous fait eſperer ici que l'argent paroîtra au mois de Janvier par ce qu'on va faire ſur les billets ; je le ſouhaite bien ardemment.

Que vous êtes heureuſe d'être Chrétienne & raiſonnable ! Je vous vois ſervant Dieu, & travaillant dans votre lit, ou

dans votre chaiſe, environnée de vos enfans, & les portant à la vertu : dans cette idée, je vous embraſſe de bon cœur.

LETTRE CXII.

MADAME de Villette, que nous croyions hier beaucoup mieux, a reçu tous ſes Sacremens ce matin : je n'en ai été avertie qu'après : j'y ai couru, mais je ne ſuis point entrée dans ſa chambre, & il eſt vrai que je ne l'ai pas vue depuis qu'elle eſt ſi mal. Je ſçais qu'elle a reçu les Sacremens avec beaucoup de religion, & qu'elle a mis ordre à tout avec un grand courage : elle eſt dans une tranquillité & une ſoumiſſion à la volonté de Dieu bienheureuſe. Ses Femmes & ſes Médecins, & tous les gens qui l'approchent pour la ſervir, en ſont fort édifiés : elle n'étoit plus aſſez accoutumée à moi, & nous étions trop bien enſemble, pour que j'aie cru néceſſaire de la faire tourmenter pour la voir : il me ſuffit qu'elle ait fait tout ce qu'elle devoit, & de témoigner à ſon fils qu'il trouvera en moi une ſœur tendre & une amie fidele : il viendra chez moi d'abord pour y paſſer les premiers jours.

J'ai eu bien du déplaiſir & de l'inquiétude, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir : mon fils le Brindi s'étoit fait une méchante affaire ; Monſieur le Maré-

chal de Villeroi l'a accommodée : il eſt vrai que ſon tort eſt ancien, & qu'en dernier lieu il n'avoit pu faire autrement que de ſoutenir ce qu'il avoit une fois avancé : il aſſure fort qu'il eſt incapable de faire à préſent les mêmes ſotiſes que l'année paſſée. Je vis hier la Ducheſſe de Noailles en très-bonne ſanté. On dit que le Duc de Noailles eſt tranſporté de joie : je ne le vis pas : il n'étoit ni chez lui, ni chez Madame ſa femme. Je me trouvai hier en caroſſe dans les rues de Paris & dans le même quartier : j'allois chez Monſieur Deſmarets, que je trouvai au bout du plus bel appartement du monde, très-mal éclairé, ſeul, aſſis, par habitude, je crois, à ſon bureau : Madame ſa femme étoit en haut avec deux Généraux, dont le Maréchal de Tallard étoit un : voilà le monde. J'ai beſoin, pour terminer l'affaire de Monſieur de Goulher, de ſçavoir quel eſt ſon emploi & dans quel lieu il eſt ; il me faudroit auſſi un placet, ou mémoire, que je ferai donner à Monſieur le Comte de Toulouſe par Monſieur de Valincourt, qui a eu l'honnêteté de ſonger à un autre emploi, au cas que celui-là ne fût pas conſervé ; & cela, avant que je lui en aie parlé. J'eſpere donc d'une façon ou d'une autre, que votre ami Monſieur de Goulhere ne demeurera pas ſur le pavé. Vous n'avez point mal jugé, ma chere tante, de la tranquillité de ma retraite ; à la priva-

tion près d'avoir l'honneur de vous voir, je ſerois auſſi contente qu'on le peut être dans cette miſérable vie ; mais je ne puis, je vous l'avoue, m'accoutumer à cette privation. Il y a auſſi le point des embarras d'affaires que la dureté du temps augmente beaucoup. Il eſt ſurvenu un accident fâcheux à la vente de notre Regiment :

Vouloir ce que Dieu veut, eſt la ſeule ſcience,
Qui nous mette en repos.

Il m'a donné un eſprit aſſez tranquille, & un cœur un peu trop tendre pour les gens que j'aime. Je ſuis contente de mon fils aîné : c'eſt un honnête homme & un aimable ami. Je vois ſouvent Madame de Dangeau, & ce m'eſt toujours un nouveau plaiſir.

LETTRE XCIII.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 15 Décembre, 1715.

JE reçois en ce moment votre lettre d'hier & la nouvelle déclaration : on en jugera par le ſuccès. Je vous écrivis dès hier, & ma lettre ira à vous par Monſieur de Guignonville, & pour cauſe. Brindi deviendroit-il Fermier général ? Rien ne doit plus ſurprendre.

Quand vous vous trouverez dans cette compagnie, dont vous m'avez parlé, di-

tes-lui que j'y voudrois être. Je ſuis fâchée de ce que notre Cardinal ſouffre.

Ce 17. Décembre. Pourquoi vois-je une lettre de Madame de Dangeau, & rien de vous ? J'ai vu ce matin Monſieur Blouin, qui m'a apporté de la part du jeune Roi, ſon portrait qu'il a barbouillé lui-même : le préſent & la viſite m'ont fait plaiſir, mais ne m'ont pas donné de joie.

J'ai reçu une lettre de Madame d'Aubigné, ma belle-ſœur, tout à fait raiſonnable : elle eſt très-diſcrete, & ne demande jamais rien ; elle me parle pour la premiere fois de ſes affaires, & me mande qu'elle a une grande confiance dans les bontés de Monſieur le Duc de Noailles : rien n'eſt plus à ſa place que d'être protégée par un gendre. Je n'ai pas peur de loin. Adieu, ma chere niece : je vais reprendre mon carreau pour faire des lacets pour *la cabale*. Je crains bien que la mode n'en paſſe, car ils ſont très-jolis.

Ce 18. Décembre. On nous aſſure ici que la petite vérole a renouvellé à Paris avec beaucoup de pourpre : Dieu veuille conſerver le jeune Roi ! Nous avons perdu cette nuit une profeſſe de vingt-deux ans, Madame de Nobleval, qui promettoit beaucoup : j'aurois donné une demi-douzaine de nos Demoiſelles pour elle, mais c'eſt bien nous que Dieu conſulte ! Cette mort augmente les frayeurs de Mademoiſelle d'Aumale.

Les louanges de Monſieur le Maréchal d'Harcourt pour Madame d'Auſſy ne me ſont pas indifférentes : j'ai bien des raiſons de l'aimer, mais il y en a une * que je ne puis jamais oublier. Prenez garde qu'elle n'abandonne pas Madame de Ventadour, à qui elle a tant d'obligations. Qu'eſt-ce que la fille de Monſieur d'Harcourt ?

J'ai eu le courage de revoir les Reliques que le Roi portoit ſur lui. Votre ſincere attachement pour ſa Perſonne & votre piété vous rendent digne d'en avoir quelque choſe : c'eſt, dit-on, de la vraie Croix, & apparemment des mieux avérée : j'ai diſtribué le reſte ici.

LETTRE CXIV.

Ce 1. Janvier, 1716.

BON jour, bon an, ma chere niece. Je vous ſouhaite de tout mon cœur une augmentation de piété, de raiſon, & de ſanté : eſt-il de plus grands biens ? Les trois mots que vous m'écrivites la ſemaine paſſée, n'ont point été perdus. Il eſt vrai que je ne puis être indifférente ſur l'état des affaires générales : j'étois accoutumée à en être occupée, mais malgré moi. J'avois toujours ouï-dire qu'on éloigne-

* Les bontés dont le Roi l'avoit honoré dès le berceau.

roit M. Deſmarets pour la raiſon que vous dites : d'autres croient que c'eſt un prétexte accrédité par ſes ennemis. Madame de Mailli * me fait grand pitié. En quel état eſt Madame de Liſtenoi † pour ſa conduite & pour ſes affaires ? Votre ambition pour dix mille francs, mis en rente, eſt aſſez modérée. J'ai tout le temps & toute l'amitié qu'il faut pour penſer ſouvent à vous ; & je vous vois dans un Couvent, tranquille & fort aimée. Je ſuis en peine des pleurs de Madame d'Orleans : vous lui avez rendu de ſi bons offices auprès de moi, que je ſuis toute attendrie pour elle : qu'eſt-ce que c'eſt ? Je crains toujours pour M. du Maine ; il n'y a qu'elle, vous, & moi qui l'aimions : & ſon plus grand démérite eſt d'avoir été trop chéri du Roi. Je ſupporterois bien plus aiſément l'ingratitude des uns & l'oubli de tous, que l'amitié qu'on me témoigne ; & ce Prince redouble la ſienne pour moi, de ſorte que je me retrouve dans le monde par l'intérêt que je prens à un certain nombre de gens, toujours prête à pleurer leurs peines, ſans partager leurs plaiſirs.

J'ai écrit à Madame d'Auſſi pour la ſoutenir dans le bien. Le bois eſt-il cher à Paris ? Je m'intéreſſe encore au bien du

* Auſſi ſa niece, à la mode de Bretagne, comme Madame de Caylus.

† Madame de Liſtenoi étoit ſa fille.

peuple. J'embraſſe bien tendrement Madame de Dangeau : je n'ai pas d'autres étrennes à lui donner, que la continuation d'une eſtime, d'une amitié & d'une inclination dont je ne pourrois me défaire, quand je le voudrois. La pente que j'ai à l'avarice, eſt bien augmentée depuis que j'entens crier miſere de tous côtés, & qu'on ne voit plus d'argent. Je ſerois trop à mon aiſe, ſi j'étois moins ſenſible. Que voulez-vous me dire ſur l'Angleterre ? Vous me faites tous entendre que tout eſt perdu. J'envoyai avant-hier à St Germain témoigner mes inquiétudes à la Reine : elle me manda que tout ce qu'on diſoit de bon & de mauvais étoit également incertain, qu'il n'y avoit que Dieu qui ſçût où eſt ſon fils, qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit débarqué, il lui écriroit.

On vient de m'apprendre, que les nouvelles d'Angleterre ſont bonnes, & qu'une Province, récemment révoltée, facilitera la jonction des Ecoſſois avec les Anglois de même parti.

LETTRE XCV.

Ce 9 Janvier, 1716.

VOs lettres ſont tout le délaſſement de ma triſte vie ; je les attens avec impatience, & je les reçois toujours avec joie. Je veux que nos lettres ſoient de dates différentes ; elles ſeront plus longues

& nous donneront moins de peine. L'état de M. Deſmarets me paroît fort bizarre. Les vingt mille écus ſur les Etats de Languedoc font un grand plaiſir à ceux qui vous voient avec cinq mille liv. de rente. Votre piété & votre raiſon ſont de grands tréſors.

M. le Chancelier * vous manqueroit-il pour le Conſeil, aujourd'hui qu'il a moins d'affaires que M. Fagon ? Voilà donc Madame la Ducheſſe d'Orleans plus malheureuſe que jamais, tant les chagrins ſont à proportion des grandeurs ! Les projets des bals nous ſont venus par les gens d'affaires. Je voudrois bien qu'il me fût permis de haïr M. le Duc † de tout mon cœur ! La confiance que j'ai en votre amitié, ne m'empêche pas de me conduire avec quelque diſcretion.

Il eſt vrai que tous les d'Aubignés ſont des gens de la vieille roche ; mais ils ne ſont pas d'auſſi bonne compagnie que vous. On doit à M. de Canillac l'ordre & la juſtice dans les affaires : ſon attachement pour le Duc du Maine me le faiſoit déja aimer. Je hais bien cette goutte de M. le Cardinal de Rohan ; mais quand il en ſera guéri, il partira, & que deviendra l'accommodement ? Eſt-il vrai que le Pape eſt malade ?

* M. le Chancelier Voiſin, peu conſulté par le Régent.

† Il étoit l'ennemi de M. le Duc du Maine.

Ce 10 Janvier. Ce matin il m'eſt venu trois penſées ſur mon caroſſe : la premiere, de le donner à Madame de Dangeau ; la ſeconde, de vous le prêter ; la troiſieme, de le vendre au profit de mes pauvres. Décidez, Madame.

Ce 11 Janvier. M. le Maréchal de Villeroi m'a écrit ce matin, la bonne nouvelle de l'arrivée du Roi d'Angleterre en Ecoſſe, & la Reine me l'a confirmée un moment après : elle a donc enfin un inſtant de joie !

Je ne comprens pas où j'ai eu l'eſprit quand j'ai eu tant de curioſité de ſçavoir d'où viennent les larmes de Madame d'Orleans : c'eſt honorer la mémoire de ſon pere, que de déplorer les égaremens de ſon mari.

Vous ſouffrirez quelque choſe en demandant l'aumône à M. le Régent : j'en attens le ſuccès.

J'ai grand' peur de ces bals, quoiqu'on nous diſe qu'on y obſerve beaucoup d'ordre ; ce n'eſt pas à ceux-là que le Régent & les Préſidens danſent. J'ai ici M. l'Archevêque de Rouen, pénétré de la lettre qu'on fait écrire aux Evêques : il m'a apporté tous ſes déplaiſirs ; on l'inſulte tous les jours, en lui diſant qu'il ne faut plus compter ſur ce que le Roi a fait : ſon cœur ſouffre par toutes ſortes d'endroits, il part demain. Taiſez-vous là-deſſus, c'eſt à nous à ſouffrir. Je ne vous dis rien de la beauté

de vos lettres : je vous paroîtrois flateuſe, & à mon âge, il ne faut pas changer de caractere.

Ce 12 Janvier. J'arrive de la Meſſe, & j'apprens que deux petits de Glapion, qui ſont au Séminaire, ſont très-mal de la petite vérole ; qu'une Dame de St Louis, des meilleures de la maiſon & propre à la ſupériorité, quoiqu'elle n'ait, je crois, que trente ans, a reçu cette nuit tous ſes Sacremens ; qu'une excellente ſœur converſe va les recevoir, & que nous avons la petite vérole : je ne vois ici que des viſages affligés, ou effrayés. M. le Curé de St Sulpice me paroît honnête homme : je ne parle plus, qu'en doutant, des gens que j'eſtime le plus. Le diſcours de M. l'Evêque de Troyes eſt infame *. Son neveu en reçoit la récompenſe. Mes fievres, tenant de leur premiere cauſe, me donnent toujours un ſerrement de cœur, qui me fait croire que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde. Je ne vous voudrois pas ces jours-là, car je ne fais que pleurer : venez les jours où je ſuis plus raiſonnable. Je ne ſerois pas trop fâchée que M. le Duc d'Orleans eût un attachement nouveau : je verrai, ſi vous en devinez la raiſon. Il eſt

* M. l'ancien Evêque de Troyes ayant dit que M. le Régent devoit abandonner tous les Evêques acceptans, *Non, Monſieur*, lui dit le Maréchal d'Uxelles, *M. le Duc d'Orléans ne peut, ni ne doit les abandonner : & quand ils feroient encore plus mal, il ne les abandonnera pas.*

vrai

vrai que notre Cardinal n'eſt pas de l'Egliſe de France : mais ſa préſence, ſes conſeils, ſa fermeté ne ſont pas indifférens ; je ne crois pas qu'il conſeillât aux Evêques de ſigner cette lettre qui fait tant de bruit. Je vous remercie du diſcours que vous m'envoyez, quoique je n'en liſe aucun ſur cette matiere : mais je ſuis bien aiſe qu'ils ſoient tous dans cette maiſon, qui certainement n'eſt pas ingrate.

M. le Maréchal d'Harcourt me fait trop d'honneur de penſer encore à moi. Je n'ai plus le courage de cauſer : il fait un mariage bien aſſorti.

LETTRE XCVI.

Ce 31 Janvier, 1716.

IL y avoit treize jours que je n'avois reçu de nouvelles. Je penſois que nous en viendrions à ignorer qui la France a pour Roi. Mon premier ſoin n'a pas été de répondre à votre lettre : c'eſt le plaiſir de toute la ſemaine. Je ſuis bien fâchée que l'hiſtoire du bal ſe trouve véritable. Vos deux Maréchaux de France ont-ils dit à M. le Duc du Maine qu'il ne devroit point aller à ce Conſeil de Guerre ? M. de Courcillon doit être cru ſur ce qui eſt de bienſéance. Ce n'eſt pas aſſez d'être proclamé en Ecoſſe, il faut du bruit en Angleterre. Je vous répondrai à loiſir ſur Mᵉ de Mailly.

J'ai penſé d'abord, comme vous, ſur ce qui regarde la Ducheſſe de Noailles : elle a raiſon de trouver ſa fille trop jeune ; mais le mariage qu'on propoſe, eſt ſi eſſentiel au repos des Noailles, qu'on ne peut s'empêcher de l'approuver : elle a encore raiſon de ne pas vouloir ſe ruiner pour ſes enfans. Je lui conſeillerois de ſacrifier quelque choſe pour plaire à ſon mari, comme d'aller juſqu'à 50000 écus : mais il n'eſt pas juſte qu'elle ſe fît pauvre, notre Roi l'ayant fait ſi riche. Il eſt fâcheux pour vous, & il le ſeroit pour moi, d'entrer dans une affaire où il eſt ſûr qu'on déplaira : rien n'eſt plus ſage que le diſcours que vous lui tintes.

J'ignorois l'Ambaſſade de M. le Duc de la Feuillade : je ne ſçais que ce que vous me mandez. De quel côté eſt-ce que les gens de guerre tournent ? Je ſuis bien en peine du M. du Maine. Notre petite vérole continue, & pas une ne meurt, mais toutes vont à l'extrémité.

Je crois *la groſſe* très-aſſidue auprès de Madame la Ducheſſe d'Orleans. Le Maréchal de Villars ſeroit bien ſage de faire un voyage, le premier de Février. Je ſuis inquiéte ſur M. du Maine, depuis que vous m'avez mandé qu'il va à ces conſeils. Un mot de vous me raſſure, au moins pour le paſſé.

LETTRE XCVII.

Ce 4. Février, 1716.

VOUS paſſez trop légerement ſur votre ſollicitation à Monſieur le Duc d'Orléans : je reconnois bien Monſieur le Maréchal de Villeroi à celle qu'il lui a faite, ſans vous en rien dire : il en uſa de même pour moi à la mort de la Reine-mere : il demanda au Roi une penſion pour moi, quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Je ſuis bien aiſe que la Ducheſſe de Noailles ait fait ce que ſon mari deſiroit : il ne doit pas à l'avenir lui faire des propoſitions qui la ruinent. L'état de Monſieur le Duc du Maine m'afflige, & le Régent pourra ſe repentir de la figure qu'il fait faire à Monſieur le Duc : il n'y a qu'à ſe taire ſur Madame la Ducheſſe. Le perſonnage de Monſieur d'Antin eſt terrible. La ligue, dont vous me parlez, fait trembler * : & je vois bien que je ne trouverai pas le repos dans ma retraite. Je ne ſçaurois me flater ſur le Prétendant, tant qu'il n'y aura pas de bruit à Londres. Il eſt vrai que voilà un beau ſoleil : mais ce n'eſt pas lui qui fait les beaux jours. Je crois Madame de Ventadour une très-bonne femme : elle a le cœur très-noble : elle m'a demandé à me voir cet été ; je

* Apparemment celle des Bretons.

ne la refuſerai pas, mais il n'en faut rien dire.

Ce 5 Fév. Je croirois les affaires du Roi d'Angleterre en aſſez bon état, s'il y avoit moins de tranquillité à Londres. Il me ſemble qu'on attend pour l'argent ce qui ſe paſſera à la monnoie. Monſieur le Duc du Maine ne me paroît pas ſi inquiet que nous; il ſe flatte peut-être: ce qui eſt encore meilleur que de voir toujours ce qu'il y a de pis. Rien n'eſt plus galant que le diſcours du Régent; mais je crains que ſans refuſer, il ne faſſe rien ſur les penſions. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Monſieur le Maréchal de Villeroi d'un ſtile plus tragique que celui de Racine, & paſſant même Longe-Pierre. Un joli chapelet ſiéra bien à Mademoiſelle de Courcillon: car je ne la crois pas encore Janſéniſte.

Je n'envoie rien à Madame de Barneval, parce que je n'ai point d'argent: juſqu'ici on m'a payée exactement; mais les aumônes que je fais étant preſque toutes des penſions, je me défais fort vîte de ce que je reçois: je demeurai le mois paſſé aſſez long-temps avec ſix louis & demi pour tout tréſor. J'avois fait autrefois le petit fonds que vous me conſeillez, dont je diſpoſois même après ma mort: mais, à la diminution de l'argent, on me conſeilla de le mettre avec celui de S. Cir. Nous le donnâmes, & nous ne

pûmes le retirer. Je ſuis aſſurée que Monſieur le Duc de Noailles ſe met en pieces pour nous ſervir, & c'eſt ce qui me prouve l'extrémité où l'on eſt : ne ſoyez pourtant pas en peine de moi, Maintenon me ſuffit pour ne pas mourir de faim.

Le conſeil reſervé, s'il ſe fait, détruira bien vîte les autres conſeils. Je crois la Maréchale de Noailles bien étonnée de n'avoir rien de.... on dit qu'elle eſt bien riche. Voilà trois pieces de vaiſſelle pour les pauvres : voilà le chapelet pour la petite belle : voilà huit cens francs pour Mᵉ de Mailly : & voilà M. Mauduit porteur de tout cela.

LETTRE XCVIII.

Ce 16 Fevrier, 1716.

QUEL paquet reçus-je hier au ſoir, ma chere niece ? & quel malheur d'être ſenſible au bien public & particulier ! mais change-t-on, dès qu'on eſt en retraite ?

Voilà donc Madame de Mailly à l'aumône ! j'en benis Dieu de bon cœur comme les dévots, mais non avec la même indifférence. Si je paroiſſois, on eſpéreroit de plus grands ſecours : & il me paſſeroit ſouvent dans l'eſprit, que j'ôterois le pain aux pauvres pour donner des confitures à Madame de Mailly. Vous ne me dites

rien de ſes enfans : ſont-ils à ſa charge? Monſieur & Madame de la Vrilliere ſçavent-ils cette extrémité ? elle devroit renvoyer ſes domeſtiques. Quand je vins ici je n'avois pas dequoi donner le deuil aux miens : je les congédiai, & je leur ai envoyé de l'argent à meſure qu'il m'en eſt venu : ils m'auroient trop couté à nourrir. Continuez à l'aſſiſter, ma chere niece, avec le plus de vraiſemblance qu'il ſe pourra.

Vous m'avez fait un grand plaiſir, en m'épargnant la peine de donner un dégout au Maréchal de Villars, que je n'aurois pas vu : je ne veux pas augmenter le nombre des diſtingués : il fait bien ſagement de s'éloigner. Je trouve Madame de Rutland aſſez heureuſe d'aller en Amérique : & ſi Madame de Dangeau, & vous, preniez ce parti-là, je vous répons d'une troiſieme. J'étois très-fâchée de ſçavoir le mariage de nos amis rompu : car il me paroiſſoit bien convenable ; mais la maniere eſt encore plus affligeante que le fait. Eſt-il poſſible qu'il n'y ait nulle eſpérance de raccommodement ? Tous les gens de bien y ont intérêt : le Roi ſe trouvoit par-là entouré de ce qu'il y a de meilleur à la Cour, & les voilà retranchés les uns contre les autres. Madame de Ventadour en mourra. Je ne puis vous dire à quel point cette affaire me touche, & en vérité, elle me touche trop. Voilà Mada-

me de Parabere] dans une entiere liberté. Madame de Ventadour m'écrit d'une maniere fort touchante, mais très-ſuccinte : je ne reviens point de voir que c'eſt le Maréchal qui rompt ce mariage. Je le lui ai vu deſirer ardemment : & il craignoit qu'il ne ſe rompît par le défaut du tabouret. La lettre de Monſieur le Duc du Maine ne m'apprend rien de bon ni de mauvais. Votre amitié fait honneur à Madame de Noailles, toute riche, toute grande Dame qu'elle eſt.

LETTRE XCIX.

Ce 17 Février, 1716.

EST-il vrai qu'un Eſpagnol, qui avoit épouſé une fille de Milord..... donne de l'argent à tous ceux qui veulent paſſer en Ecoſſe? Je n'exclus point Madame de Dangeau, je l'aime trop : mais je vois de grandes difficultés à nous joindre.

Je ne plains point Madame de Mailly de faire mauvaiſe chere : punition de l'avoir fait trop bonne : elle a de la piété.

Notre Supérieure a un neveu qui vient d'entrer Exempt dans les Gardes du Corps par un procédé de Monſieur de Charoſt, bien obligeant pour moi. Ce neveu a une Compagnie à vendre dans le Régiment de Monſieur le Prince d'Eſpinoi,

qui veut un homme de condition, & ceux-là n'ont point d'argent. Ce neveu préſente le fils d'un Préſident de Rouen, qui, juſqu'ici, n'a pu être agréé. Je ne puis refuſer une recommendation auprès de Madame la Princeſſe d'Eſpinoi : car vous ſçavez que ſouvent on aime mieux celle à qui on recommende, que celle pour qui on parle : & certainement j'aime-mieux Madame d'Eſpinoi que Madame de Vertrieux : le neveu eſt homme de qualité, très-pauvre, & qui n'a de reſſource que cette compagnie. Monſieur le Comte d'Aubigné m'a bien dit des choſes : on eſt fâché de les ſçavoir, & encore plus inquiet, ſi l'on ignore tout. Vos lettres, ce me ſemble, ſont le milieu entre ces deux extrémités. Qu'eſt devenu le Maréchal de Berwick ? paroît-il à la Cour ? comment eſt-il avec la Reine d'Angleterre ?

On m'a dit que les Janſéniſtes font ce qu'ils peuvent pour gagner Monſieur l'Evêque de Liſieux : Madame de Dangeau ne le retiendra-t-elle pas ? Je crains pour les Brancas Monſieur de Berwik : car il eſt fort du parti. J'ai toujours cru que Madame la Princeſſe de Conti voudroit remplacer Madame de Longueville : je deſire de tout mon cœur de m'être trompée.

Monſieur Vaudemont eſt-il à Paris, & en quel état ? J'ai reçu ce matin une lettre de Monſieur le Maréchal de Villars, qui me dit que vous l'avez empêché de ve-

nir. Je lui ai répondu que je vous en étois fort obligée : & du reſte, je lui fais beaucoup d'honnêtetés : je le trouve heureux de s'éloigner de ce conſeil.

Je viens de recevoir un courier de Monſieur le Maréchal de Villeroi, avec toutes ſes juſtifications, qui me font voir qu'il n'y a point de raccommodement à eſpérer : il prend Monſieur du Maine, Monſieur de Dangeau & vous à témoin ; je voudrois bien que cette affaire-là ne diminuât rien de l'amitié de Meſſieurs de Rohan, des Princeſſes Lorraines, & de Madame de Ventadour pour vous : car j'y compte fort, & que vous les trouverez les mêmes dans tous les temps. Mais que deviennent mes pauvres ? Mes amis m'intéreſſent, mais mes pauvres me touchent.

LETTRE C.

Ce 9 Février.

AUtre lettre de Monſieur le Maréchal de Villeroi, qui, malgré ſes peines, a la bonté de me mander que le petit Roi s'eſt trouvé mal : cette nouvelle nous ſeroit venue par Verſailles, & m'auroit plus inquiétée : ma tendreſſe pour cet enfant me dit bien toute celle que j'avois pour celui qui nous manque. J'apprens auſſi que les affaires du Roi d'Angleterre

ſont en mauvais état : les penſées de Dieu ſont différentes des nôtres.

Je commence à répondre à votre lettre. Je ne me ſouviens point du tout de mon favori Monſieur le Duc de Fronſac : il eſt..... mais je tremble pour Monſieur votre fils, & je voudrois que ces malheureux jours fuſſent finis. Je n'entens pas parler de Monſieur le Chancelier : il eſt ſage, & ne veut pas ſe commettre ; il ſçait bien qu'il eſt des exceptés, & pere temporel de St Cir : ainſi la porte ne lui en ſera pas fermée. Il a une conduite qui ne lui donne point d'excluſion, & peut-être reviendra-t-on à ſa bonne tête, quand on aura eſſayé de tous ces cerveaux brulés. J'aime-mieux Monſieur le Prince Charles que Madame d'Elbœuf ; ainſi je trouve fort bon qu'il ſoit Gouverneur de Picardie. Il y a long-temps qu'on m'a dit que Monſieur le Prince d'Eſpinoi épouſoit Mademoiſelle d'Albret : que la belle fille ſoit digne de la belle-mere ! je plains Meſdemoiſelles de Barneval, ſi elles perdent leur mere : je ne puis plaindre ceux qui meurent.

Le Maréchal de Villars ne mérite-t-il point la lettre que je lui ai écrite ? Je ne l'ai pas ſoupçonné d'être du nombre des Courtiſans qui ſe ſont deshonorés il y a ſix mois *. Me ſuis-je trompée ? Je n'ai

* En caſſant le teſtament du Roi.

pas ouï parler du mariage du Prince de Dombes, j'ai peine à le croire. Vous ſçavez l'eſtime que j'ai toujours eue pour Madame de Caſtries : dites-lui là-deſſus ce que vous jugerez à propos, il n'eſt plus queſtion de moi. Il eſt vrai que vous ne m'écrivez pas des choſes fort-agréables, ma chere niece ; mais ce ſeroit encore pis, ſi vous ne m'écriviez pas du tout, car ce qui me reviendroit me mettroit dans de grandes inquiétudes : & je ſçais par vous la vérité : j'avoue qu'elle ne nous eſt pas favorable. Il me reſte encore aſſez de ſenſibilité pour me réveiller ſouvent : & la ſeule envie de ſçavoir comment les jours gras ſe ſont paſſés par rapport à vous, me feroit envoyer mon courier. La pauvre Madame de Barneval n'eſt donc pas aſſez heureuſe pour mourir ! vous en avez uſé, ſelon cette prudence que j'admire en vous, dans l'affaire de Meſſieurs de Rohan & de Villeroi. Ce dernier me paroît content de vous : je crains plus les Courtiſans que les auteurs. Je vois bien qu'il ne faut pas eſpérer un raccommodement. Monſieur le Maréchal d'Harcourt a raiſon de ſe tenir dans ſa famille : la campagne vaut mieux que Paris. On me mande pourtant que les Provinces ſont dans une grande miſere. J'apprens de mauvaiſes nouvelles du Roi d'Angleterre.

LETTRE CI.

DE MADAME DE CAYLUS.

Ce 27 Février, 1716.

C'EST aujourd'hui la conférence : elle doit être déciſive : le Chancelier dit qu'il faut finir l'affaire, le Régent, qu'elle l'eſt, & tout le reſte, qu'elle ne le peut être. Bien des gens ſenſés ne croient point que celle des Princes puiſſent être jugée : la requête, que les Ducs viennent de préſenter, y jette un nouvel embarras, & fournit, ce me ſemble, un nouveau prétexte à Monſieur le Régent : par-là, les Ducs ſe ſont ôté le pouvoir de juger : ainſi, en tout, je trouve que cette requête eſt plutôt un bien qu'un mal. Monſieur d'Argenſon eſt mieux : mais il a pourtant encore une petite fievre qui le mine. Madame la Ducheſſe de Noailles a un rhumatiſme qui la fait beaucoup ſouffrir.

Le Cardinal de Polignac a reçu une lettre du Cardinal del Giudicé, qui lui mande pour nouvelle que Madame des Urſins vient en France, apparemment pour quelque choſe de bien important, puiſqu'on envoie un ſi grand perſonnage. Que dites-vous de l'effronterie de cet Italien ?

Je ſuis un peu laſſe : il n'y paroîtra pas demain ; mais je vous ai laiſſé bien abbatue, ce me ſemble : ce qui m'inquiéte bien davantage.

LETTRE CII.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 27 Février, 1716.

JE n'écrirai point aujourd'hui à Monſieur le Duc du Maine par diſcrétion : il ne faut pas abuſer de la bonté qu'il a de m'inſtruire de tout ce qu'il m'eſt néceſſaire de ſçavoir pour me réjouir, ou pour m'affliger. Il y a tant de meſure à garder que l'on ne ſçait que dire. Le petit mot de Monſieur de Dangeau m'a fait plaiſir : je n'en ait point de plus grand que d'être en commerce avec ceux qui ont aimé le Roi : il en coute quelques larmes, mais elles ſont plus douces que celles qu'on verſe ſur l'ingratitude des Courtiſans.

St Cir ne me fournit rien pour remplir mes lettres : nous n'y entendons parler que de maladies. Je voudrois ſoulager mes pauvres, mais je n'ai point d'argent. Je ſuis toûjours dans l'incertitude, quoique j'aie fort à me louer du traitement qu'on me fait : je ne laiſſe pas d'être inquiéte pour St Cir : les peines ſuivent par-tout. Il eſt triſte de dépendre de gens qu'on n'aime point. Le ſort du Duc du Maine me prouve que j'ai bien fait de ne m'être pas élevée.

LETTRE CIII.

Ce 8. Mars, 1716.

JE commence, dès-aujourd'hui, à vous répondre, ma chere niece, & par un article que je pourrois oublier : c'eſt la lettre que j'ai reçue ce matin de Monſieur de Murçai, qui veut que j'écrive à Monſieur le Régent, ou du moins au Duc de Noailles pour le payement de la penſion de ſes enfans. Je vous prie de lui dire que je ne puis faire ni l'un ni l'autre, & qu'il ne me faut plus compter. Puiſque vous êtes en commerce avec Monſieur de Fréjus, remerciez-le de ce qu'il m'a envoyé : dites-lui que je me tiens trop honorée de ſon commerce pour le céder à Mademoiſelle d'Aumale, & que je ſuis fâchée de ne le pas voir ; mais je crains fort que l'année ne ſe paſſe avec la petite vérole. Vivez de bonne-heure en vieille, comme j'ai fait, & vous vivrez auſſi long-temps que moi. Je ſuis bien aiſe de la maniere dont Monſieur votre fils en uſe avec vous : il ne fait que ſon devoir : mais qui eſt-ce qui le fait ? que tant de vertus ne ſoient pas inutiles ! Les enfans des hommes auroient grand tort de faire du mal à celui que vous nommez Abel : car il n'en voudroit faire à perſonne. Où ira-t-il ſi la Lorraine n'oſe le garder ? L'Archevêque de Rouen eſt comme Job, affligé dans

ſon corps, réduit dans ſon lit, affligé dans ſon cœur par l'état de la Religion, & de la perte que nous avons faite, inſulté par tous ceux du parti, vilipendé en pleine Audience, pour un procès qu'il ne peut perdre, mais qu'on veut plaider pour le traiter de calomniateur. L'affaire du premier Préſident ſera un ſurcroît de douleur. Il me paroît que les Prélats, qui ſoutiendront le bon parti, voudroient que Monſieur le Cardinal de Rohan ne s'éloignât point : il ne peut pas faire ce qu'il feroit s'il étoit de l'Egliſe de France : mais il parlera au Régent avec plus de poids, d'autorité & de facilité. Il ſoutiendra Monſieur le Cardinal de Biſſi & tous les autres : ſon nom & ſon mérite ſont d'un grand poids. Si j'oſois le prêcher, je lui dirois qu'il faut joindre à ſes talens la piété qui les fait valoir.

Ce 9 Mars. Je voudrois ſçavoir les démêlés de votre frere, & de votre neveu : je ſerois bien fâchée qu'ils dégénéraſſent du courage de leurs peres.

Soyez ferme dans le deſſein de ne point augmenter votre dépenſe, & d'arranger l'avenir : ce n'eſt que la vanité qui nous porte à vouloir tant de choſes : le néceſſaire, même abondant, ne va pas loin. Tout ce que votre Philoſophe voit & entend doit le confirmer dans ſa réſolution : la durée en fera le mérite devant les hommes. Dieu veuille la rendre utile au ſa-

lut! Je ſuis bien aiſe que l'état de Monſieur Deſmarets ne ſoit pas ſi mauvais qu'on l'avoit dit : celui de Monſieur le Duc du Maine trouble fort mon repos. s'il eſt vrai que Madame la Ducheſſe & Monſieur d'Antin gouvernent Monſieur le Duc, notre Prince ſera à plaindre. Sans être habile en politique, j'ai bien compris que la tranquillité des Anglois ſeroit mauvaiſe à tout le monde : mais la nature de leur gouvernement me fait eſpérer que ce repos ſera bientôt troublé.

Ce 10 Mars. J'ai reçu ce matin une lettre de M. le Maréchal de Villeroi, qui me paroît auſſi affligé que les premiers jours. St Cir pourra bien devenir un lieu de tourment pour moi : on ne paye d'aucun côté, & la dépenſe journaliere eſt forte : on ne ſubſiſte que par le crédit, acquis en payant comptant. Il m'eſt revenu que dans le conſeil des Finances, où l'on demanda les vingt mille écus que le feu Roi a donnés aux Demoiſelles qui ſortent, Fagon s'étoit récrié, en diſant qu'un Régiment en ſubſiſteroit. Oui, s'il étoit queſtion d'établir St Cir : mais bâti à la ſatisfaction de toute la nobleſſe de la France, il doit être ſans doute ſoutenu. Vous voyez, ma chere niece, que je ne manque pas de peines : je ſerois bien fâchée que ce propos revînt au pere de Fagon.

Je ſuis en peine de M. de Guignonville :

vous connoiſſez mon imbécillité ſur les affaires : & vous ſçavez auſſi que je ne vivois pas pour moi ; de ſorte que je ne ſçais déja plus où j'en ſuis. Ce détachement de tout m'attire aujourd'hui bien des peines ; cependant je ne m'en repens pas.

LETTRE CIV.

Ce 15. Avril, 1716.

TOUT ce qui me plaît à vos ſoupés chez vous, eſt l'intérêt de la Ducheſſe de Noailles, que vous accoutumez à la bonne compagnie ; du reſte je ne crois pas que vous y ſoyez à votre aiſe, & la dépenſe & le déſordre me font de la peine. Que deviennent à tout cela vos deux enfans ? Le Maréchal paroît bon & fidele ami, mais je le crois tyrannique.

Je conſens au voyage du Cardinal de Rohan, par la raiſon du retour en cas de beſoin : je crains bien même qu'on ne le faſſe pas revenir. Il me ſemble que ce temps eſt toujours rempli de parties de plaiſirs : la belle ſaiſon, la ſortie du Carême inſpirent quelque joie. Madame la Ferté eſt bien propre à inſpirer le ſilence aux gens ſenſés. La promenade au bois de Vincennes eſt encore des maiſons dont vous me faites ſouvenir. Je tâcherai de profiter pour M. du Maine des choſes que vous & d'autres m'apprenez. Le paquet de M.

de la Haye eſt mauvais : je ne le crois pas capable de l'avoir imaginé pour plaire à Madame de Berri, mais bien d'être entré dans quelque politique de Madame d'Orléans, qui dans de certains temps, ménage ſa fille.

Il faut donc aimer les Quiétiſtes : je le veux bien. M. le Chancelier ne trouve pas l'état mal gouverné : il eſpere de la Chambre de Juſtice : n'eſt pas engoué de ſa faveur : il me parut aſſez tranquille, & toujours ſage. J'approuve fort un remercîment à M. d'Antin : il eſt, comme tous les autres, compoſé de bon & de mauvais.

M. le Chancelier ne me dit rien de la nobleſſe.

M. le Curé de St Sulpice ſeroit une grande perte. Madame de Ventadour m'écrit une grande lettre ſur la merveilleuſe repréſentation du jeune Roi, & trouve qu'il reſſemble à celui que nous pleurons. Je ne puis croire que ſa ſanté ne ſoit pas intéreſſée à de ſi longues contraintes.

Ce 16 Avril. La Reine d'Angleterre ſort d'ici : vous vous doutez bien que cette viſite m'a fait plus d'honneur que de plaiſir ; elle étoit précédée de celle de Madame d'Havrincourt, qui m'a bien fait pleurer nos pertes ; elle y eſt ſi ſenſible, que mon amitié pour elle en eſt augmentée.

Vous ſçavez qui j'ai vu. Il y eut des temps où je me trouvai fort bien avec M. de Fréjus : il y en eut d'autres, ter-

ribles par rapport à la Religion ; mais je n'aurois pas été malade, ſi j'en étois demeurée à lui. Les larmes que je verſai avec Madame d'Auſſy, me donnerent une douleur de tête dont je ne ſuis pas encore remiſe. J'attens demain M. le Duc du Maine, & ſa converſation me fait peur. Adieu, ma chere niece, juſqu'à Lundi, ſi quelque contradiction nouvelle ne s'y oppoſe pas.

LETTRE CV.

DE MADAME DE CAYLUS.

Ce 3. Mai, 1716.

VOus ne voulez point, à ce que m'a dit M. le Maréchal de Villeroi, que j'envoie à St Cir : mais vous voulez bien, ma chere tante, que je profite des occaſions qui ſe préſentent : celle de M. de Fréjus me fait plus de plaiſir qu'une autre, parce qu'il vous dira des choſes agréables du jeune Roi ; mais l'Egliſe vous ſerrera le cœur.

Il y a bien du bruit dans la maiſon de Conti : la mere a dit à ſon fils des choſes qui la font blâmer de tout le monde : on eſt bien à plaindre d'avoir tort avec de telles gens. Les portes du Luxembourg fermées révoltent tout le quartier, & raniment les faiſeurs de chanſons. Mais ce qu'il y a de pis, c'eſt que la

Chambre de Juſtice ne produit encore rien, & qu'on ne ſçait ce que devient l'argent qui a été porté à la monnoie ; tout le monde, au moins ceux que je vois, eſt dans un état ſi ſouffrant, que la vie en devient triſte de plus en plus. C'eſt demain la noce de nos Rohans, que je ne prens point du tout à cœur. J'apprens que M. le Maréchal de Villeroi vient de partir tout à l'heure pour aller à St Cir ; que de choſes il vous dira ! il ſe ſoulagera, & vous accablera : pourvu encore, qu'il ne nous aille pas donner un accès de fievre ! Paſſons vîte au Curé d'Avon, que je vis l'autre jour avec grand plaiſir ; ne le verrez-vous point auſſi ? ou ne l'avez-vous pas déja vu ? Il ne dit rien de triſte, il me paroît même que nos amis ſont riches ; ils le ſont en effet, puiſqu'ils ne deſirent rien. Nous avons eu un accident, qui a été réparé par le ſacrement, & qui n'eſt pas même arrivé à un de nos néophytes.

Le vieillard de la Ducheſſe de Noailles eſt mort, le même jour que ſon argent eſt fini. Madame Fagon eſt morte ſubitement: M. ſon mari l'a appris d'une façon qui devoit le tuer. On lui tait ce coup de foudre : on le laiſſe aller juſqu'à la porte de la chambre: là, on l'aſſomme de ces mots: *Madame eſt morte.* Il fut ſaiſi : il ſe porte mieux. Adieu, ma chere tante, je vais me coucher à votre intention.

LETTRE CVI.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 4 Juin, 1716.

JE ſuis bien fâchée de la Maréchale d'Harcourt pour les familles qu'elle afflige.

Il faut eſpérer que de l'extrémité où eſt l'affaire de l'Egliſe, naîtra quelque changement : ou bien il faut ſe préparer à un ſchiſme ; la propoſition d'aller à Maintenon eſt impraticable. Paparelle eſt très-criminel, & les exemples ſont néceſſaires : cette affaire-là ne m'agite point. J'ai bien cru que l'état de la Maréchale d'Harcourt vous affligeroit & vous occuperoit : je crains fort qu'elle ne ſoit morte. Je partirois pour Conſtantinople, comme votre fils, ſi j'avois quelques années de moins.

Ce 5 Juin. Je ne manquerai aucune occaſion de concilier les perſonnes dont nous deſirons l'accommodement ; mais il me ſemble que Madame de Ventadour a raiſon de ne pas vouloir ſe ſéparer de Mrs de Rohan. Vous prenez un bon parti ſur les penſions : votre ſageſſe eſt un grand tréſor : c'eſt la maudite opinion, qu'il faut faire comme les autres, qui a tout perdu. On nous mande que les portes du Luxembourg n'ont été fermées que parce

que vous vous y promeniez trop tard : n'eſtimez-vous pas, après cela, nos nouvelliſtes ? Je ne vous reconnois pas à cet exercice outré. Madame la Princeſſe de Conti a toujours été du parti : elle ſe contraignoit pour le Roi, & le trompoit : je ne lui ai jamais donné le plaiſir de croire qu'elle me trompât auſſi, quelque parole qu'elle eût donnée en ma préſence. Je lis avec plaiſir le Journal de M. de Dangeau : j'y apprens bien des choſes dont j'ai été témoin, mais que j'ai oubliées. Perſonne ne contribue plus que vous à mon amuſement, ma chere niece, vous me mandez de vos nouvelles & de celles de nos amis : vous faites mes commiſſions ſans en paroître fatiguée : que me faut-il de plus ? J'apprens que la Maréchale d'Harcourt eſt morte : j'en ſuis bien fâchée pour deux familles, qui méritoient d'être heureuſes.

Ce 6 Juin. Je vis hier M. le Duc du Maine moins abbatu de corps & d'eſprit, mais avec tout l'ennui de la plus triſte vie. Je n'ai point trouvé la Reine aigrie contre Bolingbroke : elle ne le ſoupçonne pas de trahiſon. J'eſpere que j'embraſſerai bien tôt ma fauſſe-niece, (*Madame de Caylus*) ce qui ne me ſera pas indifférent. Entre vous & moi, M. & Madame Deſmarets veulent me voir, & je ne le veux pas ; ſoutenez-moi bien ſur la retraite : un autre parti ſeroit ridicule. Il ne me con-

vient de m'expoſer, ni aux faux empreſſemens des heureux, ni aux ennuis des diſgraciés, ni aux murmures des mécontens, ni à la curioſité des indiſcrets.

Ce 8 Juin. Il eſt vrai, Madame, qu'il n'y a pas grand' choſe à répondre ſur votre lettre, mais on doit être content, le jour qu'on n'apprend rien de fâcheux: il eſt encore vrai qu'on craint tout pour le lendemain: car il me ſemble que tout eſt diſpoſé pour quelque événement terrible ſur les affaires de l'Egliſe. Je vous plains, le jour que vous irez faire votre cour à Madame de Berri. On dit que tout augmente de prix, depuis ce qui s'eſt fait ſur la monnoie; ainſi l'un revient à peu près à l'autre. Beaucoup de gens diſent que la ſuppreſſion des billets ſera toujours un bien: mais eſt-on aſſuré qu'on n'en remettra pas, ſi l'on en eſpere la moindre utilité? Je vous prie, ma chere niece, de demander de ma part, à notre Maréchal d'obtenir de Madame la Ducheſſe de Ventadour les entrées libres chez elle pour Madame d'Hauſſy: rien ne peut lui faire plus d'honneur dans le monde; mais rien auſſi ne peut lui nuire davantage que de ne les pas avoir. Si M^e^ de Villefort n'a pas ſçu ſe les conſerver, c'eſt ſon affaire: mais cette pauvre petite femme ne doit pas en pâtir. Je répondrois que Madame de la Lande n'en ſera pas fâchée: Madame d'Arcy ne ſera peut-être pas de

même : démêlés d'enfans, qu'il faut compter pour rien : je ſuis perſuadée que ma priere ne ſera pas déſagréable à Madame de V. La miſere de Madame d'Hauſſy m'attendrit tous les jours pour elle : nous n'aimons point à voir les ouvrages de notre Roi renverſés ſi promptement.

LETTRE CVII.

Ce 19, Juin 1716.

N'Eſt-il pas vrai, ma chere niece, que nous fûmes plus affligées de nous quitter, que nous n'avions eu de joie de nous voir, quoique j'euſſe paſſé une journée entiere dans la même place, ſans en ſentir la moindre laſſitude, ſi ce n'eſt d'avoir un peu trop parlé, dont je ſuis déſaccoutumée ?

Je vis hier Madame la Ducheſſe de Chevreuſe, qui me donna un grand mal de tête : je la trouvai toujours la même : elle me dit mille choſes obligeantes de la part de Madame de Levis qui me toucherent ; mais je n'y répondis point, voulant oublier tout & être oubliée : elle me dit ce que M. le Duc veut faire demain contre M. le Duc du Maine, ce qui n'a pas peu augmenté le mal de tête de cette nuit. Je voudrois bien ne me plus ſouvenir de ce que j'ai laiſſé à la Cour : c'eſt trop d'en avoir les agitations avec l'ennui de la ſolitude.

Les

Les *Mémoires* de M. de Dangeau m'amuſent très-agréablement : c'eſt dommage qu'il n'écrive pas auſſi liſiblement que nous! Je ne crois pas qu'il y ait de mal à me les faire lire par Mademoiſelle d'Aumale : elle voudroit en extraire ce qui me regarde, & quelques autres articles. Je m'adreſſe à vous pour en demander la permiſſion, afin qu'il l'a refuſe plus librement, s'il le juge à propos.

Ce 20. Juin. Vous ſçavez que notre chere Dauphine diſoit que Madame d'Harcourt reſſembloit à la vertu : vous voyez qu'elle ſoutient en tout ce perſonnage : M. d'Harcourt eſt trop heureux, ſi Dieu lui fait miſericorde : que faiſoit-il ſur la terre ? Remerciez bien M. de Dangeau de la permiſſion qu'il me donnera ſur ſes *Mémoires* : ils ſont ſi agréables, que j'ai tout lu : vous entendez ce que cela veut dire. Ne s'eſt-il point trompé, quand il dit que feu M. le Duc tenoit une boutique ? Je ne me ſouviens point de lui dans nos plaiſirs : mais comme il a écrit tous les jours, il eſt plus aiſé que je me trompe que lui : il m'écrit quatre mots fort galans : il y a long-temps que je n'avois ouï parler de la beauté de mes yeux : je les ai encore aſſez bons pour vous écrire ſouvent.

Ce 9. Juillet. Madame la Princeſſe aura de la peine à faire huit lieues pour me voir : ne ſçait-elle pas qu'il ne peut y avoir aucune utilité à ce qu'elle me dira ? J'ai

vu M. le Duc du Maine qui me paroît toujours moins effrayé que moi ſur ce qui le regarde : je ne l'ai pas trouvé fort vif ſur l'affaire de M. de Berwick. Madame de Dangeau m'a envoyé ce matin des vers de Geneve à la Sorbonne : ils ſont très-mal copiés, & il y manque même un vers entier : du reſte ils ſont aſſez jolis. Les *Mémoires* m'amuſent toujours. Voilà donc la guerre de l'Empereur avec le Turc déclarée ! je voudrois que M. votre fils y fût avec quelque inſpecteur, ce qui eſt difficile. Vous ne manquerez pas d'expédiens pour tromper Madame de Mailly : il vaut mieux s'en ſervir que la laiſſer dans le beſoin. Vous êtes trop aimable pour ne pas voir qu'il ne convient pas à une perſonne retirée, & retirée pour de ſi bonnes raiſons, de paſſer ſa vie à concerter des rendez-vous : quand le jeune Roi aura des hommes, on ſera moins empreſſé à me voir.

RÉPONSE.

JE vis hier une lettre de M. de Châlons votre ami, qu'il écrit à un des ſiens du Parlement de Dijon, qui me paroît ſi bien, que je ne doute pas qu'elle n'ait votre approbation. Je vous l'enverrois ſi je pouvois imaginer qu'il ne vous l'eût pas envoyée lui-même. Les zélés du parti ſont bien animés contre l'auteur des vers que vous avez lus, & prétendent que c'eſt un

homme à pendre. Pour ceux de leur libelle, ce ſont des Saints qu'il faut canoniſer : ainſi de tout. Vous donc, ma chere tante, qui ne vous reſſentez en rien de la corruption du ſiecle, ne condamnez pas à la peine d'un exil inſupportable une petite niece qui ne l'a pas mérité. Vous aurez aujourd'hui le Maréchal de Villeroi, qui ne vous laiſſera rien ignorer. Je n'ai donc, ma chere tante, qu'à vous donner le bon jour, & vous dire que j'envie tout ce qui vous voit.

LETTRE CVIII.

Ce 11. Juillet, 1716.

VOus êtes trop prudente pour écrire en Eſpagne, ni pour en rien recevoir que vous ne puiſſiez afficher : il me ſemble que c'eſt l'endroit délicat, & on ne ceſſe de dire que toutes les lettres ſont ouvertes. Non, vous n'avez point l'air d'une plaideuſe; mais vous ne pouvez trop penſer à vous procurer du repos pour l'avenir, car il vient un temps, où tout nous manque. On nous aſſure que la Chambre de Juſtice finira bientôt par des taxes ſur tous les Financiers, & qu'il n'y a que ce moyen pour avoir de l'argent & pour établir le commerce. Les eſpérances ſur les affaires de la Religion ne ſont pas bonnes: Dieu nous abandonneroit-il ?

Je n'ai rien à dire ſur Me de Maiſons :

ce qui s'eſt paſſé ſur ſon mari n'eſt pas glorieux à ſa mémoire : je ne ſçais s'il eſt public : notre Chancelier y fait un beau perſonnage. Il faut ſuſpendre ſon jugement ſur la Chambre de Juſtice, & en juger ſur l'événement. Vous êtes exceſſive dans vos préſens : ma favorite en eſt charmée. On attend avec impatience la vraie niece : on croit que c'eſt une nation qui donne toujours : on en ſentira la différence, & moi auſſi.

Mᵉ de Dangeau m'a envoyé ce matin un mémoire de M. du Maine, très-bien fait, ce me ſemble ; mais qui ſervent les raiſons contre une homme, (*M. le Duc*) qui dit qu'il a une averſion pour ce pauvre Prince, comme on a pour certaines bêtes ?

Ce 13. Juillet En vérité, ma chere niece, je ne ſçaurois croire que vous ne renonçaſſiez de bon cœur au plaiſir de me voir, ſi vous pouviez comprendre ce que je ſouffre des viſites que je reçois. Elles ſont mauvaiſes à mon ſalut, à ma ſanté, à mon repos, à ma conduite : les converſations ne ſont pas agréables, & l'on entend toujours recommencer ce qu'on voudroit ignorer : & les nuits ſont cruelles.

M. le Maréchal de Villeroi a bonne opinion de la Chambre de Juſtice ; mais il ne croit pas qu'elle finiſſe ſitôt.

LETTRE CIX.

Ce 21. Juillet.

M. Couturier paſſe, ce me ſemble, pour fort honnête homme ; mais je crains qu'il n'ait pas de fonds. Il me paroît qu'on eſt plus déchaîné que jamais contre la Chambre de Juſtice ; on criera toujours, tant qu'on ne verra point d'argent.

J'attens avec impatience le troiſieme livre des *Mémoires* qui m'amuſent ſi fort, mais que je lis trop vite. Je voudrois fort que Madame d'Orléans fût bien : & tout cela, par rapport à M. du Maine, dont l'état me déchire le cœur. M. de St Sulpice ne profitera pas beaucoup, à ce que je crois, de ſon zele pour la ſainteté de M. le Duc, qui ne me paroît pas fort touché des bonnes œuvres. Je plains fort M. Chamillard, & je lui ai écrit, quoique je ne me croye pas trop bien avec lui.

M. le Maréchal de Teſſé m'écrit une lettre de trois pages, pleine d'eſprit, de ſentimens, de délicateſſe, & tout cela, pour nous demander de ne point envoyer de demoiſelle de St Cir à une place de régale dans une Abbaye qu'il vient d'obtenir pour une de ſes parentes : j'aimerois mieux y payer ſa penſion, que d'écrire de ſi belles choſes.

Ce 22. Juillet. Je n'imagine de fin

dans les affaires de l'Egliſe que par la rétractation, ou la condamnation de M. le Cardinal de Noailles : la premiere lui ſeroit honorable aujourd'hui : il a reçu aſſez d'encens : ce me ſemble, avantageux à la Religion, & n'empêchera pas les progrès du Janſéniſme.

LETTRE CX.

JE commence à répondre à la derniere gazette : la longueur me met dans la confuſion ; mais c'eſt le plus agréable ſupplement à l'abſence. Plus j'ai penſé à M^lle de Courcillon, plus j'ai trouvé que je ne devois pas m'en charger, quand j'aurois une chambre à lui donner. M. le Maréchal de Villeroi eſt bien malheureux de ne pouvoir aimer qu'un objet inacceſſible ! il m'a propoſé de parler pour votre penſion : je l'ai prié d'attendre, dans la crainte qu'il ne gâte quelque choſe, & qu'il n'y ait quelque tracaſſerie entre le Duc de Noailles & lui par M. le Duc d'Orléans : on voit bien des moyens pour gâter, & nul pour réuſſir. Je n'eſpere aucun accommodement aux affaires de l'Egliſe. On m'a dit, ce matin, que la Chambre de Juſtice finira dans deux mois : je ne le crois pas. Il eſt, ce ſemble, encore plus difficile de finir les affaires des Princes : on dit que M. le Comte de Toulouſe veut bien ceder quelque choſe pour la paix, parce qu'il eſt

ſage, & que M. le Duc du Maine tient ferme à ne rien ceder : ce qui en lui s'appellera foibleſſe. J'ai vu Blouin, ce matin, qui m'a fait ſouvenir de l'empreſſement avec lequel M. du Maine vint au lever du Roi, à la mort de M. le Duc, pour parler en faveur de celui qui le perſécute à préſent : on ne comprend pas en effet le ſujet de ſa haine : je la pardonnerois au Prince de Conti, qui a ſouffert réellement de la prévention du Roi contre les Princes du ſang ; mais M. le Duc a tout ce qu'il a pu deſirer, & avant de l'avoir demandé. Le Régent eſt incompréhenſible de ne les pas remettre à la majorité : il ne décideroit rien. M. du Maine croit qu'il vaut encore mieux être dégradé par la violence, que de l'être de ſon conſentement : je ne crois point qu'en cela vous le trouviez déraiſonnable. Le Grand-Prieur a beaucoup d'eſprit : je ne ſuis pas ſurpriſe qu'il ait bien parlé. C'eſt dommage que la diſgrace d'Alberoni n'ait pas été plus longue ! On m'a expliqué les lettres des regimens, en faveur de l'ancienne catholicité ; ils ont raiſon. Il n'eſt pas néceſſaire, ma chere niece, de vous dire qu'il ne faut pas qu'il paroiſſe que je dis un mot ſur les Princes, non que je me cache d'être dans les intérêts des nôtres ; mais on pourroit dire ce qui ne leur conviendroit pas. Madame de Simiane ne vous pardonnera jamais votre changement : Dieu veuille le récom-

penſer ! vous ſoutenez préſentement la foi que vous avez combattue. Rien n'eſt plus raiſonnable que ce que vous me mandez de Madame de Dangeau à l'égard des Chevaliers de St Lazare : elle eſt charitable, & les pauvres Goulhers lui ont toujours fait pitié. On ne peut trop eſtimer M. de la Feuillade ſur ſon procédé avec M. de Chamillard. Quand il ſeroit vrai que les préventions de M. le Cardinal de Noailles ſeroient ſinceres, je ne comprens pas comment il ſe pardonne d'anéantir l'Epiſcopat.

Ce 6. Août. Bon jour. On m'aſſure que la paix avec le Turc ſe fera bientôt. A l'égard de votre fils, attendez le temps des réflexions, qui, je crois, viendront tard dans cette tête-là.

Madame de Ventadour, prête à quitter le Roi, me veut parler ſur ſon éducation. On dit, mais c'eſt peut-être dans le parterre, que M. Deſmarets rentre dans les finances, qu'il ſera Controlleur général, & le Duc de Noailles Surintendant. Tout ce qu'on dit d'Eſpagne eſt affreux : il y a ſans doute de l'exaggération.

LETTRE CXI.

Ce 30. Août, 1716.

UN meſſager de M. le Duc du Maine interrompit hier au ſoir ma lettre : vous croyez bien, ma chere niece, que la ſienne ne m'inſpira pas de la gaieté ; elle

ne m'apprit pourtant rien de nouveau. J'ai toujours bien cru que nos Princes ne tiendroient pas contre le Duc, ni les Edits du feu Roi contre le Parlement, qui ſe fait un honneur & un plaiſir d'anéantir ce qu'il avoit enregiſtré : il faut attendre un temps plus favorable. Je voudrois bien ſçavoir, par où les amis de M. le Duc ſoutiennent ce qu'il fait contre ſes plus proches parens, & contre les intentions de ſon bienfaiſteur, ſans qu'il puiſſe lui en revenir ni gloire ni utilité. Votre ami, M. de Valincourt, eſt-il bien à ſon aiſe entre M. le..... ſon intime, & ſon maître (*le Comte de Toulouſe*), dont cet intime ſe déclare l'ennemi ? Comment peut-on blâmer M. le Comte de Toulouſe d'avoir été au Parlement, n'étant point parent ? Le Duc de Noailles a un grand courage : Dieu veuille le benir ! je n'entens point parler de lui. Les Jéſuites ſont accoutumés aux révolutions, & ſe tireront de celle-ci comme des autres. Je croyois que M. le Chancelier avoit empêché l'établiſſement des Anabaptiſtes : & je ſçavois la conduite de M. de la Houſſaye : toutes les erreurs ſont indifférentes à ceux qui ne ſont pas bons Catholiques : vous voyez ce que deviennent les objets de votre admiration. Je n'ai pu lire ſans étonnement, la docilité de M. le Duc d'Orléans pour le Parlement : il pourra s'en repentir. Je ſuis moins ſurpriſe du retardement de M. le Cardinal de Noailles :

il ne s'eſt jamais démenti là-deſſus. Je ſuis bien fâchée de l'état de M. de la Vrilliere, pour lequel on doit craindre juſqu'à la fin : je ſuis plus indifférente ſur celui du Prince de Conti.

M. de Dangeau a une humeur merveilleuſe, & il falloit d'auſſi grands malheurs que les nôtres, pour lui ôter la joie : elle la retrouve à ſa campagne, parce qu'elle n'y voit perſonne. Je plains plus Madame de Pompadour que Madame d'Elbœuf. La préſence de M. le Cardinal de Rohan ne peut être que bonne : il fortifiera & conſolera le bon parti ; mais il n'y aura pas d'accommodement, & je ne ſçais ſi l'on doit en deſirer un mauvais. Redonnons à notre commerce ſon ancienne liberté : le Régent a bien autre choſe à faire qu'à lire nos lettres !

Le 30 au ſoir. Rien n'eſt plus ennuyeux que ces viſites qui filent : on s'ennuie moins quand on n'attend perſonne. Il y a bien des heures dans le jour, où Madame la Princeſſe d'Eſpinoi voudroit être avec vous !

Madame la Ducheſſe de Sforce n'eſt point propre à égayer un repas : ſon fort eſt le raiſonnement. Le Prince de Conti ne mourra point : on dit à Paris qu'il a forcé Madame ſa femme de s'enfermer avec lui. Pouvois-je prendre un autre parti que celui que j'ai pris, ma chere niece ? J'admire les louanges qu'on me veut donner là-

deſſus : me voudriez-vous à Paris, recevant des viſites ? je jouerois là un beau rolle.

Ce 31 Août. J'attens demain M. l'Archevêque de Rouen, qui me confiera ſes peines ſur l'état de l'Egliſe : tout ce que je vois me parle de ſes malheurs.

M. le Duc du Maine ſort de ma chambre, ſenſible comme il l'eſt en tout, mais rien moins que foible ; jamais converſation ne fut plus triſte & plus courageuſe. Adieu : je ſuis pourſuivie en quelque lieu que j'aille : je ſuis née pour mourir des maux d'autrui. Je finis hier ma journée par les matines pour le ſervice du Roi : jugez de l'état où je ſuis.

LETTRE CXII.

Ce 2. Septembre, 1716.

C'EST quelque choſe que M. le Duc n'obtienne pas de précipiter ſon affaire : il peut arriver bien de choſes avant la St Martin : j'ai de la peine à comprendre un accommodement. Je n'ai point douté que M. le Prince de Conti ne ſe tirât de la petite vérole : la mort n'en vouloit qu'à ceux qui nous étoient chers. Madame de la Vrilliere ſauve-t-elle ſa beauté avec ſa vie? il me ſemble qu'elle n'en abuſe point. Ne ſoyez point en peine de moi : qu'ai-je de mieux à faire que de languir ?

Vous paſſez trop légerement ſur le Duc

de Noailles, quand vous dites qu'il a beſoin de courage & d'expédiens : ſon état eſt-il empiré ? La diſpoſition de M. d'Elbœuf en faveur de M^lle de Noailles eſt admirable, & mérite tout ce qu'on en dira. Si elle vit encore, & qu'elle ſoit aſſez malheureuſe pour ſe ſoucier de mes complimens, dites-lui que je n'écris point ſans parler d'elle. Je vous donne plein pouvoir pour les agoniſans qui ont cette foibleſſe ; mais s'il en échappe quelqu'un, au nom de Dieu, qu'il ne vienne pas m'en remercier. L'état de Madame d'Elbœuf eſt aſſez touchant pour exciter l'éloquence que Madame de Pompadour a héritée de M. ſon pere.

Ce 3. Septembre. J'appris à Madame de Dangeau le perſonnage de M. de... dans la propoſition des Anabaptiſtes : elle a peine à croire qu'il ait tort.

La journée d'hier ne ſe paſſa pas ſi agréablement entre Madame de Dangeau & moi, que la ſoirée du jeudi : elle me fit le matin un long éclairciſſement ſur le Janſéniſme, dans lequel elle me montra tout ce que j'avois cru voir en elle : il n'y a point de Janſéniſtes : c'eſt un prétexte pour perſécuter les plus honnêtes gens : leurs mœurs ſont reſpectables : le contraſte de M. le Cardinal de Noailles & de M. le Cardinal de Rohan n'y fût pas oublié : tout ce que nous appellons le bon parti vouloit plaire au Roi par intérêt, &c.

Voilà ce qui fut amplement traité entre nous & fort franchement de part & d'autre: elle dit avec raiſon que les femmes ne devoient point ſe mêler de parler là-deſſus, & qu'elle n'y vouloit point entrer. Nous nous ſéparâmes pour aller à l'Egliſe : nous dinâmes, & nous entrâmes dans une autre converſation ſur l'affaire des Princes : elle a une grande eſtime pour la fermteé de M. le Duc, & croit qu'il ſera capable de bien gouverner. Nous finîmes par des propoſitions de venir paſſer quelques jours ici, dont la plus ſenſée fut de vous mettre dans ces beaux greniers qui ne peuvent être remplis, & qui en effet ſont très-vuides. Elle me pouſſa à bout ſur tout cela, & je demeurai ſi épuiſée, que je n'ai preſque pas dormi. Au premier mot que j'en dis à M^lle d'Aumale, elle me répondit qu'elle s'étoit apperçue, dans ce qu'elle avoit eu à traiter avec M^e de Dangeau, qu'elle ne revient jamais de ſes idées. Il ne faut donc plus diſputer, ma chere niece, mais vous conformer par amitié à mes raiſons, ou à mes bizarreries. Je vous prie donc de venir ici le moins que vous pourrez, de m'avertir quand vous y viendrez, & de ne plus dire un mot pour obtenir la permiſſion d'y coucher.

Je ſuis bien fâchée de voir la conduite que la Ducheſſe de** tient avec ſon mari, qui la rendra très-malheureuſe à l'avenir : je ſçais tout ce que vous avez fait pour la

rendre raiſonnable. Vous m'avez ſi bien miſe dans les intérêts de M. de Levis, que je ſuis fâchée du dégout qu'on lui donne, en mettant le Comte d'Evreux au Conſeil de guerre.

LETTRE CXIII.

Ce 6. Septembre, 1716.

N'ALLEZ pas croire que les diſputes, dont je vous ai rendu compte, aient mis la moindre froideur entre Mᵉ de Dangeau & moi. Je lui répondis, ce me ſemble, avec beaucoup de douceur ſur le Janſéniſme : & les inſtances qu'elle me fit pour demeurer ici quelquefois, étoient accompagnées de tant de tendreſſe, qu'il faudroit être la brutalité même pour n'en être pas touchée. Je ne comprens pas qu'on puiſſe avoir tant de gout & d'amitié pour une perſonne, qui ne peut plus être qu'un objet de pitié, de dégout, & de triſteſſe. Dites-lui, je vous prie, que je viens de recevoir une lettre d'elle, datée du 25 d'Août, fort longue, ce qui ne lui arrive pas ſouvent, & toute remplie d'agrémens, ce qui lui arrive toujours. Elle me propoſe, pour mon amuſement, de lire quelques hiſtoires divertiſſantes, & m'aſſure que tout me ſeroit permis en l'état où je ſuis : je le voudrois bien, & n'en ferois point ſcrupule : voyez ce que vous pourriez me prêter, ou acheter ; conſultez vos lecteurs ;

car il me ſemble que vous avez des amis de toute eſpece.

8. *Septembre.* Vous êtes plus vive que moi ſur le Janſéniſme : je vous le pardonne : il faut bien ſouffrir que chacun penſe à ſa mode. Il eſt vrai que la conformité des ſentimens augmente bien l'amitié : je l'ai éprouvé en vous, & la maniere, dont vous êtes, me doit conſoler ſur Me de Dangeau. On m'a dit que M. le Duc de Noailles & Me la Maréchale d'Eſtrées ont donné des ſoupés au Régent, dont la Ducheſſe de Noailles n'a pas été : je m'en ſuis réjouie : c'eſt le meilleur perſonnage qu'elle puiſſe faire ; & ſi c'eſt le Duc qui l'exclut, c'eſt la meilleure preuve qu'il puiſſe lui donner de ſon eſtime : mais pour un homme, chargé d'un fardeau ſi peſant, il donne bien du temps à ſes plaiſirs. J'ai de l'inquiétude ſur lui. Il me ſemble que les choſes ne ſe raccommodent pas, & je trouve qu'on l'eſpere moins qu'on ne faiſoit, il y a trois mois. Je crois, comme M. le Cardinal de Rohan, que ſon voyage ſera inutile.

M. le Maréchal de Villeroi me parla de lui de la maniere la plus obligeante : je vous le dis ſans deſſein ; car il ne me paroît pas que cette affaire ſe puiſſe renouer, non plus que les autres : il n'a pas manqué de me dire, que ſi M. le Cardinal de Noailles ne finit, il ſera ôté du Conſeil de conſcience.

Je ne ſuis jamais preſſée du retour du meſſager : les nouvelles qu'on reçoit de Paris, ne réjouiſſent point les ſolitaires. J'attens M. le Duc du Maine : ce ſera ſa quatrieme viſite dans cette ſemaine : je ne puis me croire retirée. Je reconnois bien le P. de la Tour * à ce que vous m'en mandez : il a toujours donné des conſeils très-ſages, mais peu ſuivis.

LETTRE CXIV.

Ce 11. Septembre, 1716.

M. Le Duc du Maine ſort de ma chambre : je l'ai trouvé le même, perſuadé qu'il ne faut pas ſe dégrader, de ſon conſentement, mais ſouffrir ce que la loi du plus fort voudra faire, & y revenir en temps & lieu. Je n'entens pas l'endroit de votre lettre, où vous dites qu'ils ne pourront revenir, s'ils ne ſe laiſſent condamner : c'eſt un raiſonnement tout contraire : la défenſe n'empêche pas l'oppreſſion. Le Prince de Rohan a répondu en honnête homme : on eſt étonné d'en trouver encore. Jamais le Régent n'a eu une volonté ſi ferme que nos Mrs d'Antin & de Torcy. On dit que M. le Duc d'Orléans répond que les affaires de l'Egliſe ſeront finies dans ce mois-ci, & qu'il n'y a rien à craindre du côté de Rome.

* Général de l'Oratoire.

Ce 12. Septembre. J'ai paſſé une mauvaiſe nuit, & pour me repoſer, je dis que je ſuis en retraite, afin de n'être pas interrompue : mais les méditations ſur toutes les choſes, dont on me parle, ſont bien terribles. Que vous avez raiſon, ma chere niece, de vous récrier ſouvent ſur les défauts des hommes ! Conſervez bien M. de Fréjus, s'il eſt tel que vous le croyez ; car, ſous ce regne, on aura beſoin d'un homme de ce mérite & de ce caractere. M. le Duc du Maine me parut bien content de M. ſon frere & de M^e^ la Ducheſſe d'Orléans : mais que peuvent-ils, que s'affliger enſemble ? De la maniere dont on m'a parlé ces jours-ci, M. le Duc de..... eſt dans les plaiſirs de ſon maître, & s'y conforme en tout. Si le Roi d'Eſpagne maigrit & part de cette maniere-là, il ſera difficile de ne pas ſoupçonner Alberoni.

Liſez, je vous prie, la lettre de la D^lle^ de St Cir : je n'ai pu refuſer ce mouvement de vanité pour l'éducation d'ici ; mais à ce qu'elles vont trouver dans le monde, que leur ſervira-t-elle ?

LETTRE CXV.

Ce 14. Septembre, 1716.

JE vous envoie là petite mignature que vous deſirez : comme elle eſt de mon invention, je la trouve fort dévote : il faut s'approcher bien près de la croix pour re-

cevoir cette goutte de ſang. Dieu ne vous en laiſſera pas manquer.

Je ſuis bien fâché du nouveau dégout que Mᵉ la Ducheſſe d'Orléans vient d'avoir.

Je n'ai point lu les Arrêts : le préambule ne me plairoit pas, & je n'entens rien au reſte : mandez-moi l'effet qu'ils produiſent.

La propoſition de M. le Duc d'Orléans au premier Préſident eſt, ce me ſemble, une déclaration bien nette qu'il prend le parti du Janſéniſme : il eſt bien à craindre qu'on ne ſe ſépare de Rome. Je crois que la déſunion du Chancelier & du Duc de Noailles ſeroit à deſirer.

LETTRE CXVI.

Ce 6. Octobre, 1716.

JE reſpire, en me diſant qu'il peut arriver bien des choſes avant le 15. de Novembre, que j'appréhende certainement plus que la mort. Votre peur vous diſpoſe plus à la petite vérole, que la préſence de la petite vérole même. Mˡˡᵉ d'Aumale prétend que je dois prier tous mes amis de ne point venir ici, de crainte que vous ne nous apportiez le mauvais air.

Je plaindrois bien ceux qui s'amuſeroient à lire nos lettres. Il ne faut pas héſiter à voir le Prince le plutôt que vous pourrez : vous êtes encore trop jeune pour renoncer à tout, & vous en avez beſoin ;

mais quand cela ne ſeroit pas, il eſt toujours plus ſage de ne ſe point ſingulariſer. Je voudrois de tout mon cœur que l'union de M. de ... & de Mᵉ d'Orléans augmentât tous les jours, tant pour elle que pour nos Princes, qui les touchent de trop près pour être dégradés. Je n'ai point vu la déclaration contre les gens d'affaires. M. le Duc de Noailles me l'avoit promiſe, en m'aſſurant que j'en ſerois fort contente : voilà comme les jugemens ſont différens. Je ſçavois l'affaire de M. d'Argenſon, mais non que M. le Duc de Noailles fût plus brouillé avec lui, que tous ceux dont la Chambre de Juſtice eſt compoſée. Je crois vous avoir déja dit que tout le monde loue M. le Cardinal de Rohan : on lui donne un raiſonnement qui paroît bien précis : on prétend qu'il a dit que les Prélats de l'aſſemblée ont fait tout ce qu'ils ont cru devoir faire en conſcience, & que tout eſt fini de leur part ; que ſi les autres Evêques trouvent que l'aſſemblée en a trop fait, qu'ils en faſſent moins dans leurs mandemens ; que ſi l'aſſemblée n'en a pas aſſez fait, qu'ils en faſſent davantage ; que ſi le Pape en eſt content, à la bonne heure. Il me ſemble qu'on ne peut répondre là-deſſus, ſi ce n'eſt qu'on voudroit que tous les Evêques ſe brouillaſſent avec Rome. Le procédé de M. le Cardinal de Rohan ſur le ſecretaire eſt fort de mon goût : je ſerois bien fâchée qu'il ſe fût trop avancé.

LETTRE CXVII.

DE MADAME DE CAYLUS.

Ce 12 Octobre, 1716.

IL n'y a rien de plus avancé ſur les taxes. Le traité avec la Hollande & l'Angleterre n'eſt pas encore public : tout eſt dans le même état. Mᵉ d'Olonne eſt morte de la petite vérole, ayant fait ſon teſtament avant d'entrer dans la chambre de M. ſon mari, comptant ſur une mort certaine. Cette maladie ne diminue pas, comme vous voyez, mais elle eſt plus parmi les gens de condition que dans le peuple. Mᵉ d'Armenonville paye le tribut de ſa grande élévation : on eſpere pourtant qu'elle n'en mourra pas. M. le Cardinal de Rohan a trouvé les chemins bien Janſéniſtes, ce ſera bien pis au retour. J'ai impatience d'apprendre ſi M. le Duc du Maine vous a autant affligée que vous vous y attendiez : je ſuis en peine auſſi de ſçavoir des nouvelles de Mˡˡᵉ de Glapion. Bon jour, ma chere tante, mon cœur ſuit & envie tous ceux qui vont à St Cir.

RÉPONSE.

Ce 29. Octobre. Vous ne ſauriez douter, ma chere niece, que je ne fuſſe très-aiſe de vous voir, & je regrette ſouvent d'être éloignée de vous.

Il eſt heureux que nos Evêques ne ſe partagent pas : j'en ſuis en peine ſur M. de Rouen : je ſçais qu'on le demandera, & encore plus certainement, qu'il ne relâchera rien : il voudroit ne point aller à l'aſſemblée du 20 Novembre, & je crains qu'il ne déplaiſe. J'eſpere auſſi que M. le Cardinal de Rohan ne ſe commettra pas : je ne puis vous dire à quel point retentiſſent ſes louanges dans toutes ſortes d'états : il ne doit pas être fâché contre ceux qui l'ont fait entrer dans cette affaire. Ce ſeroit un grand bonheur que le Régent connût la cabale des Janſéniſtes : & notre Cardinal ne doit rien oublier pour conſerver ce qu'il a acquis d'eſtime auprès de lui, pourvu qu'il conſerve la vérité toute entiere. Les réponſes modeſtes du Cardinal de Noailles ſont de ma connoiſſance. Il eſt fâcheux que vous ne puiſſiez aller au Palais-Royal : mais ſi on ne travaille pas aux penſions, vous êtes moins preſſée de marcher. Je ſouffre des ſouffrances de Mᵉ de Levis. Il eſt ſurprenant que Mᵉ la Ducheſſe puiſſe ſurprendre : mais ſon zèle pour M. de Laſſay au ſon du tambour n'a pas laiſſé de m'étonner.

Les héros ne ſont pas toujours propres à élever des enfans. Les Janſéniſtes ont grand ſoin de répandre que le Pape ſe relâche. L'action de Mᵉ d'Olonne eſt belle. C'eſt dommage qu'une telle femme meure! Le traité, qui déplaît, étoit abſolumen

néceſſaire, à ce que diſent les politiques. Je vous remercie de m'avoir ſauvé la viſite de M. de Polignac.

Ce 23. Octobre. Les Caylus, dites-vous, ne ſont pas bons à grand'choſe, ſans en excepter les vôtres. Le Philoſophe a-t-il fait quelque nouvelle ſotiſe ? J'envie bien l'état de cet homme, qui paſſe ſa vie en bonnes œuvres.

Si votre état continue à ne pouvoir aller au Palais-Royal, il faudra bien que vous en écriviez au Régent, & en même temps au Miniſtre des finances ; car il eſt fort répandu qu'on va régler les penſions.

Il eſt inutile de vous recommender Mᵉ de Mailly: je la crois aſſez raiſonnable pour demander vos conſeils, & vous, aſſez bonne pour les lui donner.

Ce 24. Octobre. M. de Fréjus eſt venu ce matin : les matieres qu'on traite aujourd'hui, ſont ſi différentes de celles du temps paſſé, que je ne puis dire que notre converſation ait été réjouiſſante : mais en vérité, il y a plaiſir à l'entendre & à lui répondre. Il ne m'a rien dit de nouveau. Ne vous laſſez point de m'écrire, ou du moins de m'aimer.

LETTRE CXVIII.

Ce 18 Novembre, 1716.

UNE dévote de la Providence vint ici, il y a quelques jours, avec une Dame qui venoit querir ſa fille : elle ra-

conta à nos Dames qu'elle alloit à Toulouſe pour établir une Communauté; qu'elle avoit des lettres de M. le Duc du Maine, adreſſées au Parlement, & que M. l'Archevêque de Toulouſe y donnoit ſon conſentement. Enſuite elle diſpenſa de grandes louanges à l'éducation qu'on donnoit à St Cir & demanda avec inſtance qu'on lui en confiât les réglemens. Nos filles ſont fort ſimples *: elles crurent, ſans héſiter, qu'elles feroient une bonne œuvre de leur donner nos regles; mais comme je ne ſuis pas ſi ſimple qu'elles, j'ai craint d'abord que ce ne fût un établiſſement du parti, qui remplaçât celui de Mᵉ de Mondonville, dont apparemment vous avez ouï parler. Confiez ce que je vous dis à M. de Fréjus, qui pourra peut-être avertir M. l'Archevêque de Toulouſe d'être ſur ſes gardes: il ne convient pas que je ſois nommée, à moins qu'il n'y eût de l'utilité pour la religion. Preſſentez M. le Cardinal de Rohan, je vous prie, pour ſçavoir pourquoi il veut l'Archevêque de Rouen à cette aſſemblée; car il ſçait qu'il eſt d'un caractere à ne pas conſentir au moindre relâchement: ainſi il ne peut que ſe brouiller à la Cour, dont il auroit beſoin à chaque moment, pour ſoutenir la perſécution que le parti lui fait: je crois que le mieux, que nous pourrions faire, ſeroit de conſulter notre

* Cela a bien changé depuis: & quelque inſtance que j'aye faite, je n'ai pu obtenir ces réglemens.

Cardinal, & nous en tenir à ſon avis. J'ai vu aujourd'hui M. Chamillard comme malheureux : il me paroît qu'il reçoit en Chrétien tout ce qui lui eſt arrivé.

Ce 19. Novembre. Sçavez-vous que les filles de Port-Royal ſont en liberté ? Vous pourriez bien voir le Port-Royal rétabli. J'embraſſe Mᵉ de Dangeau.

LETTRE CXIX.

Ce 24. Novembre, 1719.

SI dans les fêtes qu'on donne, on ne s'attendoit pas à tant de plaiſir, on en auroit davantage : c'eſt l'imagination qui gâte tout, à force de tout embellir. J'ai été ſurpriſe de l'accouchement de Mᵉ de Levis: je ne puis m'en réjouir, quand je penſe qu'elle . . .

Mes Prêtres me racontent aujourd'hui ce que vous m'avez écrit, il y a quinze jours : je les écoute ſans peine, & j'entens avec plaiſir les louanges qu'on donne à M. le Cardinal de Rohan. A propos de lui. M. le Maréchal de Villeroi eſt dans un grand étonnement de ce qu'il ne m'eſt pas venu voir. Il me dit là-deſſus ce qu'on pourroit dire ſur mes anciens amis : il n'eſt pas aiſé de lui faire entendre raiſon ; mais pour vous, qui l'entendez fort bien, empêchez bien notre Cardinal de ſe faire une contrainte pour me voir, & confiez-lui, de façon à le perſuader, que c'eſt ſincérement

ment que je ne veux voir perſonne : ce ſeroit une grande fauſſeté d'affirmer l'oppoſé de ce que je penſe, & de vouloir jouir du mérite de la retraite avec celui de l'empreſſement des courtiſans.

Ce 25. Novembre. On eſt charmé ſurtout de ce qu'il laiſſe les intérêts du Grand-Aumônier, pour ne parler que de ceux de l'Egliſe. Peut-être, dans la ſuite on ſera moins favorable à l'Epiſcopat, que le feu Roi ne l'étoit : car tout le crédit des Jéſuites a toujours échoué à cet endroit-là. Il eſt donc eſſentiel de profiter des momens où ce Corps n'eſt point avili. J'ai bien entendu accuſer de Janſéniſme M. l'Abbé Fleuri ; mais je n'ai pas cru que M. de Beauvilliers & M. de Cambrai l'euſſent ignoré. Le Pere de la Ferté eſt mal payé de ſon déſiſtement. Le changement du Maréchal d'Huxelles ſeroit un grand coup dans l'affaire préſente. Un rhume, qu'on arrête la nuit à force de pavots, me tourmente beaucoup le jour, & me force à vous quitter juſqu'à demain.

Le Cardinal de Noailles fait bien tout ce qu'il faut pour dégouter le Régent ; mais le Duc de Noailles & le Procureur-Général raccommodent tout. Ce que vous me mandez ſur les penſions ſeroit aſſez raiſonnable : mais qui entend raiſon comme vous ? & qui ſe ſacrifie à l'Etat ? Le zele pour le bien de l'Egliſe eſt encore moins rare, que le zele pour le bien de la Patrie.

J'ai jetté les yeux ſur les *Curioſités de Paris*, mais pas aſſez pour voir ſi je m'en amuſerai. M. de Tigni eſt venu me dire la perplexité où eſt M. l'Archevêque de Rouen: il eſt perſuadé qu'on ne peut, en aucun cas, toucher à ce que l'aſſemblée a fait: il ne peut changer d'avis: il voit qu'on ne le veut que pour le nombre: il ne préſume pas aſſez de lui-même, pour croire qu'il entraînera les autres: on le dira pourtant, s'ils demeurent tous fermes. Il eſt véritablement très-incommodé, & ſi vous l'aviez vu, au dernier voyage qu'il a fait, entrer dans ma chambre à la renverſe, appuyé, ou plutôt tombé ſur deux écuyers, avec le viſage large, qui eſt augmenté d'un tiers depuis un an, vous ne lui conſeilleriez pas de venir: il comprend qu'il déplaira: mais il craint bien plus de déplaire à Dieu, & de trahir l'Egliſe, par cette eſpece de déſertion d'une aſſemblée où il feroit du bien. Voilà de ces états attriſtans.

Je ſuis ravie de ce que vous avez M^e de Remiremont, & ce bon nez, dont vous parlez, a vu depuis fort long-temps, qu'elle étoit faite pour vous plaire: je ne la crois pas ſi bonne que l'autre; mais en pareille matiere, ce n'eſt pas toujours la raiſon que l'on conſulte. J'aime fort le nom des Paraberiſtes: j'ai conſeillé à M^lle d'Aumale de s'en parer: elle l'a fait avec ſuccès. Le traité avec la Hollande ſeroit, ce me ſemble, une bonne nouvelle.

Ce miſérable M. d'Auxerre n'a pas mê-

me un bon caroſſe ? voilà de quoi le raccommoder avec moi. La fievre s'eſt laſſée de ma perſonne : mais le rhume tient bon.

LETTRE CXX.

Ce 28. Novembre, 1716.

VOus aurez peine à croire ce que je ſouffre de la Chambre de Juſtice : cependant je m'en trouve accablée par toutes les recommendations qu'on me demande auprès de M. le Duc de Noailles, trop juſte pour y être acceſſible : je ſuis ſi perſuadée de leur inutilité, que je les refuſe toutes : & s'il faiſoit des exceptions, que de querelles j'aurois ! Je compte toujours ſur des parties de ce que vous aurez avancé à M. de Solanet, à M^e de Chanteloup, & à Charlot. Mes lettres ne peuvent être longues, que lorſque j'ai ſous les yeux votre aimable gazette, & que je répons aux articles qui m'intéreſſent : quand ce ſecours me manque, je n'ai pas le mot à dire : & les incidens de St Cir ſont funeſtes. La bonne Dame de la Providence ſçait de quels moyens il faut ſe ſervir pour réuſſir: elle ſe récria ſur l'éducation de St Cir, & marqua une envie extrême d'en avoir les réglemens. M^e de... *ouvrit le bec, laiſſa tomber ſon fromage*, & ſans me dire un mot, donna le livre de la maiſon : elle vint triompher de ſon aventure à la récréation, & fut bien ſurpriſe de ce que je

lui dis fort froidement qu'elle avoit fait une ſotiſe. Je voudrois ſçavoir la ſuite de cette aventure : il n'importe, par où : M. l'Archevêque de Toulouſe vous parlera, je crois, bien franchement : quant à M. du Maine, il eſt très-propre à être dupe. Vous ne pouvez croire combien je ſuis touchée de ne pouvoir ſervir Me de Choiſi, & Me de Groiſi, & pluſieurs autres ; mais je ne doute point que le Duc de Noailles ne ferme la porte aux recommendations : entre vous & moi, je ne puis être fort fachée de voir ces Dames moins riches : elles le ſeront encore plus que vous, & je ne ſuis point affligée de votre pauvreté: la nobleſſe me touche davantage.

Ce 29. Nov. La Supérieure ſe meurt, & Me de Glapion tremble de lui ſuccéder. Je fais ce que je puis pour me flater ſur les intérêts de nos Princes : & je crains d'un autre côté d'en être plus affligée, ſi je ne mets tout au pis. Leurs mémoires me paroiſſent bons ; mais ils ont de puiſſans ennemis : qu'eſt-ce que du papier contre le credit de M. le Duc ? Il me paroît qu'on ſe récrie moins ſur la ſainteté de M. le C. de Noailles. Vous ſçavez que j'ai bonne opinion du cœur & de l'eſprit du Maréchal de Villars. Je ſors d'une quinte ſi violente, que Mlle d'Aumale & Mlle de la Tour étoient en pleurs. Je ne ſaurois dire quatre paroles de ſuite. Adieu, mes amis : me voir, c'eſt me tuer.

Ce 30. Nov. La Supérieure ſe meurt ſur ma tête : on lui donne préſentement l'Extrême-Onction : ſon Confeſſeur, qui eſt le mien *, eſt venu reconnoître ſon poſte dans ma chambre, pendant qu'elle ſe préparoit : & malgré que j'en aie eu, il m'a fait aſſez parler pour hâter ma fin. Vous ne trouverez point ce diſcours plaiſant ; mais avec vous tout eſt bon. M^lle d'Aumale meurt d'ennui de tout ce qu'elle voit ici : toute la maiſon eſt en larmes : M^e de Glapion, qui nous étoit une reſſource, nous va manquer, ſi elle eſt élue : & ſon élévation ne la conſolera pas : on n'entend donc que gémiſſemens : je me ſuis enfermée avec vous, & je n'ai pas la force de vous écrire.

LETTRE CXXI.

DE MADAME DE CAYLUS.

Ce 3. Décembre, 1716.

LA mort & l'affliction me pourſuivent par-tout : Monſieur le Maréchal d'Harcourt eſt tombé en apoplexie : vous êtes, ma chere tante, ma ſeule conſolation. Si la pauvreté étoit honteuſe, les plus riches ne ſeroient guere préſente-

* C'étoit M. de Briderey, qu'elle ne goutoit plus depuis qu'elle le ſoupçonnoit de Janſéniſme, à cauſe de ſes liaiſons avec M. le C. de Noailles.

ment en droit d'inſulter aux plus miſérables. Vous n'avez jamais vu, ma chere tante, & vous ne ſauriez vous imaginer, l'extrêmité où l'on eſt : on ne peut tirer un ſou de perſonne. J'ai reçu l'argent que vous m'avez envoyé, comme ſi c'étoient les galions. Je ne ſçai aucune nouvelle du Roi d'Angleterre : Monſieur le Maréchal de Villeroi vous en dira : il vous apprendra la mort de Madame de Louvois, ſi vous ne la ſçavez pas : c'eſt une grande perte pour les pauvres.

Adieu, ma chere tante, permettez-moi d'eſpérer encore au lundi ; vous trouverez ſans doute que je ſuis bien incorrigible ſur l'eſpérance. Le Roi ſe porte bien, mais d'une opiniâtreté épouvantable : ce qui ne ſe corrigera point.

Ce 4. Décembre. Il me paroît que ma tante ſe rend bien commune aux Evêques : n'en déplaiſe à leur ſainteté, ils ne ſont point meilleurs à voir que d'autres. M. d'Auxerre veut s'en mêler auſſi : & m'inſulte, parce qu'il a des privileges que je n'ai pas, & que je mérite mieux que lui. Mon hiſtoire eſt vraie, & la meilleure que j'ai entendu raconter depuis que je ſuis ici, où l'on n'eſt occupé que de la diſette d'argent, qui redouble tous les jours. Perſonne ne paye, & dans peu, je ſerai réduite à vivre du lait de ma vache & des œufs de mes poules. Le pain eſt pourtant à bon marché, mais rien n'eſt ſi cher que l'argent.

Un de mes intimes amis a fait banqueroute. Ne voilà-t-il pas bien des gentilleſſes que je vous écris ? C'eſt ainſi, Madame, qu'on a de l'eſprit à Paris : auſſi me garderai-je bien d'écrire à ma tante. Je vous donne le bon ſoir. Je n'aime point à écrire quand la nuit eſt venue : je baiſſe infiniment avec le ſoleil : je me porte à merveille : j'en ſuis toujours honteuſe.

LETTRE CXXII.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 4. Décembre, 1716.

MA tendreſſe augmente tous les jours pour Petin, quand je penſe qu'il ne s'en paſſe guere que je ne vous écrive par lui, ou que par lui je ne reçoive de vos lettres.

Je plains infiniment M. le Cardinal de Rohan d'être chargé en chef d'une ſi triſte & ſi importante affaire : d'un côté, ſon honneur & ſa conſcience, de l'autre, le repos de toute ſa famille & le ſien : cruelles extrémités ! j'en ſouffre, vous en ſouffrez : combien n'en doit-il pas ſouffrir ? Le Parlement tombera apparemment ſur la malice horrible d'avoir inventé & imprimé une piece ſous le nom d'un Prélat reſpectable par tant d'endroits.

Ce 5. Décembre. Madame de Berri pourra être une ſainte : elle a beaucoup de che-

min à faire : mais elle eſt encore jeune : Dieu veuille changer ſon cœur ! Dieu veuille qu'elle édifie plus qu'elle n'a ſcandaliſé ! Je ne ſçais point ce qui s'eſt paſſé entre le Duc de Noailles & le Duc de la Force : je vois très peu de gens : & ils n'oſent me parler de mon neveu : ils craignent ſans doute mon amitié pour lui : je ſuis véritablement en peine. Je vous envoie ce que je crois vous devoir. Il y a long-temps que M. le Maréchal de Villeroi n'a envoyé ici : je ne ſçais ſi ſa délicateſſe voudroit que je m'en plaigniſſe : mais *ma ſolidité* s'accommode fort de ſçavoir de ſes nouvelles par vous.

L'âge corrigera l'opiniâtreté du Roi : on n'eſt ni opiniâtre, ni incorrigible dans cette race-là. Il eſt vrai que c'eſt un grand malheur pour lui d'être Roi ſans avoir été ſujet : mais M. de Fréjus & notre Maréchal y remédieront peut-être.

LETTRE CXXIII.

Ce 14. Décembre, 1716.

IL faut au moins que la brutalité, que je vous montrai hier, m'attire aujourd'hui votre confiance par les douceurs que je vais vous dire. Je me trouvai fort bien avec vous quand vous propoſâtes de vous en aller, & je ne pus vous dire adieu ſans larmes, toutes de tendreſſe pour vous : ceci s'adreſſe à vous deux : vous

n'étiez pas à la Ménagerie, que je ſongeai à vous écrire. Je vous envoie cinquante piſtoles, que je n'oſai vous donner hier. Je ne vous parlai point de l'état de mes affaires, qui n'eſt pas bon, quoiqu'on me traite à merveille : mais le peu d'argent que j'avois étoit demeuré entre les mains de nos Dames de St Louis, qui l'ont mis avec le leur pour ſauver la perte des diminutions : & aujourd'hui elles ne peuvent retirer ni l'un ni l'autre.

Je ne voulus pas hier diſputer contre Madame de Dangeau : mais il faut que vous alliez inceſſamment chez Madame la Ducheſſe d'Orléans, & que vous lui faſſiez bien de très-humbles complimens pour moi, & des amitiés à Madame la Maréchale de Rochefort. Il faut être ſage, & ne ſe piquer de rien. En ſçavez-vous aſſez pour ſuivre l'affaire de M. de Goulher ? J'attens avec impatience des nouvelles de Madame de Villette. Mille amitiés à notre Ducheſſe de Noailles : j'approuve fort le deſſein que vous avez fait de la voir ſouvent. Mais il faut aller au Palais-Royal : la grandeur d'ame ne conſiſte point à fronder ceux qui ont l'autorité en main, quoiqu'il manque à cette autorité quelques formes légitimes : je vous répons que les mânes de notre Roi ne vous feront là-deſſus aucun reproche inquiétant.

LETTRE CXXIV.

Ce 19. Décembre, 1716.

VOici le premier moment, ma chere niece, où je puis eſpérer de répondre à cette gazette, mon unique amuſement. Je n'eus pas la force mardi de vous faire des queſtions : je vous aurois demandé ce qui fait votre liaiſon avec le Cardinal de Biſſi : je crains pour vous les N. dans les conjonctures préſentes. La taxe, impoſée à M. de Guignonville, me fâche tout à fait : il y a quarante ans qu'il me ſert avec une grande affection : & il me ſemble qu'on devoit s'en ſouvenir, puiſque je ne le rappellois pas. Les eſpérances, que vous me donnez ſur l'affaire des Princes, m'ont fait grand bien : mais je crains de tomber de plus haut, ſi elles tournent mal. Je vais faire une pauſe.

M. l'Evêque de Chartres, qui ne fait qu'aller & revenir de Paris ici, croit que l'affaire de l'Egliſe ſera terminée dans quinze jours : il prétend que nos Cardinaux ne ſe ſont point trop avancés, comme on l'avoit dit. Mais les héréſies ne meurent pas ſi vîte. C'eſt tout de bon que je n'ai pas la force d'écrire, & encore moins de dicter.

Ce 20. Décembre. Madame de Dangeau, toute incapable qu'elle eſt de ſe méprendre, a apporté quatre volumes de M. de

Dangeau, dont il y en a deux que nous venions de rendre : faites donc qu'elle nous en renvoie deux autres : elle a auſſi oublié le livre de tous les ordres religieux, que nous lui renvoyons. L'hiſtoire d'Angleterre & celle de la Ligue nous ont charmées, je doute que les *beautés de Paris* ayent le même ſuccès : cherchez donc, mon enfant, quelque choſe qui m'amuſe : car en vérité j'en ai beſoin. Vous voulez m'adoucir le ſang ſur l'affaire de nos Princes : leur mémoire me paroît convaincant. Il eſt certain qu'il n'y a que la douceur à oppoſer aux fautes de Brindy : que feriez-vous par les menaces ? M. d'Antin ne ſoutient pas ſon caractere, qui étoit, de mon temps, de ne ſe plaindre jamais de perſonne, de louer tout le monde, & de tout ménager par-là : il a grand tort par rapport à vous : mais ils ont la loi du plus fort. Le Duc de Noailles eſt tout propre à manquer à un rendez-vous. La Ducheſſe vient de partir : je l'ai trouvée plus froide, & plus.... qu'elle n'étoit.

LETTRE CXXV.

Ce 31. Décembre, 1716.

MOnſieur l'Evêque de Chartres me mande de Paris que les affaires de l'Egliſe s'accommoderont. Je vois, comme un grand malheur, qu'elles demeurent

en l'état où elles ſont : mais je ne puis comprendre un bon accommodement.

On m'écrit qu'il y a des commiſſaires nommés pour l'affaire des Princes : je ne puis me garantir d'en être alarmée.

N'eſt-ce pas une grande nouvelle, que le traité d'Angleterre & de la Hollande ſoit ſigné? & n'eſt-ce pas une cruauté d'éloigner la Reine ? Elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ce matin M . . . , que j'ai entretenu : mais il ne ſçait rien. Si quelque projet pouvoit promettre de la douceur préſentement, ce ſeroit celui que vous faites pour les montagnes d'Auvergne : cependant il pourroit arriver telle choſe, que vous ſeriez mieux dans une ville. Je crois, comme vous, qu'il faut attendre au mois de Janvier pour voir ſi on fera quelque choſe ſur les penſions. Ce que vous me mandez de l'humanité du Roi, me fait grand plaiſir. Il faut eſpérer qu'il rendra à la France celui que nous avons tant de raiſons de regretter, nous qui l'avons ſi bien connu. Vous êtes encore aſſez jeune pour voir tout cela : pour moi, je n'ai qu'à prier & à mourir : & je n'en ſuis pas fâchée.

LETTRE CXXVI.

Ce 1. Janvier, 1717.

MOnſieur le Duc de Noailles prétend que M. de Guignonville eſt très-bien traité, & lui, ſe regarde comme per-

du : j'en ſuis véritablement affligée. Je ſuis bien fâchée de l'état où eſt Madame de Lévis. Vos raiſons pour voir le Cardinal de Biſſi ſont bonnes : il faut bien ſe réſoudre à l'implacable inimitié du parti. Que je ſerois fâchée que notre Cardinal perdît la réputation qu'il s'eſt acquiſe dans cette malheureuſe affaire ! Nous avons été charmées de l'hiſtoire d'Angleterre, & lu avec plaiſir celle de la Ligue : nous avons pris en averſion la Ciropédie : Louis XIII nous amuſe fort, en paſſant les affaires étrangeres & bien d'autres endroits.

Donnez toujours aux pauvres, dont vous avez bien voulu vous charger.

Je n'entens point ce qui regarde le pere Daniel : mais eſt-il vrai que votre Avocat de Toulouſe eſt un fou qui donne de mauvais conſeils à nos Princes ? Il eſt impoſſible, ma chere niece, que ma bouteille ſoit fermée : on a des amis auxquels on s'intéreſſe : les lettres entrent par-tout, & excitent quelque curioſité ſur des ſujets qui en valent la peine : tout cela trouble & attriſte au point que je voudrois retourner en Amérique : c'eſt dommage que quatre-vingts ans s'y oppoſent! Votre état me touche : il n'y a nulle reſſource ici pour la diverſion, & la maladie affoiblit l'eſprit comme le corps.

LETTRE CXXVII.

Ce 8. Janvier, 1717.

IL eſt temps de commencer à répondre à la gazette : le premier article eſt les Princes.

Madame de Villette ne me donne pas tant d'eſpérance que vous : & je la crois bien inſtruite là-deſſus : je vous ſoupçonne ſouvent de vouloir m'épargner des peines. J'avois lu la lettre de M. de Rheims, ou plutôt parcouru : car ces matieres-là m'ennuient fort. Il n'y a plus rien à ménager par rapport au Parlement : tout eſt renverſé : il eſt, ce me ſemble, difficile de comprendre comment les choſes ſe rétabliront. Pourquoi vous êtes-vous ennuyée chez le Maréchal de Villars ? il me ſemble que vous voyez ce qu'il y a de meilleur à Paris : ne vous laiſſez pas aller à la triſteſſe : à quoi ſert-elle ? Il eſt heureux & édifiant que les Evêques ſoient fermes & unis. J'aurois grand regret à la réputation de notre Cardinal : car je l'ai vu en bon chemin.

Je ne doute point de la bonne foi du Duc de Noailles, & de ſes vœux & de ſes efforts pour que ſon oncle ſorte d'affaire avec honneur.

On ne peut répondre ſur l'article de Mademoiſelle de Charolois : l'aventure du Chevalier de Caylus n'a de mauvais

que l'imprudence d'être allé où il étoit : mais comment enfermer un homme de ſon âge ?

Ce 10. Janvier. Je voudrois bien que les démêlés des premiers Gentilshommes de la Chambre fuſſent les ſeuls troubles de la Cour : je ſerois en grand repos, hormis ſur M. le Maréchal de Villeroi, qui mérite qu'on s'intéreſſe à lui. Si le Régent eſſayoit de la fermeté qu'il vient d'avoir ſur la lettre de M. de Rheims, il s'en trouveroit mieux. Je ſuis véritablement fâchée de la conduite de Madame la Ducheſſe d'Orléans : & je ne comprens pas Madame de Sforce : car ſans la regarder comme une héroïne, il me ſemble que ſes intérêts iroient mieux, ſi cette Princeſſe avoit plus de crédit. Les bals ſolitaires ſont, ce me ſemble, une grande nouveauté. Madame de Courcillon eſt toute faite pour mourir de la poitrine : Dieu veuille qu'elle ne tue pas Mad^e ſa belle-mere, qui ne s'épargnera pas pour la ſauver de toute façon ! Le Duc de Noailles ſeroit-il aſſez bon pour croire, que les repas des préſidents les réuniſſent ? Le public ne peut compter là-deſſus : plus ils ſe verront, & plus ils ſe déplairont.

Je crois aſſez M. le Maréchal de Tallard : ce n'eſt pas une petite marque d'eſtime que je lui donne : mais il eſt vrai que j'ai cru lui voir un peu d'amitié pour moi, & de reconnoiſſance de toutes les inquié-

tudes que j'ai eues quand je lui en voyois : s'il eſpere pour nos Princes, je me flaterois : car il a le preſſentiment bon, & connoit bien la Cour. La politeſſe de Mᵉ la Princeſſe d'Eſpinoi eſt extrême de n'avoir pas voulu me dire à moi-même ce qu'elle écrit à Mˡˡᵉ d'Aumale : vous ſçavez parfaitement ce que je penſe des deux ſœurs.

Ce que vous me dites du Comte de Charôt eſt admirable. Je n'ai compté pour rien la viſite de M. le Duc à M. le Comte de Toulouſe Le Maréchal de Villars a raiſon de vous deſirer : mais comment vous accommodez-vous de Mᵉ ſa femme ? Ce que je vous écris ne me fatigue point : & je vous ai déjà mandé que c'eſt ma ſeule récréation.

Ce 11. *Janvier.* Ce ſeroit un grand bien pour l'Egliſe & pour l'état que le Régent fût m'écontent des Janſéniſtes. Il ne manque donc à votre projet d'Auvergne qu'un Confeſſeur ! & vous imaginez de lui donner une bonne penſion pour le retenir auprès de vous : il n'y a guere de Province, où il ne ſe trouve un honnête homme : on ne les a pas commodément ; mais je vous crois auſſi raiſonnable ſur ce ſujet-là que ſur les autres : votre Evêque n'eſt pas immortel. Je lis des guerres civiles, qui me font craindre la campagne. Voici un courier de M. le Maréchal de Villeroi, qui me mande qu'il viendra jeudi, apparemment pour me dire adieu.

Vous avez raiſon de compter ſur l'inimitié irréconciliable du parti : ils connoiſſent tout ce qu'ils ont perdu en vous. Mon commerce avec Mᵉ des Urſins eſt totalement fini : que nous dire ? & eſt-ce la peine d'écrire, pour moraliſer & gémir ?

M. de Guignonville m'attriſte, en m'apportant de l'argent : jugez ſi je ſuis touchée de ſon état. Conſervez votre ſanté juſqu'à ce que vous ſoyez vieille : quand on n'eſt plus jeune, la vie n'eſt bonne à rien.

LETTRE CXXVIII.

Ce 17. Mars, 1717.

JE brule les feuilles de votre gazette, à meſure que j'y répons.

Cet Archevêque de Rouen, que vous croyez qui prend les choſes ſérieuſement, me vint voir ſur le bruit de ma fievre : il me conſola : & je craignois d'en être accablée. Il m'échapa de dire, par rapport au Janſéniſme, que tout étoit perdu : il ſe leve là-deſſus avec la vivacité d'une aigle, & me dit : » Tout n'eſt pas perdu : il » ne faut ni le dire, ni le penſer : le Cler» gé de Paris eſt en grand déſordre : mais » il n'en eſt pas de même par-tout : j'ai » ſeize ou dix-huit cents Curés, dont tren» te-deux ont rejetté la Conſtitution ; de » ces trente-deux, il y en a un ou deux » qui veulent revenir ; le Parlement de

» Rouen me ſoutient fort bien : je tom-
» be, en ſuivant les regles, ſur tous ceux
» qui font des fautes repréhenſibles ; j'ai
» cinquante ou ſoixante maiſons de filles
» dont je ſuis content : il eſt vrai qu'il
» faut veiller continuellement : mais je
» ſuis Evêque pour cela ». N'eſt-il pas vrai que ce diſcours eſt conſolant ? Liſez-le, je vous prie, à M. de Dangeau.

Bon ſoir : je n'en puis plus ; ma tête eſt auſſi foible que mes jambes. Toute la jeuneſſe va en Hongrie : que devient M. votre fils ?

LETTRE CXXIX.

Ce 5. Avril, 1717.

MOnſieur le Maréchal d'Huxelles paſſoit mieux ſon tems à Paris qu'il ne fait à la Cour, depuis qu'il joue un grand perſonnage ; je ne ſuis donc pas ſurpriſe qu'il ait quelque tentation de quitter ; mais il demeurera par les mêmes raiſons qui l'ont engagé à ſortir du repos où il étoit. On n'a plus guere de ſanté à l'âge de M. de Dangeau : & l'on traîne un reſte de vie bien triſte ; grande pénitence pour les malades, & pour ceux qui ſont auprès d'eux : je crains que Me de Dangeau n'y ſuccombe. Je ne manquerai pas de remercier M. le Maréchal de Villeroi de ce qu'il a dit au Régent, quoique très-raſſurée qu'il l'auroit fait pour vous ſeule.

M. le Cardinal de Rohan me fait grand' pitié : il ſe tue pour un travail très déſagréable, & ne peut gueres en recevoir que du déplaiſir ; il ſert la Religion, c'eſt ce qui doit le ſoutenir.

On nous annonce tous les jours quelque nouveau don de M. le Régent *, ſur les taxes : & l'on murmure beaucoup de cet emploi de l'argent des gens d'affaires. L'Abbé Dubois a bien de l'eſprit.

Je ſuis bien aiſe que le Prince de Conti n'aille plus en Hongrie, à cauſe du Prince de Dombes. La viſite de M. du Maine me ſerra bien le cœur : ſon état l'étouffe : car il eſt forcé à faire ce qu'il fait : il me répondit bien obligeamment ſur vous, quand je lui fis vos remercimens. Les bains à la Samaritaine me paroiſſent ſi aſſortis à tout le reſte, que je ne puis les déſapprouver.

Ce 10. *Avril.* Vous avez, je crois, raiſon de regarder la viſite du Maréchal d'Huxelles comme un retour vers vous : c'eſt toujours un bonheur qu'un homme comme lui ait vu de près la mauvaiſe foi de nos adverſaires : je crois que les Jéſuites ont les papiers qui furent pris autrefois au P. Quênel, & envoyés ici par l'Archevêque de Malines ; c'étoient eux qui les donnoient par cahiers au Roi : & j'ai paſſé dix ans à les lire tous les ſoirs ; on y

* A ſes maîtreſſes.

voit les intrigues & les commencemens de de tout ce que nous voyons aujourd'hui : toute cette iniquité a été préparée de loin.

M. le Maréchal de Villeroi m'a écrit une grande lettre pour me faire un portrait achevé du jeune Roi ; il ſçait bien à quoi je ſuis encore ſenſible. Comment le Duc de N. prendra-t-il ce que le Maréchal de Villeroi a fait pour vous ?

Notre Supérieure eſt un peu mieux, mais encore aſſez mal pour donner de l'inquiétude. Tout ce qui ſe paſſe dans les affaires de l'Egliſe eſt ſi embrouillé & ſi différent d'un jour à l'autre, que je ne ſçais plus de quel parti ſont ceux dont j'entens parler. Je n'ai pas encore lu ce que vous m'avez envoyé.

Ce 11. *Avril.* Je vis hier M^e^ la Ducheſſe de N. elle arriva à onze heures, nous cauſâmes juſqu'à midi : M^lle^ d'Aumale venoit, de tems en tems, ranimer le tête à tête ; nous dinâmes toutes enſemble : & je ne la revis plus qu'à ſix heures du ſoir, un quart-d'heure, que j'employai à tout ce qui pouvoit lui plaire le plus.

Je me ſuis fait lire la lettre de nos Evêques, dont je ſuis très-contente : je n'y trouve ni hauteur, ni ſatire ; tout m'y paroît plein de modération, de douceur, de ſageſſe : je croyois reconnoître ſouvent le caractere de celui qui eſt à la tête ; j'y ſentis la charité & l'humanité de S. Paul avec l'autorité de l'épiſcopat ; il y a une

honnête hardieſſe, une ſage liberté dans ce qui s'adreſſe au Régent dans la déclaration; du reſpect & de l'attachement pour le Pape dans le témoignage qu'il rend au feu Roi. L'exhortation, qu'il fait à M. le Duc d'Orléans ſur les engagemens de ſon baptême & ſur ce qu'il doit à la Religion, m'a paru admirable; ſi les Janſéniſtes avoient fait une telle piece, elle feroit bien du bruit; peut-être ſuis-je, prévenue, mais c'eſt à vous que je parle.

Ce 12. Avril. Si vous pouviez venir avant M^e de Dangeau & avec elle, ce ſeroit aſſurément un plaiſir de plus pour moi: voilà ce que mon cœur vous répond: mais la raiſon vous dit, que loin de multiplier vos viſites, il faudroit les éloigner pour me faire oublier aux autres, & pour me faire oublier à moi-même tout ce qui n'eſt plus pour moi. Je penſai plus d'une fois hier à l'éloignement du Chevalier de Caylus; pleurez le, je vous le permets, malgré ſes folies; vous ſçavez que j'ai le malheur de connoître les ſentimens des meres.

L'Evêque, fils de M. Fagon, a toujours paſſé pour peu de choſe; & il me ſemble que ſon pere deſiroit, qu'il fût éloigné & réſident.

LETTRE CXXX.

Ce 19. Avril, 1717.

RIen ne me paroît plus attendriſſant que ce qui vous eſt arrivé chez M. le Maréchal d'Harcourt : il eſt vrai que vous n'avez guere reſpiré depuis notre ſéparation. Je crains bien que le reſte de votre vie ne ſoit fort triſte ; on rachete bien les plaiſirs & l'enivrement de la jeuneſſe : je trouve, en repaſſant ma vie, que, depuis l'âge de trente-deux ans, qui fut le commencement de ma fortune, je n'ai pas été un moment ſans peines, & qu'elles ont toujours augmenté.

Je ne ſçais rien des affaires de M. le Duc du Maine : il m'écrit rarement ; je n'entens pas parler du Grand-Prieur. Si M^e^ la Princeſſe d'Eſpinoi avoit été parfaitement contente de ſa belle-fille, j'en ſerois encore plus fâchée : quand en aura-t-elle une ſelon ſon goût ? J'eſpere peu de la converſion de M^e^ de C..... Je ne me ſoucie point de lire Télemaque. Dites à M^e^ de Dangeau, qu'elle a moins de foibleſſe humaine qu'une autre, mais qu'il vient un temps, où on la ſent dans toute ſon étendue.

Nous parlerons mercredi du Czar, qui me paroît un très-grand homme, depuis qu'il a demandé de mes nouvelles.

LETTRE CXXXI.

Ce 28. Mai, 1717.

JE ſuis toujours inquiete de l'état où eſt Mᵉ de Dangeau : & je la vois entre ſon mari mourant, ſon fils à demi-mort, ſa belle-fille frapée d'un mal incurable, & un enfant de treize ans pour toute reſſource, pour toute conſolation. Cette image m'en rappelle une plus douloureuſe encore, & l'amitié ſuffiſoit pour m'affliger.

Je ſors de la viſite des trois Dames qui ſe ſont relayées de converſation générale, & de têtes à têtes qui ſont encore pires: Mᵉ d'Aubigné, après m'avoir affadie de mille louanges d'un ton moëlleux & onctueux, me voulant perſuader de la voir ſouvent, & moi l'aſſurant de l'inutilité de telles viſites, elle m'a dit que quand ce ne ſeroit que pour ſe recommender à mes ſaintes prieres, je devrois me rendre.

Vous ne vous êtes point trompée. J'ai promis de payer la profeſſion de Mˡˡᵉ de Barneval l'ainée, & deux cens livres de penſion à la cadette. J'ai beaucoup d'argent : mais je ne puis me réſoudre à laiſſer mourir de faim les parens de ces filles-ci, qui ne manquent de rien, tandis que leurs familles manquent de tout. Donnez deux louis par mois à Mᵉ de Solanet.

LETTRE CXXXII.

Ce 11. *Juin*, 1717.

MAdemoiſelle Gaudri vient de me dire que le Czar traîne avec lui une fille, au grand ſcandale de Verſailles, de Trianon, & de Marly ; je ne puis ajouter foi à ce diſcours. Je viens de recevoir une lettre de M^e^ d'Aumale, qui me dit que la Picardie eſt déja édifiée de la ſainteté de ſa fille.

Adieu, Madame : je crains d'apprendre de mauvaiſes nouvelles de la déciſion de l'affaire des Princes. En ce moment M. Gabriel entre, & me dit que M. de Bellegarde me mande, qu'il veut venir ici après diné, ſi je le trouve bon : c'eſt le Czar : je n'ai oſé dire que non ; & je vais l'attendre ſur mon lit ; on ne me dit rien de plus ; je ne ſçais s'il faut l'aller recevoir en cérémonie, s'il veut voir la maiſon, les Demoiſelles, s'il entrera au chœur : je laiſſe tout au hazard.

Le Czar eſt arrivé à ſept heures du ſoir : il s'eſt aſſis au chevet de mon lit ; il m'a demandé ſi j'étois malade : j'ai répondu qu'ouï : il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal, j'ai répondu, une grande vieilleſſe ; il ne ſçavoit que me dire, & ſon truchement ne paroiſſoit pas m'entendre ; ſa viſite a été fort courte ; il eſt encore dans la maiſon, mais je ne ſçais où.

Il

Il a fait ouvrir le pié de mon lit pour me voir, vous croyez bien qu'il en aura été ſatisfait.

Je ne veux point l'hiſtoire de la finance. Voilà, pour la Ducheſſe de Noailles, une lettre toute pleine de miel & de ſucre, parce qu'elle m'en écrit deux, ſans demander à me voir. Ma mémoire commence à s'affoiblir; vous ai-je priée d'envoyer cinquante louis à M. de Ponthieu, Gentilhomme de nos parens, & digne de cette qualité par ſon indigence?

LETTRE CXXXIII.

Ce 6. Juillet, 1717.

QUoi qu'il arrive, nos Evêques ſeront mieux à leur diocèſe, que dans les antichambres des Princes. Je ne regrette que notre Cardinal, à cauſe de ſa bonne tête, & de l'accès qu'il a auprès du Régent.

M. le Duc du Maine ne me parle que de ſageſſe pour lui & pour tout ce qui l'environne: mais je ne penſe pas qu'on puiſſe réduire ſa femme à ne rien dire; & de plus, ne ſçait-on point faire parler ceux qui ſçavent le mieux ſe taire? & qu'eſt-ce que le perſonnage d'être toujours en juſtification Je ne crois pas que mes exhortations fuſſent fort utiles: ce ſeroit M. de Fréjus à faire un beau perſonnage en tout ceci, & à conſeiller M. du Maine; mais n'a-t-il

pas des meſures à garder avec les autres ? J'ai toujours bien ſenti que notre Prince n'eſt pas aimé : ſon frere trouve-t-il quelques amis dans cette occaſion ? Il eſt certain qu'il n'y a que vous qui penſiez comme moi. Je n'ai point envie de vous voir, nous ne ferions que nous affliger enſemble : il vaut bien mieux me laiſſer montrer à lire à M^lle de la Tour. Que dit-on du voyage de M^lle d'Aumale ? Je ferai mon poſſible pour diſſimuler avec M. le Maréchal de Villeroi : il ne peut ſouffrir un homme au deſſus de lui ; & nous avons tout à craindre pour celui que nous aimons (*le Duc du Maine*).

LETTRE CXXXIV.

Ce 30. Juillet, 1717.

MAdame de Ventadour vint hier avec M. l'Abbé Perot : ils furent de bien meilleure compagnie que vous, car ils ne ſont point ſi triſtes. Je ne crois pas M. de Tallard aſſez ſage pour être fâché de rentrer dans les affaires : qu'il y faſſe du bien, & je lui pardonnerai ſon ambition.

Vous m'avez laiſſée avec une cruelle idée : on attaquera la place qu'a M. le Duc du Maine auprès du Roi ; mon Dieu ! qu'eſt-ce que tout cela deviendra !

Ce 31 Juillet. Ce ſera quelque choſe de bien triſte, ſi le reſultat du .... n'eſt que

que des projets rejettés : nous avons beſoin de remedes effectifs. Je penſe, le moins que je puis, aux affaires de l'Egliſe ; mais quelque compaſſion que j'aie pour M. le Cardinal de Rohan quand il eſt ici, je vois avec peine qu'il n'y ait plus perſonne, pour parler au Régent dans les occaſions preſſantes, quand il n'y eſt pas.

Ce 1. Août. Je tremble de ce qui doit éclorre demain : eſt-il poſſible qu'on puiſſe être plus mal qu'on eſt ? je parle des autres ; car St Cir & moi nous ſommes traités en favoris. Ne donnez-vous plus à M^e de Solanet & à Charlot ? Avez-vous perdu tout à fait M^e de Chanteloup ? Voulez-vous retrancher mes aumônes, quand les miſeres augmentent ?

Ce 2 Août. La réduction de 10000 liv. à 4800 liv. me paroît bien grande : mais il faut ſçavoir bon gré de ce qu'on laiſſe, puiſqu'on peut tout prendre : votre état va m'attacher à la vie.

Je reçois des lettres de tous mes pauvres couvens, qui m'écrivent qu'on leur demande des déclarations de tous leurs biens : ces filles en ſont bien alarmées.

Il m'étoit déja revenu que M. le Maréchal de Villeroi s'étoit fait beaucoup d'honneur dans le monde : mais on ne m'a point dit comment : je le ſçaurai, quand il vous plaira ; je comprens & je partage ſes inquiétudes ſur l'enfant ſi précieux, & vos peines ſur les vôtres.

LETTRE CXXXV.

Ce 2. Septembre, 1717.

LEs événemens ſont conſidérables aujourd'hui, & pourroient avoir de grandes ſuites : mais j'eſpere avec vous que ſi le Régent tient bon, les autres ſe rendront. J'ai aſſez perdu la ſuite des affaires des Princes du Sang, pour ne pas entendre ce que vous me mandez ſur la ſignature de M^e^ la Ducheſſe d'Orléans. Que vous faites bien, ma chere niece, de tâcher de vous réjouir, ou du moins de vous diſſiper ! nos ennuis ſont mauvais à tout. Je ne ſçais que deſirer ſur la conduite du Pape : car je crois qu'on eſt aſſez diſpoſé à ſecouer ſon joug, s'il employoit ſon autorité : le Cardinal de Biſſy eſt bien à plaindre ! il s'eſt attiré beaucoup d'ennemis, & n'a rien pour ſe ſoutenir. Il me ſemble que vous n'étiez point bilieuſe, mais tout eſt changé.

Ce 3. Septembre. Je dois plus d'une réponſe à M^e^ de Dangeau : mais le moyen de rire quand on n'entend parler que de malheurs ! Notre Maréchal ne m'a pas laiſſé ignorer la petite alarme que le Roi a donnée : il me ſemble que ſans trop de curioſité on peut s'intéreſſer à la ſanté d'un enfant ſi précieux, à l'état des finances, & au Parlement.

Le Prince de Dombes n'en eſt que

mieux, s'il eſt baſané : mais je l'aimois mieux en Allemagne qu'à Paris : je crains toujours quelque rencontre fâcheuſe. Je voudrois être indifférente pour M. le Comte de Charolois : mais, je l'avoue, il y a quelque choſe de plus. Quoique je m'attende à un ſchiſme il y a long-temps, je n'ai pu lire, ſans friſſonner, que vous le croyez proche : Dieu veuille avoir pitié de la France & de ſon Roi ! Je ſuis bien aiſe de tout ce qui eſt avantageux au Cardinal de Rohan : & je ſerois bien fâchée d'avoir à l'effacer de la liſte des gens que j'eſtime : elle eſt déjà bien courte, cette liſte !

Notre Curé de St Sulpice eſt fort actif ; il entreprend de grandes choſes, & fera de grands biens à Paris. Mᵉ la Ducheſſe d'Orléans eſt un objet de pitié : je voudrois bien que la mort de Mᵉ D.... augmentât les craintes, où l'on m'a dit que Mᵉ la Ducheſſe de Berri eſt tombée. Mille amitiés à notre aimable, & reſpectable amie : voyez-la le plus ſouvent que vous pourrez, pour le plaiſir de l'une & de l'autre, & même pour le mien. Je me fais un grand plaiſir de l'idée d'une Dame de campagne qui envoie de ſa chaſſe à une Dame de la Cour de ſes amies. Je ne vois rien, je ne ſçais rien, & je ne penſe preſque rien. Bon ſoir, ma chere niece : il faut me coucher ſur les ſix heures : mes forces ne vont pas plus loin.

LETTRE CXXXVI.

De Madame de Caylus.

JE n'ai point vu le Maréchal d'Harcourt depuis le premier d'Octobre ; mais je ne me ſuis point apperçue qu'il fût différent de ce que nous l'avons vu depuis les fâcheuſes attaques qu'il a eues. J'ai toujours trouvé en lui ce bon ſens, cette bonne tête, ce juſte diſcernement entre le bien & le mieux. Mais il y a tant de différence d'être conſideré par une amie au coin de ſon feu, par une femme qui dit & qui penſe à peu près les mêmes choſes, ou par une troupe de gens qui n'ont dans l'eſprit que cette maxime, *Plus de morts, moins d'ennemis*, que je ne ſuis point étonnée qu'on juge ſi mal d'une foibleſſe, qui néanmoins ne prend que ſur le corps.

Madame de Berri a paſſé la fête aux Carmélites : elle y alla coucher la veille avec la ſeule d'Avaiſe ; on dit que ces ſaintes filles ſont édifiées d'elle, je ſuis ravie que cette Princeſſe forme cette liaiſon. Quand elle n'aboutiroit qu'à les faire payer, ce ſeroit beaucoup : & on dit qu'elle a déclarée, qu'elle vouloit prendre ſoin de leurs affaires. La petite vérole fait ici bien du ravage. Avez-vous ſçu la mort de cette pauvre Madame de Forcet, précédée de celle de ſa fille, dont elle avoit pris cette même maladie ?

M. Fagon eſt depuis quelques jours arrivé dans ſa retraite du Jardin du Roi : nous nous ſommes fait inutilement de tendres meſſages : il eſt ſûr qu'on lui conſerve ſon habitation, & même l'autorité ſur les plantes, avec une penſion de deux mille écus : ce traitement eſt fort raiſonnable.

Comment voulez-vous que je ne me mette pas en peine, quand j'entens dire que vous avez la fiévre, & que vous êtes plus abbatue ? L'habitude peut-elle ôter ſur cela la ſenſibilité ? *Il faut premier que mon cœur on refonde.*

Je ſuis fort bien ici : je ne perds pas un rayon du Soleil, ni un mot des Vêpres d'un Séminaire où les femmes n'entrent point : c'eſt ainſi que toute la vie eſt mêlée ; d'un côté, ce Palais, (*le Luxembourg*) & de l'autre, les louanges de Dieu.

Je reprens ma lettre pour vous faire des remercimens de la pauvre Barneval : Madame de St Geran & elle ſont encore chez l'hoſpitalier Bonrepaux : jamais Patriarche n'a porté cette vertu plus loin. Les troubles d'Angleterre ne diminuent pas : la révolte d'Ecoſſe s'étend, & le Duc d'Ormond eſt paſſé. Je vous avoue que je me ſens un grand zéle pour le Roi Jacques, & que je ſuis Tory juſque dans la moëlle des os ; nous le verrons ſur le Trône de ſes Peres, & nous l'y verrons bon Catholique. Je voudrois bien pouvoir

jouir de ces nouvelles, & faire ma cour à la Reine d'Angleterre : vous ſerez informée, ma chere tante, de tout ce que j'apprendrai ; c'eſt peut-être le ſeul événement qui puiſſe exciter votre curioſité, j'en connois les motifs.

LETTRE CXXXVII.

DE MADAME DE MAINTENON.

Ce 11. *Octobre*, 1717.

IL eſt vrai que je ſuis ravie du retour de Madame de Remiremont : c'eſt une ſociété pour vous, auſſi agréable que glorieuſe. Je crains qu'on ne vous rende quelque mauvais office ſur le ſéjour de cet Eſpagnol chez vous. Je ſerai bien ſurpriſe, ſi l'acceptation du Cardinal contente le Pape : c'eſt dommage, que je me forme l'eſprit ſi tard ! Je me ſerois épargné bien des peines, ſi j'avois ſçus tout ce que les Papes & les Rois ſont capables de faire : il y a des gens qui croient que tout ce que M. le Duc d'Orleans fait pour adoucir, eſt fondé ſur ce que Rome veut éclater. Il ne ſeroit pas mauvais d'oppoſer Madame de Berri à Madame la Ducheſſe : il en réſulteroit quelque choſe de bon.

Je ſuis très-fâchée de ce que Madame de Levis n'a pas la livrée de Madame d'Orleans : je crois que j'aurois deſiré de l'avoir. Il eſt vrai que la demande du Gou-

vernement de St Germain m'a ſurpris : la Dame de N. m'a donné part de ce bienfait nouveau ; mais je n'ai de force, de courage, & de ſenſibilité que pour vous.

Ce 12. Octobre. La déclaration m'a paru un arrangement de paroles, qui ne veut rien dire : on y demande une déciſion déja accordée : on la ſuppoſe à faire, & elle eſt faite ; les termes reſpectueux pour le Pape éblouiront bien des gens qui ne ſont au fait ni de cette affaire, ni du ſtile des Caméleons : ſi tout cela eſt concerté, il y auroit, ce me ſemble, plus à eſperer pour la paix.

Je n'ai pas grande foi au raccommodement, quand on a été brouillé d'une certaine façon & pour de certains ſujets : il eſt impoſſible que ce qui s'eſt paſſé entre les grands acteurs des Finances ne ſoit encore un contre-temps. Je ſuis ſurpriſe de ce que vous me dites du mariage de M. le Comte de Charolois.

Eſt-il vrai que le peuple veut s'alarmer ſur la ſanté du Roi ? Je croyois que c'étoit une tendre inquiétude qu'on nous laiſſoit à vous, à moi, & à St Cir. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de ſon Gouverneur, qui me raſſure.

Il faut remettre tous nos plaiſirs de Courbevoie à l'été prochain : dites à Madame de Dangeau qu'il faut ſonger à une niche : ceux du garde-meuble en uſent ſi bien avec moi, qu'ils ne nous refuſeront

pas : je jouerai au piquet avec Madame la Comteſſe, & nous paſſerons là d'agréables journées : il faut que les miennes finiſſent à cinq heures, mais j'arriverai de grand matin. Adieu, ma chere niere, je vais me coucher, pendant que tout le monde va ſouper : la vieilleſſe ſépare de tout ; mais la ſolitude eſt bonne, à moins qu'on ne ſoit mauvais ſoi-même.

LETTRE CXXXVIII.

Ce 18. Octobre, 1717.

JE n'ai nulle habileté pour prévoir l'avenir : mais je vois clairement que le préſent ne va pas bien, & que les mois ſe paſſent ſans qu'on voie l'effet de ces brillantes promeſſes qui ont amuſé le peuple : il eſt pourtant certain qu'il y a des endroits dans le Royaume qui vont mieux : on m'aſſure qu'il y a de l'argent dans le pays Chartrain, qu'il y en a encore plus à Rouen, que le Commerce y va très-bien, & qu'il ſe rétablit à Lyon & à Tours : ſi cela eſt vrai, il ne faut pas déſeſpérer : on négligera l'Egliſe : on relevera l'Etat.

De la maniere dont on me parle des audiences du Duc de Noailles, & de l'impoſſibilité de l'aborder, on n'a jamais vu Miniſtre faire une plus grande figure. Je refuſe tout le monde : mes demandes ſeroient reçues avec politeſſe, mais négligées, & peut-être avec raiſon. On m'aſſure, mais d'aſſez mauvaiſe part, qu'on

vend les équipages de M. le Duc de la Feuillade. Je ſuis fort aiſe que le Prince de Dombes ſe faſſe aimer. Nos Princes ſont admirables dans la diverſité de leurs penſées, & trouvent toujours le moyen de ſurprendre.

Ce 19. Octobre. J'aime fort le reçu au haut de la lettre : votre bel eſprit devoit n'acheter que les volumes qui me manquoient : je vous aſſure que je les trouve à très-bon marché : vous ſçavez que je ne puis flater quand il s'agit d'argent.

M. le Duc de Noailles eſt très-concant de ſon ouvrage : il eſpere beaucoup ; ſa femme m'apporta une lettre de Madame de Dangeau, qu'elle finit par me mander que les gens ſenſés ſont fort ſatisfaits de la conduite de ce Préſident des Finances.

M. du Maine aſſure que cet Anglois eſt un homme ſans honneur, ſans religion, & ſans foi, & que ſon projet fut rejetté par le Parlement d'Ecoſſe. Cet homme & Dubois vont ruiner la France : hélas ! Le Roi ne ſongeoit, un mois avant ſa mort, qu'à la ſoulager & à l'enrichir.

LETTRE CXXXIX.

Ce 9. Novembre, 1717.

MAdame de Dangeau vient de partir : il me ſera encore plus aiſé de prendre patience, que de lui faire entendre raiſon. Il eſt fâcheux, que voulant me dé-

vouer aux viſites, il n'y ait que la vôtre que je ne puiſſe recevoir.

J'ai été quatre heures de ſuite en contrainte & en attention : c'eſt trop à mon âge.

Ce 10. *Novembre.* Je crois tout ce que vous me dites ſur Madame de Dangeau, elle eſt bien ſenſible ! mais je trouve que les étrangeres ne meurent pas de ſenſibilité : cette mort-là eſt réſervée aux Françoiſes, & cependant je ne meurs point. M. l'Archevêque de Rouen m'écrivoit il y a quelque temps, que tout étoit accommodé. Il faut que M. de Niſmes n'agiſſe pas tout ſeul : il ſe perdroit inutilement : c'eſt à vous que je le dis, car je ne dois rien dire.

Que votre fils eſt louable de connoître ſi-tôt le danger de Paris ! mais qu'il eſt à plaindre par la difficulté de s'en garantir ! Pourquoi ne donnez-vous pas à Charlot & à mes autres pauvres ſelon leurs beſoins ?

L'état du Roi d'Eſpagne eſt affreux, s'il n'eſt pas fini : ſon eſprit n'étoit point tourné, ce me ſemble, à la folie.

J'ai conſulté M. Beſſe ſur vos maux : il vous conſeilleroit le lait, & dit que vous ne guerirez qu'en changeant la qualité de votre ſang : je ne puis douter, au bien qu'il me fait, que M. Fagon ne fût prévenu contre cette nourriture-là. Rien n'eſt ſi froid que nos lettres, parce que notre cœur eſt tranſi. Mais pourquoi penſer aux

plaiſirs, quand on n'a que deux jours à vivre.

LETTRE CXL.

Ce 22. Novembre, 1717.

L'Etat de M. le Régent me fait beaucoup de peine : je prie ſouvent pour lui & pour Mᵉ ſa fille, & je demande pour eux, peut-être pas ce qu'ils ſouhaitent, mais ſurement ce qu'ils devroient ſouhaiter. Il me paroît qu'on parle autant de la mauvaiſe ſanté du Prince des Aſturies que de celle du Roi ſon pere.

Donnez à Mᵉ de Solanet : d'un côté, on ne voit que miſeres, & de l'autre, tant de ſujet de crainte, qu'on a de la peine à ſe deſſaiſir de ce qu'on tient.

Le pauvre M. de Chamillard paſſa ici il y a quelques jours, & m'envoya faire des excuſes de ce qu'il n'arrêtoit pas : il étoit avec Mᵉ ſa femme, qui a été le chercher ſur une quatrieme attaque d'apoplexie ; je voudrois qu'il ſçût que je demande de ſes nouvelles.

Il faut à M. le Cardinal de Noailles autant d'amis qu'il en a, pour faire paſſer doucement une acceptation & une proteſtation en même temps, car j'appelle ainſi cet appel.

Je ſerai très-inquiéte de M. le D. d'Orleans que j'ai toujours aimé, & qui ne m'a jamais haïe : il n'en eſt pas de même des

autres malades dont vous me parlez, excepté M. de Fréjus.

LETTRE CXLI.

Ce 29. Novembre, 1717.

JE ſuis charmée que les yeux du Régent ſoient un peu mieux ; mais ſon régime fait tout craindre : ne pourroit-il pas ſe laſſer enfin des plaiſirs ? Les affaires l'uſeroient moins vîte : je crois ſes jours utiles à la France. L'état du Duc de Noailles me paroît bien déſagréable, & je ne le crois pas fort patient : mais on ſe trompe tant dans les jugemens qu'on fait !

M. Bonnet me diſoit il y a deux jours, que l'Archevêque de Bourges lui avoit fort demandé de mes nouvelles, & qu'il lui avoit dit que j'étois droite comme un jonc, & cela, avec un ſourire, qui me fait croire qu'il me regarde comme un prodige : il aura ſans doute ajouté que je raiſonne tout auſſi bien que lui : me voilà donc une perſonne à montrer. Il faut avouer qu'il eſt bien glorieux de vivre long-tems : on croit faire maintenant mon éloge quand on dit, elle raiſonne encore juſte, elle écrit encore d'une main ferme : me voilà bien louée ! & voilà de grands ſujets d'amour-propre !

LETTRE CXLII.

Ce 6. Décembre, 1717.

NE parlons donc plus de nous moins écrire, puiſque vous en êtes offenſée ; & jouiſſons en paix du mérite de Petin. Je ſerois bien fâchée que M. & Me de la Vrilliere perdiſſent leurs fils : il me ſemble qu'ils méritent l'un & l'autre d'être heureux : ils ont une bonne réputation.

Mlle de la Tour eſt un petit ſujet incompréhenſible en tout, dans ſes maladies, dans ſes goûts, dans ſes ſentimens, dans ſes jouets. M. le Duc du Maine a voulu que je viſſe ſes enfans : il a raiſon de les montrer : ils paſſerent ici hier en revenant de Rambouillet ; ils ſont à ſouhait : la contenance noble, la viſite courte ; ils parlerent préciſément comme il convient à leur âge : je n'y aurois ni ajouté ni retranché une parole, & leur grand pere en auroit été fort content.

Ce 7. Décembre. M. Mauduit a eu de la peine à trouver 1600 liv. Je commence à éprouver la rareté de l'argent : mais entre nous, s'il vous plaît.

L'intrigue eſt plus puiſſante à la Cour que les liaiſons du ſang : faut-il paſſer de cette réflexion qui en entraîneroit tant d'autres, à la Ducheſſe de Noailles qui m'écrit quelques plaintes ſur M. le Duc de la Force, & ſur M. Law, comme une

bonne femme, toute dans les intérêts de ſon mari : elle ne m'avoit jamais parlé de rien. M. de Guignonville me mande qu'il vous a confié toutes ſes peines : il faut voir la ſuite, mais il me paroît qu'on va aſſez vous conter ſes douleurs, ſans penſer aux vôtres : je connois ce perſonnage-là. M. Beſſe me dit en ce moment, que le Cardinal de Polignac a écrit au Nonce une lettre un peu forte ; voilà le plus important de mes Auteurs. Bon ſoir, mon enfant.

LETTRE CXLIII.

NOus allons voir ce que produira la préſence de votre Cardinal : le Régent va être vivement attaqué de deux côtés. La proſe & les vers que vous m'avez envoyés ſont fort jolis, mais la matiere paſſe la raillerie. Au reſte, je dois vous dire que je ne m'ennuie plus, depuis que je me porte bien ; les prieres, mon ajuſtement, l'éducation de M^lle de la Tour rempliſſent la matinée : quelques inſtructions aux jeunes Profeſſes, des récréations avec la Communauté, une heure de piquet ou de trictrac avec M^lle d'Aumale ſuffiſent pour l'après-dîné. J'ai été mal ſaine dans tous les âges de ma vie, mais ma caducité eſt vigoureuſe.

Je ſuis aſſez bizarre ſur M^e de Dangeau, je ne veux pas la voir : je m'ennuie de ne pas entendre parler d'elle.

Ce 14. Décembre. J'attendois de grandes nouvelles hier par Petin : il pourroit bien ne s'être pas paſſé grand' choſe : il ſe pourra même que le Régent accordera encore quelque courier à Rome dont il faudra attendre le retour, car le parti ne demande qu'à retarder : & en effet il profite bien du temps qu'on lui donne.

Il y a plus de deux heures que j'attens M. de Villeroi : ſa ſanté, celle du Roi m'empêchent de murmurer ; mais il eſt ennuyeux d'attendre : & voilà comme les plaiſirs les plus innocens ont leurs dégoûts.

Ce 15. Décembre. M. le Maréchal de Villeroi ſe préparoit à me dire bien des choſes, & craignoit que le temps ne nous manquât : cependant il ne m'apprit rien de nouveau : il gliſſa ſur les affaires de l'Egliſe : il m'apporta les pieces d'eſprit que vous m'avez envoyées : il me parut abbatu & un peu vieilli ; en vérité, ce ſeroit une grande perte : il eſt rempli d'eſtime pour vous, & m'aſſure qu'il trouve le Régent très-diſpoſé à vous marquer la ſienne : vous me manderez le ſuccès de ſa négociation : je lui parlai de M^e de Mailli ſans pourtant le charger de rien. La converſation fut aſſez languiſſante ſur le temps préſent : mais nous tombâmes ſur le paſſé, & ſur ceux que nous avons perdus, & nous ne pûmes finir. Il me tourmenta un peu ſur le ſéjour que vous vou-

driez faire ici de temps en temps : il ſe moqua de moi, quand je lui dis que je ne m'ennuyois pas : il eſt très-incapable de comprendre que je doive, & encore moins que je puiſſe m'occuper de St Cir : & il rabattroit bien de l'eſtime qu'il a pour moi, s'il me voyoit montrer à lire à Mlle de la Tour, examiner la vocation d'une poſtulante, ou raccommoder mes chemiſes.

Remerciez bien M. le Cardinal de Rohan, je vous prie, de ce qu'il a fait pour la penſion de deux jeunes Gentils hommes auxquels je m'intéreſſe véritablement, & que je crois avoir ôtés au parti. Vous m'annoncez M. de Guignonville pour ce matin, je ne ſçais quel conſeil lui donner : & le Duc de Noailles a conduit ſon affaire, de façon à tout perdre ſi ce pauvre homme ne fait rien pour en ſortir, & à l'avoir pour ennemi, s'il cherche d'autre ſecours que le ſien. Ne ſortez de votre oiſiveté, que pour vous aſſurer de celle dont vous jouiſſez.

LETTRE CXLIV.

Le jour de Noel, 1717.

JE n'ai point douté que la préſence du Cardinal de Rohan ne produisît un courier très-preſſant à Rome, mais qui ne fera rien de plus déciſif que ce qui ſe paſſe depuis tant d'années : Dieu veuille que la bonne cauſe n'en ſouffre pas, & que notre

Cardinal ne perde rien de ſa réputation ! Mᵉ de Dangeau veut venir mercredi : & il faut bien y conſentir : ſon ſtile ne ſe ſent pas de la diminution de ſa joie : ſa lettre eſt admirable : elle y emploie toutes ſes connoiſſances : Mᵉ Guyon eſt citée fort à propos : elle compare la plenitude de ſon amitié à celle de la grace, mais tout cela avec un tour très-ſingulier : elle me fait une demande incivile, qui eſt, de me trouver de la joie ; je n'aurai certainement que celle qu'elle m'apportera.

Ce 27. Décembre. Le premier moment de la viſite de notre amie me fit plaiſir : la ſuite me fit de la peine : elle voulut, je crois par conſcience, jouer au piquet : elle m'attendrit à ne pouvoir retenir mes larmes : le reſte me mit en fureur : elle finit par me déclarer que deſormais elle viendra ſans m'avertir : je ſuis entre la triſteſſe & la colere, & je me prens à vous de tout : c'eſt vous qui me remettez continuellement dans le commerce du monde : je me repens de vous écrire ſi ſouvent, de vous envoyer mille choſes, & en un mot d'avoir la conduite d'une inſenſée, qui en deſirant d'être oubliée, fait tout ce qu'il faut pour ne l'être pas : jugez, ma chere niece, de ce que vous avez à réparer ; car c'eſt tout de bon que je ne puis ſoutenir ces diſputes continuelles. Mᵉ de Dangeau veut me faire ici un appartement qui ſera délicieux; rien n'eſt plus facile que de trou-

ver dans St Cir des logemens pour vous toutes : il n'y a rien d'embarraſſant là-deſſus.

Je ne finirois pas, ſi je vous diſois les projets déſordonnés dans leſquels elle me veut faire entrer, qui ſont auſſi oppoſés à mon inclination qu'aux intérêts de St Cir, que je détruirois plus vite que je ne l'ai bâti : n'en parlons plus ; en voilà aſſez, pour une perſonne qui entend raiſon, qui m'aime, & qui me croit vraie.

Il n'y a pas d'apparence que les affaires de l'Egliſe changent de face ſi-tôt, & ce n'étoit pas la peine de faire marcher votre Cardinal : le Maréchal de Villeroi parle toujours avantageuſement de lui.

Je ſupporte la mort de Charlot fort courageuſement : je trouve aſſez mauvais que vous ſoyez ſi long-temps, ſans voir les Princeſſes de Lorraine : je les eſtime fort, & je ſuis ravie de ſçavoir que la Princeſſe de Soubiſe eſt la ſageſſe même. On m'a dit que l'on retient préſentement la jeune Princeſſe de Conti, & que M. ſon mari veut changer de conduite : on ſe laſſera peut-être de vivre ſans . . . . . .

LETTRE CXLV.

Ce 10. *Janvier*, 1718.

LES affaires de Bretagne me paroiſſent ſérieuſes : on dit que le Prince Eugene eſt à Londres, & je crois déja le voir

nous faire la guerre dans cette Province. Quant aux affaires de l'Egliſe, elles ne peuvent qu'empirer, quelque parti qu'on puiſſe prendre : je plaindrois le Cardinal de Rohan, ſi je pouvois plaindre un homme qui a l'honneur d'être la victime de ſon zele pour la vérité.

Je ſerois bien aiſe que la pauvre Guignonville ſortît d'affaire par M. de Noailles ; mais en vérité je crains que le ſecours ne vienne trop tard : il me paroît fort mal.

Je ſuis bien touchée de ce que notre Maréchal a fait par rapport aux Janſéniſtes : c'eſt une marque de courage & d'affection pour le feu Roi, qu'on ne peut trop louer. J'eſpere que lorſque M^e de Dangeau ſçaura ce qui s'eſt paſſé entre nous, elle ſe rendra, & je conſens que ce ſoit par complaiſance, ſi ce n'eſt pas par conviction : mon projet ſeroit qu'elle me vît quatre fois l'an, & vous avec elle, que la Ducheſſe de Noailles fît de même, & vous avec elle : vous pourriez même vous joindre quelquefois. Travaillez ſur ce plan.

Ce 11. *Janvier*. Je deſire des nouvelles de conſéquence par l'intérêt que je prens au bien général : je ne ſuis plus fâchée d'en ſçavoir de ceux que je n'ai pas oubliés : mais la plus forte raiſon eſt pour les Dames de St Louis, qui d'ordinaire en ſçavent de fauſſes par le marché de Verſailles & par les provinciaux qui voient leurs filles. Ne craignez point d'être commiſe, je

ne dis pas celles qu'il ne conviendroit pas que je ſçuſſe par vous. Je viens d'écrire à la Ducheſſe de Noailles pour M. de Guignonville, c'eſt-à-dire pour lui fournir un prétexte d'en parler; car je n'en dis qu'un mot, je crains qu'on ne ſe fâche contre nous!

Il faut eſpérer que les démêlés des Dames déſuniront l'Hôtel de C. & les Noailles. Je penſe comme vous ſur M. Deſmarets: je ne crois pas qu'il s'accommodât d'une ſeconde place, ni que le Duc de Noailles s'accommodât même d'un ſecond. Les remontrances du Parlement ſont, ce me ſemble, raiſonnables: & cela ne lui arrive pas toujours.

LETTRE CXLVI.

Ce 24. Janvier, 1718.

VOUS me connoiſſez aſſez, ma chere niece, pour ſçavoir ſi je ſuis ſenſible à la mort de M. de Dangeau: la douleur de notre amie, & tout ce qui en retombera ſur vous ſont aſſurément les événemens qui pouvoient le plus m'affliger. Je voudrois être à Paris pour pleurer avec elle, & prier avec vous: j'ai deux choſes à vous demander: l'une, que vous ne vous tuïez pas, & l'autre, que vous empêchiez Mᵉ de Dangeau de précipiter ſa réſolution: elle eſt encore bien jeune, & je ſçais qu'on vit long-temps.

J'admire les Bretons; toute la ſageſſe

des François eſt donc dans cette Province-là ? Vous m'effrayez ſur le ſchiſme ; mais j'ai peine à croire, qu'il ſoit pire que ce que nous voyons. Que de choſes j'ai vues ! M^e^ la Ducheſſe de Bourgogne obtenoit tout ce qu'elle vouloit par des manieres & par une conduite, qui auroient fait la diſgrace de toute autre. M^e^ de Monteſpan atteloit ſix ſouris à un petit caroſſe de filagramme, & s'en laiſſoit mordre ſes belles mains : elle avoit des cochons & des chevres dans des lambris peints & dorés : le Roi la montroit aux Miniſtres, comme un enfant, ſe récriant ſur le badinage des Mortemarts : mais elle ſçavoit tous les ſecrets de l'Etat, & donnoit de très-bons conſeils, & de très-mauvais, ſelon ſes paſſions.

Le Chancelier trouve-t-il bon que le Parlement déſapprouve qu'on lui faſſe une maiſon ?

Ce 25. Janv. Vous ſçavez bien que j'ai de l'inclination pour le Chevalier ; les vauriens ne me déplaiſent pastoujours, pourvu qu'ils n'aillent pas juſqu'au vice & au deshonneur.

Ce 26. Janvier. Le ſchiſme de M. d'Apt m'a tranſie : les barricades m'ont effrayée : j'ai compté pour peu les Princeſſes, mais pour beaucoup que vous vouliez prendre du lait le ſoir : il ſemble que je n'aurois plus rien à dire ſur votre lettre, je vais pourtant la reprendre & y répondre.

Les remontrances des Bretons paroiſſent bien raiſonnables, & fort reſpectueuſes.

Ce 10. *Mars.* J'ai écrit & parlé trop ſouvent au Duc de Noailles pour avoir beſoin de m'étendre ſur les intérêts de Gaignonville : j'ai mandé qu'il mourroit bientôt, ſi l'on nous laiſſoit encore long-temps dans l'incertitude : il me ſemble que le mot de *nous* eſt une très-grande recommendation. Je ne crois pas que la Ducheſſe de Berri ſe fâchât du nom que vous n'avez pas voulu écrire.

Mille complimens à notre Maréchal, au ſeul dont je ne veux pas être oubliée.

Je ne ſuis pas, entre vous & moi, ſans quelque inquiétude ſur mes affaires & ſur celles de St Cir : comment M. le Duc de Noailles ira-t-il ſolliciter M. d'Argenſon ?

On dit que le Chancelier s'eſt brouillé avec le Régent, pour avoir ſoutenu le Parlement : que cette diſgrace le couvre de gloire : que le Duc de Noailles en acquiert beaucoup d'avoir tout quitté en perdant un ami qui étoit l'ame des Conſeils : & qu'il ne faut plus compter ſur rien de bon : voilà les nouvelles de Verſailles.

LETTRE CXLVII.

Ce 7. *Février*, 1718.

LE Duc de Noailles n'eſt point embarraſſé de M. d'Argenſon : il prétend que nos affaires n'iront que mieux, parce qu'il y

y aura plus de temps à lui donner. Le Maréchal de Villars eſt bien homme à quitter ſi on le chicane : ce ſeroit une perte pour les Officiers : je l'ai toujours vu aller bien droit.

Le portrait que vous faites d'Alberoni, me jette bien dans une grande incertitude ſur les jugemens que nous faiſons des hommes : heureux ceux qui ne dépendent pas de leur caprice, & plus heureux encore ceux qui peuvent ſe paſſer d'eux ! Dieu nous garde du traité dont vous me parlez !

Il ne ſe paſſe point de jour que je ne croie que le Chancelier revient : je m'étois flatée que la bonne cauſe profiteroit de ſon abſence, & qu'enfin le Régent ne voudroit point ſe brouiller avec Rome : nos Cardinaux & les bons Evêques paroiſſent vouloir faire quelque choſe de déciſif : je ne parlerai qu'à vous de cette matiere, mais il me ſemble que rien n'eſt plus dangereux que de demeurer comme on eſt : c'eſt en temporiſant que le parti s'eſt fortifié au point où il eſt. Ce qui s'eſt paſſé là-deſſus tourneroit à mérite à nos Prélats, s'ils finiſſoient, & tournera à foibleſſe s'ils ne font rien : c'eſt mon avis, & peut-être l'avis d'une femme. Le Chancelier ſera un peu plus fort, s'il revient.

Ce 9. Fevrier. Dieu veuille inſpirer M. d'Argenſon ! il a une méchante beſogne à faire, & trouvera plus d'une pierre ſur ſes pas. Comment le Régent ſoutiendra-t-il

enſemble deux têtes auſſi fortes & auſſi oppoſées que le Chancelier & le Garde des Sceaux? ces deux têtes doivent ſe heurter ſans ceſſe, & que reſultera-t-il du choc? J'ai reçu une lettre de notre Maréchal, de dix pages, où il n'y a que des réflexions ſur ce qui ſe paſſe : je lui fais une très-longue réponſe, remplie de tout ce que j'ai cru de plus propre à lui plaire : on gagne les honnêtes-gens, comme le peuple. Les moins Janſéniſtes ſont éblouis du mérite du Garde des Sceaux: ſi le Régent continue à ſoutenir le mauvais parti, le bon n'aura pas beaucoup de ſectateurs. Il y a peu de fermeté dans les hommes pour le bien : il me ſemble qu'ils ſont plus conſtans dans le mal.

LETTRE CXLVIII.

Ce 16. Février, 1718.

SÇAIT-ON certainement la cauſe de la diſgrace du Chancelier? Il me paroît que la multitude eſt favorable au Parlement : je crois bien qu'on a trop attendu à réprimer le parti : mais ne ſera-t-il pas encore plus fort, ſi on lui fait voir de la crainte? Eſt-il vrai que le Régent ait répondu fierement aux rémontrances? Mlle de Breuillac me dit que les ſavetiers chantent dans les rues qu'il faut que le Chancelier revienne, & que c'eſt au Parlement à gouverner. Je vis hier M. le Curé de St Sul-

pice : ſon embonpoint me ſurprit, & ſa gaieté m'en donna : il me paroît plein de confiance que Dieu n'abandonnera pas les gens de bien.

Ce 17. *Fevrier.* Je ſuis toujours ſurpriſe de la bonté de M. le Maréchal de Villeroi pour moi : il me ſemble qu'il a, depuis long-temps, rempli la meſure de ce qu'il y a de plus tendre & de plus délicat par rapport au feu Roi ſur ce qui me regarde. Cependant il ne ſe laſſe point : & le voilà encore chargé de Guignonville. J'aurois eu bien de la peine à lui faire cette priere ; mais il ne l'attend pas, & continue à prévenir mes deſirs en tout. Dites-lui là-deſſus, ma chere niece, ce qu'il y a de plus propre à lui marquer ma reconnoiſſance : il eſt vrai que cette affaire-là me tient fort au cœur : & il eſt étonnant qu'elle ne ſoit pas finie.

On parle bien différemment de l'état du Duc de Noailles : les uns diſent qu'il n'a jamais été mieux à la Cour ; les autres prétendent que non, & qu'il ſuccombera par la force de ſes ennemis.

Vous avez tant rendu de bons offices auprès de moi à la Ducheſſe de Noailles, & je ſuis ſi contente de la conduite qu'elle a depuis qu'elle eſt à Paris, que je l'aime véritablement : ſon mari eſt jeune & ſain, mais il n'eſt pas immortel. Je penſe ſouvent, que ſi elle le perdoit..... la perſécuteroit : elle n'eſt pas plus habile que moi

en affaires. Vous ſçavez qu'elle a apporté de grands biens ; mais je ne ſçais ſi on a tourné ſes conventions d'une maniere avantageuſe pour elle, & je ne lui vois pas un ami propre à la conduire. Je voudrois lui aſſurer M. de Guignonville pour les affaires médiocres, & que vous lui donnaſſiez M. Fagon pour les grandes : il eſt habile, & ſon pere lui a peut-être inſpiré quelque conſidération pour moi : je le crois un peu du parti, où je ne ſuis pas aimée ; ce qui n'eſt pas déraiſonnable.

Il ne faut pas nous vanter des honnêtetés de M. d'Argenſon : nous ſerions accablées, & il ne faut pas l'importuner. Je ſerois bien contente ſi vous & cette pauvre couſine étoient payées, & ſi St Cir étoit traité comme il l'a été juſqu'ici.

Je crains que M. d'Argenſon ne ſucombe à la vie qu'il mene : je voudrois bien qu'il réuſſît ; mais on n'oſe preſque l'eſpérer, ſur-tout ayant affaire à un homme qui ne ſuit pas les projets qu'on pourroit faire. La dépendance des traités eſt grande, & ſera utile aux Anglois, quand ils ne feroient que nous ruiner, ou empêcher notre rétabliſſement. Le départ de Mᵉ la Chanceliere me fait grand plaiſir, & le ſecret, qu'on garde ſur le ſujet de leur diſgrace, pourroit être perſonnel au Régent : ce ſeroit tant mieux, car elle dureroit : mais on le laiſſe bien près, pour continuer les intrigues.

Je ſuis fâchée du départ de M. le Cardinal de Rohan : ce qu'on veut faire iroit mieux, ce me ſemble, s'il demeuroit en ce temps-là à la tête des Evêques : & vous verrez qu'on renverra à Rome pour gagner encore du temps : le mot d'*encore* eſt bien fort dans les conſeils. On dit que les Audiences du Cardinal de Noailles ſont moins nombreuſes.

La conduite de M. le Duc montre aſſez ſon deſſein : ſi les repas continuent, on pourra découvrir bien de choſes par le vin. Vous me dites une grande parole, que les portes ſecrettes s'ouvriront, ou ſe fermeront, ſelon ce qui plaira à M. d'Argenſon. Eſt-il favori avec le reſte ? il eſt déja tant d'autres choſes. Eſt-il vrai que Longe-Pierre eſt au Duc de Chartres ? Je crois que le Duc d'Orléans n'ignore pas qu'il eſt attaché au Duc de Noailles très-intimément. M. l'Archevêque de Rheims m'a envoyé une belle lettre, qu'il écrit au Régent avec une liberté épiſcopale, & d'ailleurs très-polie & très-reſpectueuſe.

Je ſuis aſſez en peine du compte que l'on rendra à M^e^ la Ducheſſe de Lorraine de l'état de la Cour : vous ſçavez qu'elle eſt aſſez à la vieille mode, pour aimer ſon mari, ſes enfans, ſa famille : ſa préſence pourra contraindre les ſoupés.

LETTRE CXLIX.

Ce 20. Février, 1718.

JE crois Guignonville mort : ſon fils veut être Fermier général. Je lui objectai d'abord la différence de ſa profeſſion à celle-là, à laquelle il pourroit bien n'être pas propre : il me répondit qu'il ne falloit que du courage pour s'acquitter de ce qu'il nous convenoit de prendre. Ses larmes pour ſon pere, la peine que je ſentois de ſa mort m'arracherent une lettre qu'il me demandoit inſtamment : elle n'étoit pas à une lieue d'ici, que je me repentis de l'avoir écrite, dans la peur de faire une priere incivile à des perſonnes à qui je dois ménager le chagrin d'avoir à me refuſer. Je fus tentée d'écrire ce que je penſois à notre Maréchal, mais il m'y parut une maniere de trahiſon pour Guignonville, & j'abandonnai tout au hazard. Je viens de recevoir des lettres du Maréchal & du Miniſtre, mais elles ſont, je crois, ſur nos premieres recommendations. Quoi qu'il en arrive, j'ai voulu vous avertir de tout.

Ce 21. Février. J'attens M. le Curé de St Sulpice avec un échantillon de ſa manufacture : elle me fait regretter Paris : j'entrerois bien dans ſes deſſeins.

J'ai vu filer la mouſſeline : votre Curé eſt admirable : il ſervira bien l'Egliſe & l'Etat.

LETTRE CL.

Ce 7. Mars, 1718.

M. De la Vrilliere eſt d'une ſi grande conſéquence, qu'un courier de ſa part m'a fait trembler : je n'ai pas douté que ce ne fût pour m'apprendre quelque événement terrible. Cette idée m'a fait trouver le mariage de ſa fille aſſez froid : je lui ai écrit de mon mieux. Ne ſont-ce pas deux enfans qu'on marie enſemble ? Mᵉ de Maurepas ira-t-elle de ſon chef ? & Mᵉ de la Vrilliere entendra-t-elle à bien conduire ſes petits-enfans, ſans ſe mêler des ſiens ? j'attens pour lui écrire, qu'elle ſoit grand-mere.

M. Beſſe vient de m'interrompre & de me dire que le Cardinal de la Trimouille a l'Archevêché de Cambrai. Ne ſera-ce point une retraite pour Mᵉ la Princeſſe des Urſins ? Je n'entens point ce don de 50000 liv. de l'Abbé d'Eſtrées: n'eſt-ce point pour la maiſon qu'on lui avoit vendue ?

Ce 8. Mars. Il y a quelque difficulté entre l'Evêque & celui qui eſt à la tête des affaires de St Cir, pour la ſignature des comptes ? je ne ſçais ce que le Duc de Noailles voudra là-deſſus ; mais l'Evêque ne me paroît pas diſpoſé à céder. Il a pour lui l'uſage, des arrêts & l'intention du Roi, à qui j'ai ſouvent ouï dire : *On ne ſçait plus où l'on en eſt, dès qu'on eſt ſorti des regles :*

il eſt vrai que nous en ſortons, quand nous avons une demoiſelle & p . . . . . à la tête de notre conſeil ; car il nous eſt marqué, que ce ſera un Conſeiller d'Etat. Les projets de campagne me font craindre quelque diſgrace à la fin : les abſens ſont bien foibles à la Cour.

Je meurs d'envie de faire ſçavoir à M. d'Argenſon la reconnoiſſance que je ſens de la maniere dont il a reçu Me de Mailly. Ma confuſion eſt extrême ſur le contrat de mariage de mon grand-pere : je l'ai vu pluſieurs fois entre les mains de Manſeau : & je ne ſçais s'il l'auroit envoyé dans les papiers de Maintenon. Il eſt ridieule à moi d'avoir toujours vécu dans ce dégagement des choſes qui me regardoient : j'en ai dit un mot à notre Supérieure, plus vive que moi ſur ce chapitre. Elle a envoyé chercher les preuves de mon frere, brillantes comme le ſoleil, mais que je regarde comme un ouvrage de flaterie, fait pour une perſonne en faveur : j'en ai tiré la date du contrat de mon grand-pere.

Contrat de mariage de Théodore-Agrippa d'Aubigné, Ecuyer, Seigneur de Landes, Guillemer, & du Chaillou, Ecuyer du Roi de Navarre & Gentilhomme ordinaire de ſa chambre, fils de Jean d'Aubigné, Ecuyer, Sieur de Brie & de Damoiſelle Catherine de l'Etang, avec Damoiſelle Suzane de Leſay, fille de noble & puiſſant Ambroiſe Leſay, Seigneur de Su-

rinau, & de Damoiſelle Renée de Vivonne. Ce contrat eſt du 6. de Juin 1583, reçu par Vaſſé, Notaire à Baugoin. Jamais je n'ai eu tant de peine ſur ma nobleſſe, que je viens d'en avoir en copiant tout ceci. Adieu : vous êtes trop aimable, pour vous montrer à ceux que vous voulez quitter.

LETTRE CLI.

Ce 25. Mars, 1718.

J'Etois tout occupée Mardi de Madame la Ducheſſe d'Orléans, & de la douleur de M. du Maine : & je n'oſe encore me réjouir avec lui ; & la maniere dont M. de Dangeau m'a écrit, me confirme dans cette timidité. Je ne prévois point que je puiſſe avoir de grande joie ; & je ſuis très-ſenſible à tout ce qui ſe paſſe : c'eſt dequoi paſſer un reſte de vie bien triſte. Ce qu'on a fait ſur la lettre de l'Archevêque de Rheims me paroît très-mauvais, ſoit que le Pape s'en fâche tout de bon, ou qu'il ne s'en fâche pas. Je trouve auſſi le réglement ſur les troupes fort mauvais : & je me mêle d'en tirer de très-fâcheuſes conſéquences. Je ne fus jamais plus occupée des grandes affaires : c'eſt bien prendre mon temps ! Il me paroît que notre Régent devient plus ferme : tant mieux, quand il aura raiſon. Je ſuis bien loin d'être ſon ennemie : il ſçait que

je ne l'ai jamais été ; mais ſon changement ſur les troupes me fait une grande peine, & il s'en repentira.

Adieu, ma chere niece : vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais nos entrevues nous attriſtent plus qu'elles ne nous réjouiſſent : il eſt pourtant vrai que j'ai envie de voir notre Maréchal : jugez, après cela, ſi je l'aime.

Ce 26 Mars. Le Cardinal de Biſſy eſt véritablement zélé, & je comprens aiſément l'état où il eſt : car les inconvéniens ſont terribles de tous côtés. Si le Pape n'approuve ce qui s'eſt paſſé, qu'attendre ? Votre Cardinal ſera embarraſſé, & avec grande raiſon. J'eſpere fort du bon tempérament de Madame d'Eſpinoy : le monde préſent n'eſt pas digne d'elle ; mais elle eſt utile au monde.

Je ne ſçais ſi je tombe en enfance : mais le petit ménage d'argent que vous avez envoyé à Mademoiſelle de la Tour, me plaît autant qu'à elle : & Mardochée (*Madame de Glapion*) ne pouvoit le quitter hier au ſoir. Je voulus perſuader à mon petit chien de l'envoyer au Roi, qui feroit un jour ſa fortune. Il me répondit, *Ma fortune eſt aſſez faite.* Ce trait me fait ſouvenir de l'enfant gâté de M. de Coulanges, & de vous remercier de ſes chanſons, qui nous ont déja amuſées. Mais les chants ſont ignorés, & j'ai quelque

peine à les montrer, quoique j'en ſçache beaucoup.

Je crains que que vous ne vous trompiez ſur le P. Maſſillon : je ſerois ravie qu'il ne fût pas Janſéniſte.

Je n'avois pas deviné la lettre de M. de Rheims. Mais j'avois bien cru qu'il s'en glorifieroit, & il a grande raiſon : rien n'eſt plus beau que l'action de M. d'Argenſon, & rien n'eſt plus obligeant que celle de M. le Duc d'Orléans dans toutes ſes circonſtances. Mᵉ de Glapion n'a pas ſi bon courage que notre Maréchal : on lui propoſe un bâtiment ici qui eſt néceſſaire, & elle croit qu'il n'y en a déja que trop pour être détruit.

LETTRE CLII.

Ce 1 Avril, 1718.

IL faudra que la converſion de Mᵉ la Ducheſſe de Berry dure quelque temps avant qu'on puiſſe la croire ſincere. M. Beſſe croit qu'il y a beaucoup de vapeur au mal de la Ducheſſe d'Orléans. Il eſt vrai qu'on accuſe votre Cardinal de foibleſſe : mais il eſt vrai auſſi qu'on ne voit pas que la fermeté puiſſe rendre nos affaires meilleures. Les particuliers en ſeront plus eſtimés, mais le ſchiſme n'aura-t-il pas de plus fâcheuſes ſuites ? il ne paroît pourtant pas poſſible que les Evêques ne faſſent rien après l'outrage qu'on vient de

faire à tout l'Epiſcopat: le Chancelier gouverne encore.

Mᵉ de Dangeau me propoſe de coucher dans le lit de M. l'Evêque de Chartres : il ne s'en ſerviroit de ſa vie après une telle profanation.

Je m'occupe le plus qu'il m'eſt poſſible : la ſolitude eſt moins ſoutenable que jamais : le ſouvenir du paſſé tue, le préſent met le ſang en mouvement, l'avenir fait tranſir. Ni la maiſon, ni moi n'avons un ſou : on vit préſentement d'une petite ſomme que je leur avois donnée en garde. J'attens avec impatience M. le Duc de Noailles : ne dites rien de notre état, ma chere niece : il n'y a pas aſſez longtemps qu'il eſt changé pour ſe plaindre : il n'eſt point de jour que je ne refuſe du ſecours à des gens qui en ont un véritable beſoin.

Ce 2. Avril. Je ne ſaurois regarder comme un malheur d'avoir à quitter ſa place préſentement : car il me paroît qu'elles ſont difficiles & qu'elles le deviendront de plus en plus ; mais je ne ſçais ſi le premier Préſident eſt riche: il faut du bien pour s'amuſer en quel état qu'on ſoit. M. le Prince n'avoit pas grand beſoin d'héritier, & M. de Vendôme en avoit de ſe confeſſer : il faut tout eſpérer de la bonté de Dieu, & ne point juger.

Les enfans de M. du Maine ne commencent pas leur vie comme leur pere : ils ont bien du temps devant eux pour éprou-

ver les changemens de la fortune.

Les affaires de St Cir m'inquiétent autant que les miennes : ce ſeroit un malheur pourtant que le Maréchal de Villeroi & d'Argenſon ſe brouillaſſent, & pour nous encore plus grand que pour les autres. Ce dernier a répondu froidement ſur St Cir ; mais ce n'eſt pas là-deſſus que je m'alarme. J'ai ſujet de croire que le Duc de Noailles eſt plus propre à ſe donner du mouvement que du repos.

Oui, M. de Dangeau a écrit depuis 1715. j'ai quelque curioſité de voir comment il aura rendu ce qui ſe paſſe.

LETTRE CLIII.

Ce 16. Mai, 1718.

MOnſieur l'Abbé Bignon ſera, je crois, un mauvais choix. L'état de M. d'Argenſon étouffe notre Maréchal : il en eſt dégouté. J'ai trouvé le Duc de Noailles bien inſtruit de l'état des Anglois de St Germain, & bien intentionné : je ne doute pas que le Régent ne le ſoit ; mais je crains qu'ils ne ſoient pas payés.

Rien n'eſt plus froid que mes lettres à M. le Maréchal de Villeroi : pour lui, il écrit en Miniſtre. Je n'entens point pourquoi il ſeroit à ſouhaiter que le Roi d'Angleterre fût parti avant de ſçavoir la mort de la Reine ſa mere. Vous êtes trop bonne

sur Mᵉ d'H. . . . . .

. . . . . .

Ce 17 Mai. M. l'Archevêque de Rouen me paroît un homme mort : l'excès de ſon travail & la ſenſibilité de ſon cœur le tuent, c'eſt dommage ; il auroit fait honneur à la bonne cauſe, & il aura apparemment un mauvais ſucceſſeur : il ne ſe conſole point de l'éloignement de M. le Cardinal de Rohan & croit qu'il auroit ſauvé de méchans pas qui ſe ſont faits. Les affaires ſur cette matiere-là donnent de l'empreſſement pour recevoir des nouvelles : il eſt bien à craindre qu'il n'y ait du bruit. M. le Comte de Toulouſe plaiſoit aux Courtiſans par ſa grande dépenſe, ſon humeur douce, & ſon attachement pour le Roi : on aimoit à le louer pour déprimer ſon frere. Mais revenons aux Rohans, ils ſont pleins d'honneur & à la vieille mode : ne pouvez-vous les unir, pour le bien de l'Etat & du Roi, avec notre Maréchal ? Le Prince de Rohan n'eſt pas un ignorant : & je ne ſuis point ſurpriſe de tout ce que vous m'en dites.

On ne prône plus tant M. le Duc, & il faut eſpérer que la liaiſon des Princeſſes ne paſſera pas la table : pourquoi ne me nommez-vous pas celle qui m'a miſe ſur la ſellete ? Je plains Mᵉ de Beauvilliers : les peines ſont l'apanage de la vertu.

Les eſpérances, que je vous vois pour le Roi Jacques, me donnent des momens

de joie. Mᵉ la Marquiſe de Termes me perſécute pour lui donner l'aumône : j'ai peine de la faire à la couſine germaine de M. le Duc d'Antin, qui a toujours été une honnête femme : elle me mande qu'on la va chaſſer de Port-Royal, faute de payement : ne pourriez-vous point en ſçavoir la vérité ? Vous ſçavez bien vous paſſer de plaiſirs ; mais les plaiſirs ne peuvent ſe paſſer de vous. Le Duc de Noailles ne peut trop vous aimer.

LETTRE CLIV.

Ce 1. Juin, 1718.

CE qui ſe paſſera demain ſur les remontrances ſera conſidérable ; mais il me ſemble que le Régent y ayant conſenti, on peut eſpérer que tout s'adoucira.

Ce que vous me mandez du Roi d'Eſpagne me paroît un roman, & même un conte de fée, qui d'un coup de baguette faiſoit tout ce qu'on pouvoit deſirer : voilà donc M. le Cardinal Alberoni qui attire l'attention de l'Europe : beau ſujet de réflexion !

J'ai vu une lettre de Veillene (*aujourd'hui Carmelite ſous le nom de ſœur Pulcherie*) qui donne de grandes eſpérances de la converſion de Mᵉ la Ducheſſe de Berry ; & la réconciliation avec les Da-

mes disgraciées m'impose plus que la cellule qu'elle fait faire aux Carmelites où elle veut coucher.

Ce 2. Juin. La jeunesse de M. le Duc de Chartres ne l'excluroit-elle pas de la Régence ? gouverneroit-il un Royaume à dix-sept ou dix-huit ans ? Nous ne sçavons peut-être ce que nous demandons, mais j'ai un grand éloignement pour M le Duc. Vous me faites plaisir de justifier ce Czar : on ne parle donc plus du Roi d'Angleterre. Je suis bien aise que notre Maréchal ait l'intention de se divertir : c'est toujours quelque chose.

Je fais remarquer à Mᵉ d'Haussy qu'elle jouit du bonheur de sa réputation. J'ai vu M. B.. : qui éclata de rire, en entrant dans ma chambre, de ce qu'il m'avoit vu marcher comme une jeune fille : il me paroît que je lui suis entrée dans la tête comme une personne très-bouffonne. . . .

LETTRE CLV.

Ce 15. Juin, 1718.

VOtre lettre présente à l'esprit le renversement de la France : il faut espérer que Dieu la protégera, & ne se pas lasser de le lui demander : on veut des nouvelles, & on tremble en les recevant.

Je desire & je crains l'arrivée du Cardinal de Rohan ; nous devrions pourtant

être accoutumés que tout ſe paſſe en conférences, ſans aucune concluſion : & c'eſt peut-être le mieux qui pût nous arriver. Je lirai le manifeſte du Roi d'Eſpagne, quoique d'ordinaire je liſe peu d'imprimé ; mais je crois que celui-là en vaudra la peine.

Quelque ſoient les conditions, il n'y a point de meilleur parti pour les Princes du ſang ; je crois que les étrangers n'en ont pas grande envie.

Ce 16 Juin. Je viens de recevoir la lettre de Mᵉ de Mailly, qui m'a dit de terribles nouvelles : Dieu veuille nous protéger ! l'envie de vous voir redouble par l'état où ſont les affaires. Bon ſoir, ma chere niece : ſerez-vous bien ſûre, ſi vous ſortez de Paris, d'y rentrer ? Je crois déja voir des barricades : Dieu nous préſerve d'un Cardinal de Retz !

LETTRE CLVI.

DE MADAME DE CAYLUS.

Vendredi 1719.

JE ne vous parlerai point, ma chere tante, de ce que je laiſſerai derriere moi en m'avançant vers Paris : mon cœur vous eſt connu, puiſque vous l'avez formé : & pour peu que vous compreniez les charmes de votre converſation, vous comprenez mes regrets.

J'ai trouvé Mᵉ de Dangeau aſſez bien : j'en fus reçue à merveille, parce que je la raſſurai ſur votre état : Mᵉ la Princeſſe d'Eſpinoi étoit avec elle : de votre ſanté nous paſſâmes aux nouvelles publiques. La flotte Eſpagnole eſt un myſtere où l'on ne comprend plus rien : les uns la renvoient dans les ports, les autres à la Jamaïque, quelques-uns plus opiniâtres, (& je me range de ce nombre) veulent que les vents l'ayent empêchée d'entrer dans la Manche, lui font faire le grand tour, & deux deſcentes, l'une en Irlande, & l'autre en Ecoſſe. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on n'eſt pas ici ſans embarras, & qu'au Palais-Royal on en ſçait plus qu'on ne dit. Le Turc inquiéte. On trouve qu'Alberoni a bien des reſſources dans ſon eſprit. Le Roi d'Eſpagne traite celui d'Angleterre d'une façon ſi authentique comme Roi de la Grande-Bretagne, avec tous les honneurs dûs à ce rang, qu'on juge qu'il doit être aſſuré de n'en avoir pas le démenti. M. le Duc d'Orléans à fait arrêter ici le Prince de Carignan, à la priere de M. le Duc de Savoye. On l'a conduit juſqu'à Auxerre : on l'enverra ſans doute dans ſon pays, d'où il étoit ſorti ſans permiſſion.

Mᵉ la Ducheſſe du Maine conſentiroit volontiers à être transférée, ſi l'on vouloit la mettre ailleurs que dans le Gouvernement de Bourgogne : cette Prin-

ceſſe fait pitié : l'ardeur de ſon courage ne ſert qu'à lui faire ſentir plus vivement ſes maux, elle ne ſçauroit y réſiſter, ni y remédier : celui de M. le Duc du Maine, ſoutenu de ſa grande piété, & plus fondé ſur la raiſon, le ſert mieux : il eſt tranquille : rien ne trouble ſa ſoumiſſion aux ordres de Dieu. Mᵉ la Princeſſe va mettre les fers au feu pour demander que leur Procès ſoit fait. L'affaire de M. de Richelieu eſt encore au même état : mêmes diſcours, mêmes bruits : mais nous avons tant ouï de propos fabuleux qui ſe donnoient pour des vérités inconteſtables, que nous ſommes devenus fort incrédules.

Mˡˡᵉ d'Orléans eſt Abbeſſe de Chelles : Mᵉ de Villars ſe démet, & on lui donne une penſion conſidérable (*de 12000 liv*). M. le Cardinal a grand ſoin d'une ouaille de cette conſéquence, & en faveur du Janſéniſme qu'elle profeſſe avec le zèle de ſon tempérament, il trouve tout le reſte bon. Mᵉ de Berri eſt à Meudon avec ſon vœu & avec ſon M. de Riom, qui n'en part que la ſemaine prochaine.

Toutes les troupes s'avancent ſur la frontiere d'Eſpagne : les Officiers partent : on aſſure que ce ne ſera pas pour long-temps : Nous donnons à l'Angleterre, au-lieu de nos troupes dont on ne veut pas, beaucoup d'argent, quoique nous n'en ayons gueres : on a déja envoyé un million depuis le bruit de la deſcente, ſans compter

ce qui l'avoit précédée, & ce qui la ſuivra. Les troupes de l'Empereur qui ſont en Flandre paſſeront inceſſamment en Angleterre, ſi elles ne ſont déja paſſées. Après tous ces ſecours, voyez ſi, malgré tout ce qui ſe dit, on n'appréhende rien de la flotte Eſpagnole.

Me la Maréchale de Rochefort avoit fait, pendant la ſemaine ſainte, la plus belle retraite du monde. M. le Duc d'Orléans, à qui elle alla parler, dès que Me la Ducheſſe d'Orléans fut partie pour Montmartre, l'approuve : il lui conſerve ſes penſions, lui fait donner cinquante mille francs pour payer ſes dettes : elle en touche 16000 : une belle lettre eſt écrite à Me la Ducheſſe d'Orléans : elle va dans le Couvent de Ste Eliſabeth : tout le Palais Royal la regrette : tous ſes amis l'applaudiſſent : tous ceux, qui ne la connoiſſent pas, ſont fâchés de ne l'avoir pas connue. Me la Duch. d'Orléans revient de Montmartre, la demande, la cherche dans ſon Couvent, dit qu'elle ne le quittera point qu'elle ne la ſuive : la pauvre Maréchale eſt revenue, & tous ſes amis ſont dans une extrême confuſion. Voilà l'état où je vis hier Me de Dangeau. Je mets fin à ma gazette, trop heureuſe, ma chere tante, ſi elle vous amuſe dans l'intervalle d'un aſſoupiſſement.

Fin du Tome ſixieme.

